

Beauharnais, Fanny de (1737-1813). L'île de la félicité, ou Anaxis et Théone : poème philosophique en trois chants ; précédé d'une Epître aux femmes. 1800.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

\*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

\*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer [ici pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

\*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

\*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter [reutilisation@bnf.fr](mailto:reutilisation@bnf.fr).

Ya. 5492.

B. 3.

L'ILE DE LA FÉLICITÉ,

OU

ANAXIS ET THÉONE,

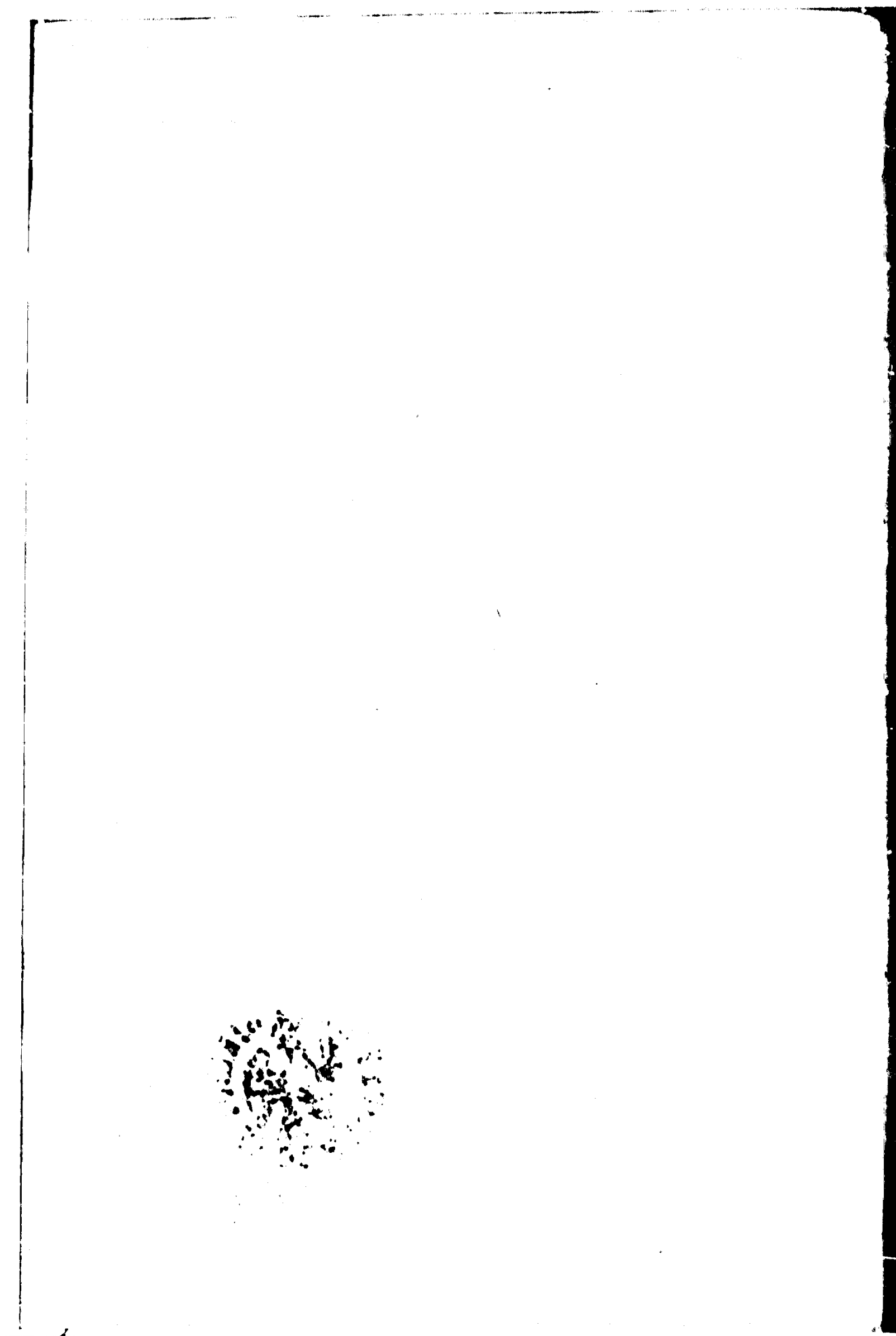
POÈME PHILOSOPHIQUE

EN TROIS CHANTS;

PRÉCÉDÉ D'UNE ÉPITRE AUX FEMMES,

ET SUIVI DE QUELQUES POÉSIES FUGITIVES.







# L'ILE DE LA FÉLICITÉ,

OU

## ANAXIS ET THÉONE,

POÈME PHILOSOPHIQUE

EN TROIS CHANTS;

PRÉCÉDÉ

D'UNE ÉPITRE AUX FEMMES:

Par MADAME FANNY BEAUHARNAIS,

Auteur de l'ÉPITRE AUX HOMMES;

ET SUIVI DE QUELQUES POÉSIES FUGITIVES.



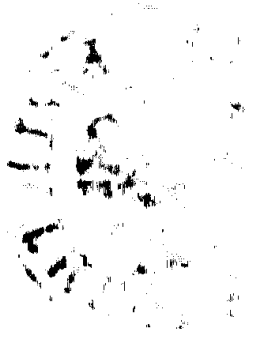
A PARIS

Chez MASSON, Libraire, rue Gallande, n°. 27.

---

AN IX DE LA RÉPUBLIQUE.

de la pure de l'autisme



  
AU CITOYEN DE VERNINAC,  
PRÉFET DE LYON.

~~~~~

Ainsi donc vous renouvez  
Celle célèbre Académie  
Où beaucoup furent appelés,  
Où peu furent élus, excepté votre amie !  
J'excepte encore, et je fais bien,  
Celle immortelle DUBOCCAGE (1),  
Qui, voyant sans effroi le ténébreux rivage,  
Dans un autre Apollon trouve un digne soutien :  
Le cœur ne vieillit point et l'esprit n'a point d'âge.

Parlerai-je à présent du héros de nos jours,  
Qui, pour vaincre et régir de l'un à l'autre pôle,  
A son génie eut seulement recours ?  
Non ; la louange à ses yeux est frivole ;  
Chez nos derniers neveux son nom vivra toujours,  
Et le louer seroit faire une école.

Lyon et son Préfet m'apprennent à penser ;  
Éclairés sans orgueil, leur indulgence extrême  
M'honore et doit m'embarrasser :  
Le sentiment jamais n'eut l'art de s'énoncer ;  
Mais au sein du savoir qui s'ignore et qu'on aime,

---

(1) Madame du Boccage et l'Auteur de ce Recueil sont  
les seules femmes qui soient de l'Athénée.



Admise par faveur, dois-je, hélas ! m'empresser  
D'offrir mon trop foible Poème,  
Si ce n'est pour m'en confesser ?  
Que dis-je ? où puiser mieux de quoi me surpasser ?  
Rome n'eut point cet Athénée,  
Où, de verds lauriers couronnée,  
Votre muse qu'en vain je voudrois encenser ;  
Des plus rares talens se montre environnée.  
Mais elle eut dans Ovide un poète charmant  
Dont le seul Amour fut le maître :  
Il en a deux en ce moment  
Qu'il seroit, grace à vous, forcé de reconnoître ;  
Vous traduisez ses vers (1), il vous auroit traduit ;  
Charmé de votre cœur, charmé de votre esprit,  
Il eut dit : Verninac apprend seul comme on aime ;  
Et quoique né modeste et peu fait aux douceurs  
Que débitent certains flatteurs,  
Il se fut, j'en suis sûre, admiré dans vous même.

---

(1) Le citoyen de Verninac travaille à une traduction de l'Ars  
d'Amour d'Ovide.



---

**P R É F A C E ,**  
**O U**  
**É P I T R E A U X D A M E S .**

---

**M E S D A M E S ,**

Vous savez combien je hais le sexe plus  
amant qu'ami du nôtre : je crois l'avoir suf-  
fisamment prouvé par mon *Épître aux hom-  
mes* (1), *Épître* qui a paru dans plusieurs re-  
cueils , entre autres dans l'*Almanach des  
Muses* , et qui a été honorée de vos applau-  
disemens , lorsque M. Vigée , notre moderne  
Gresset et l'*Amphion* de nos Lecteurs , l'a lue  
devant vous au Lycée de Paris , et l'a em-  
bellie de tous les charmes de son débit en-  
chanteur. En conséquence de cette haine  
profonde, dont pourtant quelques-uns sont

---

(1) Je débutois dans la carrière des lettres  
quand j'ai adressé aux hommes cette *Épître*.

( 6 )

exceptés, j'ai rassemblé toutes mes forces féminines pour lancer de nouveaux traits contre ces méchants hommes, et pour les accabler, s'il est possible, sous un petit Poème en trois chants, comme jadis le grand Jupiter écrasa les Géans sous le poids de l'Etna; Poème, je l'avoue, que j'aurois fait bien plus long, si j'avois une plus longue haleine.

Le sujet de ce Poème déplaira à ces messieurs, je l'espère, mais plaira sans doute à mon sexe. C'est l'ouvrage d'une dame qui m'en a donné l'idée; et cela devoit être: ne faisons-nous pas, depuis long-temps, ou du moins ne devons-nous pas toujours faire cause commune? quoi qu'il en soit, c'est en lisant le joli roman de madame Daulnoi, intitulé *Hypolite, comte de Duglas*, que la fantaisie m'est venue de composer L'ILE DE LA FÉLICITÉ, ou ANAXIS et THÉONE; et ce Poème, tout foible qu'il est, j'ai l'honneur de vous le dédier, mesdames; puis-je mieux faire que de mettre ma muse sous la protection des Graces?

Il existe cependant une grande différence entre le nom d'*Anaxis* et celui d'*Hypolite*, et peut-être aurez-vous peine à croire que



( 7 )

j'aie puisé mon sujet dans ce roman de madame Daulnoi. Je m'explique.

Ce n'est point son roman entier que j'ai mis en vers ; ce n'est point son héros principal que j'ai choisi pour mon héros : j'aurais fait une Iliade , ou plutôt j'aurais joué le rôle de la maussade petite grenouille ( du naïf et profond philosophe La Fontaine ) qui vouloit égaler le bœuf en grosseur. L'impertinente ! il n'y a que ces messieurs ( 1 ), qui puissent s'emparer victorieusement de la trompette héroïque : c'est bien assez pour nous d'atteindre à l'humble flageolet, et encore certains originaux s'affublent-ils de l'armet de Manbrin pour nous le disputer.

Mais il y a dans le roman de madame Daulnoi , un Épisode charmant , qui se trouve à la page 99 de l'édition de 1757, imprimée chez Valeyre et Cailleau : c'est cet Épisode que j'ai choisi pour sujet de mon Poème. Vous savez, ou pour mieux dire, vous devinez, mesdames ( car nous savons peu et devinons tout ), que cet Épisode n'a aucun rapport avec le roman. C'est pour

---

( 1 ) Je demande pardon de n'avoir pas effacé l'amphibologie.

( 8 )

désennuyer l'abbesse du couvent où l'amante d'Hypolite est renfermée, qu'il la raconte ; et l'auteur, je veux dire madame Daulnoi, ne manque pas de faire observer au lecteur, que ce conte est fort approchant de ceux des fées. Elle aimoit à la folie ce genre, dans lequel elle a excellé ; et moi qui n'excelle en rien, j'avoue que j'en raffolle aussi ; mais nominément de ce petit conte, dans lequel je trouve un but moral si marqué, qu'à coup sûr vous me saurez gré d'en avoir fait usage. Le héros est à-la-fois ambitieux et infidèle. Ambitieux ! soit ; il l'est avec grandeur ; mais infidèle ! il n'y a pas l'ombre de grandeur à cela. Est-ce au moins la route du bonheur ? c'est ce que vous verrez, mesdames, à la fin de mon Poëme. Anaxis, au reste, que d'un seul trait de plume madame Daulnoi place sur le trône de Russie ; Anaxis, son héros et le mien, elle le fait punir à la fin de son Épisode ; et moi, comme de raison, j'en fais autant du héros de mon Poëme.

Mais enfin, donner aux passions une direction à-la-fois morale et utile, voilà quel a été mon unique but. C'est une femme qui m'a soutenue dans mon entreprise ; les femmes doivent me seconder, en me lisant et



en me faisant lire avec bienveillance par ceux et celles qui attachent quelque prix à la morale mise en action.

Je me flatte, en cas d'un tant soit peu de succès, que quelques docteurs bien pindariques diront que j'ai fait cet ouvrage avec mon teinturier. Eh ! pourquoi m'épargner ? ce seroit une injure ; ne l'a-t-on pas dit de mesdames de la Fayette, Deshoulières, Tencin, Riccoboni, &c. ?..... ne le dit-on pas encore de toutes les femmes qui écrivent ? ces messieurs devant être crus *sur parole*, parce qu'ils sont les plus forts ; il est clair que les femmes ne pensent qu'accidentellement, et qu'elles n'ont pas plus d'âme que la petite chienne qu'elles caressent toute la journée, ou que la chienne de Descartes, qui n'étoit rien moins que caressée, comme on sait (1). Ils ont prouvé tout cela, ces messieurs ; oui, vraiment, ils l'ont prouvé ; nous ne sommes, à leur avis, que des perroquets plus ou moins bien stylés ; nous ne savons rien faire par nous-mêmes, excepté ramager un peu : mais comment ? au hasard, quand ce n'est pas de ré-

---

(1) Descartes passoit pour battre sa chienne fidèle.

miniscence; et toujours trop. Entendez-vous, femmes charmantes?

Puisqu'il faut que nous ayons un teinturier, je confesse que madame Daulnoi est le mien, et que je suis le sien peut-être. C'est un Épisode de madame Daulnoi qui m'a fourni le sujet de mon Poème; mais le style m'appartient en entier, et c'est quelque chose que le style, dans le siècle philosophique, où toutes les idées sont épuisées. Oserai-je dire plus? oui, j'oserai examiner mon modèle inimitable, et moi.

Il y a peu d'images poétiques dans le roman de madame Daulnoi, parce qu'il est en prose: il y en a davantage dans mon Poème; et cela, parce qu'il est en vers. Sa prose est souvent diffuse; ses négligences, quoique aimables, sont aussi trop fréquentes, et son naturel enchanteur tombe par fois, plus que de raison, dans le familier. J'ai tâché d'éviter ces défauts; et si je n'ai pu faire faire un pas vers moi aux Graces, qui accouroient toujours au-devant d'elles, j'ai du moins soigné mon style avec une patience que je n'ai pas non plus trouvée dans mon modèle. Mon Poème, en un mot, n'est qu'une imitation très-libre de madame Daulnoi, où elle-même auroit bien de la peine à se reconnoître. Je n'ai, au fait,

puisé dans la prose de madame Daulnoi ,  
qu'un canevas très-irrégulièrement tracé ,  
que j'ai brodé à ma fantaisie , et que je crois  
avoir embelli . . . . .

Mais que dis-je ? ô scandale ! il me semble  
que je me loue ! Eh ! pourquoi pas ? les  
hommes , tous sûrs qu'ils sont de leur supé-  
riorité , se louent si complaisamment ! quel  
plus bel exemple à suivre ! se louer , afin  
de l'être , c'est comme la Divinité , se suffire  
à soi-même , et apprendre à vivre aux athées.  
Pourquoi m'en ferois-je faute ? . . . . . Ils me  
dépriment assez . . . . . Pourquoi ne repous-  
serois-je pas d'avance les traits que va me  
porter leur colère sublime , ou si l'on veut ,  
leur éternelle vanité , la plus candide , à  
parler vrai , de toutes les affections de leurs  
ames . . . . . Ceci , encore une fois , souffre  
maintes et maintes exceptions , et telles que  
mon plus beau titre à la gloire , et peut-être  
le seul , est de savoir les faire .

Je ne vous parlerai point , mesdames , des  
Pièces fugitives qui suivent mon Poëme en  
trois chants ; ce sont des bagatelles qui mé-  
ritent à peine votre attention . Ce qu'il y a  
de certain , c'est qu'elles ont toutes été  
accueillies par les grands - hommes et par



les femmes célèbres à qui je les adresse, et que toutes, ou presque toutes, m'ont valu des réponses que ma modestie m'empêche de publier. De la modestie ! . . . . direz-vous peut-être ? satisfaites plutôt notre curiosité (1). Oui, de la modestie. Ne faut-il pas toujours en revenir à son caractère ; et surtout après avoir pris un seul moment le ton qui fut toujours le plus étranger à mon âme ? Il n'y aura donc désormais que votre suffrage, tribunal sensible, femmes adorables, et vous, hommes de génie indulgens, qui puisse m'inspirer constamment de l'orgueil et plus encore de reconnaissance.

Salut.

*FANNY BEAUHARNAIS.*

---

(1) J'ai en effet cédé à cette curiosité qui m'a été témoignée par plusieurs personnes, mais non pas cédé entièrement : j'ai dû craindre de la lasser.



---

---

# L'ILE DE LA FÉLICITÉ,

C U

ANAXIS ET THÉONE.

---

---

## CHANT PREMIER.

---

**J**E chante d'Anaxis la magique aventure.  
O toi qui de Vénus dérobas la ceinture,  
Homère, entends mes vœux ! prête-moi tes pinceaux :  
Anaxis, comme Achille, eut le cœur d'un héros.  
Et toi dont la palette aimable, enchanteresse,  
Par des contes charmans amusa ma jeunesse,  
Séduisante Daulnoï, chère encore aux neuf Sœurs,  
Prette-moi ton esprit, ta grace et tes couleurs ;  
Comme toi je suis femme, et comme toi sensible.  
Le sexe raisonneur ne voit rien d'impossible ;  
Il voudroit, m'enchaînant à ses austères loix,  
Endoctriner ma muse et soutenir ma voix.  
J'aime mieux à la tienne associer ma gloire,  
Et voler sur tes pas au temple de mémoire.

Mais il faut commencer. Pardonnez, fiers censeurs,  
Nous aimons à parler ; jaser est dans nos mœurs.

( 14 )

Par donnez ; je reviens au prince de Russie.  
Sur le trône à vingt ans, par l'amour adoucie,  
Son ame n'avoit point cette rude fierté  
Commune en ce climat, par les ours habité.  
Il étoit bienfaisant, courageux et sensible ;  
Dans les combats sur-tout il étoit invincible.  
Le Tanais, déjà témoin de ses exploits,  
Sembloit s'enorgueillir de couler sous ses loix.  
Déjà le froid Volga l'avoit vu dans les plaines  
Terrasser de Moscou les troupes inhumaines ;  
Et vainqueur dans les camps, vainqueur dans les forêts,  
L'ours farouche vingt fois expira sous ses traits.

Un jour il poursuivoit cet animal terrible,  
De sa garde entouré, dans un désert horrible :  
Il s'égare, sa garde et tous ses courtisans  
Ne l'apperçoivent plus, et le cherchent long-tems.  
La nuit vient, et l'orage aux ténèbres succède.  
L'aquillon furieux, tyran à qui tout cède,  
Bouleverse les mers jusqu'en leurs fondemens ;  
Il agite la terre ; et ses longs sifflemens ,  
Mêlés au bruit de l'onde, aux éclats de la foudre,  
Menacent l'univers de le réduire en poudre.

Tout frémit ; Anaxis n'a point encor tremblé.  
Tout est dans la terreur, son cœur n'est point troublé ;  
Et presque enseveli dans une nuit profonde,  
Il veut rester debout sur les débris du monde.



( 15 )

Mais le ciel est propice aux cœurs audacieux :  
Le courage lui plaît ; il a sur lui les yeux.

Au milieu de ces bois un rayon de lumière  
D'Anaxis tout-à-coup vient frapper la paupière.  
Telle une violette, au milieu des glaçons ,  
Sur le futur printems fait naître des soupçons.  
Il marche : les rochers , les lacs , les précipices ,  
Rien n'arrête ses pas. Grands Dieux ! sous vos auspices ,  
Sans doute il s'avançoit. Vous aimez la vertu :  
Un héros , grace à vous , n'est jamais abattu.

La lueur le conduit au sein d'une caverne  
Dont ressemble l'entrée à celle de l'Averne.  
Il se rappelle Enée et ses périls divers ;  
Et , comme ce héros , croit descendre aux enfers.  
Son épée , en ses mains , est flamboyante et nue.  
Une femme soudain se présente à sa vue :  
Aux replis de son front , à ses cheveux blanchis ,  
Le regard la prendroit pour Cybèle ou Baucis.  
C'est l'épouse d'Eole , et la sinistre mère  
Des autans déchaînés qui désolent la terre.

Quel démon vous conduit en ces terribles lieux ?  
Dit-elle au jeune prince : apprenez que les Dieux  
N'osent point y descendre , et que Jupiter même  
Ne pourroit s'y montrer sans un péril extrême.

Mais j'excuse votre âge, et veux bien, pour ce soir,  
Déroger à nos loix, et vous y recevoir.  
Sans doute vous venez de faire un long voyage :  
La pâleur de la mort est sur votre visage ;  
La fatigue a terni l'éclat de votre front.  
Sur l'heure je prétends réparer cet affront :  
Quoique mère des Dieux qui causent les naufrages ,  
Et dont l'haleine impie excite les orages ,  
Je porte une ame tendre et sensible aux malheurs  
Qu'éprouvent trop souvent les jeunes voyageurs.

Elle dit ; et soufflant sur une froide cendre ,  
La flamme se réveille ; et , prompte à se répandre ,  
Sa chaleur rend la vie au débile Anaxis ,  
Ranime ses beaux traits , et sèche ses habits.  
Des Dieux de l'air on sait que la table frugale  
De celle de Zénon (1) est la digne rivale :  
Quelques mets toutefois, dès la veille apprêtés ,  
Sans faste au voyageur sont bientôt présentés.  
Il ne les mange pas , sur l'heure il les dévore ,  
Et Pomone , à ses yeux, est préférable à Flore.

Est, Sud-Est tout-à-coup entrent avec fracas ;  
Nord les suit, et Borée accompagne leurs pas :  
Famille turbulente et troupe désastreuse ,  
L'humanité par elle est souvent malheureuse.

---

(1) Philosophe Grec.



( 17 )

L'un dit : j'ai coulé bas d'innombrables vaisseaux ;  
Et j'ai déraciné jusqu'à des arbrisseaux.  
L'autre : J'ai renversé des palais et des temples.  
Zéphire est dans un coin : il suit peu ces exemples ;  
Et son ame est ouverte aux plus doux sentimens.  
Moi, dit-il, je préside aux beaux jours des amans.  
Tantôt mon souffle écarte avec délicatesse  
La gaze qu'au desir oppose la tendresse ;  
Et tantôt, m'unissant à leurs brûlans soupirs ;  
J'ajoute à leur ivresse, et j'accrois leurs plaisirs.  
J'aime la volupté qu'embellit la décence,  
Et protège sur-tout la timide innocence.  
Aussi, j'entends bénir mes soins et mes bienfaits.  
Je ne fais point de mal ; et le bien que je fais,  
A chaque instant du jour me rend heureux moi-même :  
Tant au bonheur d'autrui tient mon bonheur suprême.

Il dit ; et sur le prince il souffle avec douceur ;  
Et ramène l'espoir presque éteint dans son cœur.

Zéphire ! ... oh ! que ne puis-je achever la peinture,  
De cet aimable enfant chéri de la nature !  
Sa bouche de la rose a le doux vermillon ;  
Sur son dos on voit luire ailes de papillon :  
Ailes dont le duvet légèrement voltige,  
Et rappelle la fleur que balance sa tige.  
Ses longs cheveux, flottant comme ceux d'Adonis,  
Errent sur son épaule, en tissus désunis ;  
Et son haleine pure est le baume champêtre  
Que le parfum des fleurs dès le matin fait naître.

Sa mère le gourmande , et lui parle en ces mots ?  
D'où venez-vous , dit-elle , à l'heure du repos ,  
Et lorsque le sommeil clot toutes les paupières ?  
Est-ce pour caresser les nymphes printanières  
Qu'ici vous me laissez livrée à la douleur ?  
Pouvez-vous de sang-froid contempler mon malheur ?  
Ma mère , pardonnez , lui répondit Zéphire ;  
Vous plaire est le seul but où votre fils aspire :  
Mais je quitte à l'instant une divinité ,  
Admirable en tout point ; c'est la Félicité.  
Dans un divin palais , sous le nom de Théone ,  
Des talens , des vertus , elle ceint la couronne.  
Je tenterois en vain de peindre ses appas :  
Les plaisirs et les jeux accompagnent ses pas.

De ses nymphes suivi , là , selon mon usage ,  
De l'une avec douceur j'effleurois le visage ;  
De l'autre je baisois les cheveux ou la main ,  
Et j'épanouissois les roses de son sein.  
L'une cueilloit des fleurs , les tressoit en couronne ;  
L'autre , sur un gazon qui lui servoit de trône ,  
Folâtroit où dansoit avec légèreté.  
L'amour étoit par-tout de ses sœurs escorté ;  
Et moi , de nymphe en nymphe , allant , venant sans cesse ,  
J'abandonnois mon ame à la plus douce ivresse.  
Mais entre ces objets la déesse a le prix :  
Elle seule occupoit mon cœur et mes esprits.  
La beauté , la vertu , voilà son apanage :  
Elle m'eût fixé , moi des Dieux le plus volage.  
Il suffit de la voir pour en être enchanté ;  
Et sur ses pas encor je serois arrêté .

( 19 )

Si je n'avois pas craint d'exciter vos alarmes :  
Hélas ! puis-je être heureux quand vous versez des larmes ?

Anaxis lui demande en quels lieux , sans délais ,  
On peut de la déesse admirer le palais ,  
Et même y pénétrer , pour lui rendre l'hommage  
Que les simples mortels rendent à son image.  
Zéphire lui répond : Mille obstacles divers  
S'opposent à vos vœux ; et mille affreux revers  
Menacent le mortel , voyageur téméraire ,  
Qui tente d'approcher son île solitaire.  
Les énormes rochers qui bordent ce séjour  
En défendent l'entrée ainsi que le retour.  
Ce ne sont que torrens , qu'horribles précipices ,  
Où l'on tombe à jamais , si , par les Dieux propices ,  
Ou si par le destin on n'est pas secondé ;  
Nul homme en ce séjour n'a jamais abordé.  
Des tigres , des lions , d'effroyables panthères ;  
Y dressent en grondant leurs hideuses crinières ;  
Et les serpens cruels s'y cachent sous les fleurs :  
Leur souffle de la rose y ternit les couleurs.

Si pourtant vous voulez en faire le voyage ,  
Est-il rien où pour vous l'amitié ne m'engage ?  
De ce léger manteau connoissez la vertu.  
Sitôt que d'un côté vous l'aurez revêtu ,  
Aux yeux du monde entier vous serez invisible :  
C'est comme un bouclier qui rend l'homme invincible.  
Vous pourrez , grace à lui , tromper tous les regards ,  
Affronter les lions , les affreux léopards ,



Et les gardiens de l'île, à la gueule béante,  
Tous monstres dont l'aspect inspire l'épouvante.  
Moi cependant, seigneur, vous prenant dans mes bras,  
Je vous enlèverai : les autans, les frimats  
Ne m'empêcheront point, élané de la terre,  
De franchir avec vous le séjour du tonnerre,  
Et de vous transporter chez la divinité  
Où l'aimable innocence est la félicité.  
Lorsque je fais le bien, c'est pour me satisfaire,  
Et, traverser les airs, n'est point quitter ma sphère.

Avant que d'entreprendre un immense trajet,  
Aux besoins des mortels, comme un mortel, sujet,  
Il faut qu'un doux repos me rende le courage,  
Que le calme et la paix succèdent à l'orage.  
Il dit; et sur son front aussi beau que vermeil,  
S'amassent par degrés les pavots du sommeil.

Mais à peine l'Aurore, au visage de rose,  
Vient rendre ses clartés à la fleur demi-close,  
Du manteau merveilleux Anaxis revêtu,  
Sent augmenter sa force et croître sa vertu.  
Un amant ne dort point : en proie à ses alarmes,  
Anaxis du sommeil n'a point goûté les charmes ;  
Il appelle Zéphire, il l'éveille : soudain  
L'un et l'autre à l'envi, se tenant par la main,  
Des hauteurs d'un rocher qui se perd dans les nues,  
Franchissent de l'Éther les routes inconnues.

---

---

CHANT SECON D.

---

**A**NAXIS, par degrés, s'éloignant de la terre,  
Anaxis, prêt d'atteindre au séjour du tonnerre ;  
Sent, au fond de son cœur, naître un certain remord ;  
Qui lui dit que trop haut il va chercher la mort.  
Tel Charles, tel Robert, aériens pilotes,  
Lorsqu'au milieu des airs ils conduisent leurs flotes,  
Arrivent au moment où, prompte à les saisir,  
La peur trouble leur gloire, et suspend leur plaisir.

Anaxis dut payer à l'auguste nature  
Le tribut que lui doit l'humaine créature :  
Mais bientôt, rassuré par le secours des Dieux ;  
Quels tableaux imposans viennent frapper ses yeux !  
Que de peuples divers ! de villes et d'empires !  
Et, sur les vastes mers, que de flottans navires !  
Zéphire, à l'enlever se plairoit constamment ;  
Mais un Dieu se fatigue, et non pas un amant.  
Après avoir des airs long-tems couru l'espace,  
Zéphire, quoique Dieu, sent enfin qu'il se lasse,  
Et va se reposer au sommet de l'Athos ( 1 ).  
Un voyageur s'arrête à l'aspect des tableaux.

---

(1) On sait que l'Athos est une fameuse montagne de Grèce, en Macédoine, dans la presqu'île du sud.

Ici ; mon cher lecteur, souffrez que je m'arrête.  
Zéphire va parler, qu'il soit mon interprète :  
Et je n'envierai point les pinceaux de Zeuxis.  
Voyez-vous , dit Zéphire , ô mon cher Anaxis !  
Voyez-vous sous vos pieds cette immense étendue ?  
Des quatre parts du monde elle est la plus connue.  
Là, c'est le siècle d'or ; là, le siècle d'airain ;  
Ici règnent les lois , là c'est un souverain ;  
Plus loin c'est un sultan , et plus loin c'est un pape ;  
Plus loin tout est soumis aux desirs d'un satrape.  
Je vois dans ce palais de sages sénateurs  
Commander aux esprits par l'empire des mœurs :  
Un héros les nomma ; qu'il est beau son partage !  
L'univers le bénit ; la paix est son ouvrage.

De ce trône sanglant un bon roi descendit ;  
Un trône est un écueil. Sans cesse à mon esprit  
S'offre de ses malheurs la chaîne déplorable ;  
Par fois le plus puissant est le plus misérable.  
Dans ce coin de l'Europe on voit l'autorité  
Pleinement confiée aux mains de la beauté :  
Qu'il est heureux le peuple à ses ordres fidèle !  
Est-il un joug plus doux que celui d'une belle ?  
Sous son règne jamais on ne versa de pleurs :  
Ses lois sont des bienfaits , et ses chaînes des fleurs.

Anaxis lui répond : Si tel est son empire ,  
S'il n'a que des douceurs , hâtez-vous donc , Zéphire ,  
De me conduire aux lieux où la Félicité  
Ne voit rien qui résiste à son autorité.



( 25 )

Je suis las, entre nous, de planer dans l'espace :  
A tant courir le monde on a mauvaise grace.

Zéphire aimoit le prince, il vouloit son bonheur ;  
Il reprend dans ses bras le prince voyageur ,  
L'enlève avec souplesse ; et le doux fils d'Eole  
Avec lui, de nouveau, fend les airs et s'envole.

A peine il a franchi le signe révéral  
Par le bon laboureur aux moissons consacré ;  
L'île, objet de leurs vœux, à leurs yeux se présente :  
Pour Zéphire aussitôt la charge est moins pesante.  
Nous touchons, reprend-il, au but de nos desirs ,  
Au séjour du bonheur, au centre des plaisirs.  
La voyez-vous là bas, cette île renommée ?  
Voyez-vous le palais de votre bien-aimée ?  
Nous allons y descendre. Il se tait ; et soudain  
Les voilà transportés dans un riant jardin ,  
Où les fleurs et les fruits, grace à l'art de Théone ,  
Unissent à-la-fois le Printems et l'Automne.

N'attendez pas de moi, vous qui lisez ces vers ;  
Que de ce beau séjour les mille attrails divers ,  
Par ma muse exprimés, vous en tracent l'image ;  
Elle honore les Dieux, sans avoir leur langage ;  
Elle va tout au plus en esquisser les traits ;  
Qu'un peintre plus habile achève mes portraits !  
L'air n'étoit que parfums ; sur la terre arosée  
L'ambre s'y destilloit en humide rosée ;  
Et l'oranger par-tout, exhalant son odeur ,  
Des rayons du soleil y tempéroit l'ardeur.

Une force inconnue, et jamais impuissante,  
Ouvroit mille canaux à l'onde jaillissante,  
Qui, de l'astre du jour, répétant les couleurs,  
Sembloit parsemer l'air d'étincelantes fleurs,  
Multiplioit d'Iris la zône diaprée,  
Et donnoit à l'Aurore une robe pourprée.  
L'oiseau n'y chantoit pas : dès la pointe du jour  
Tout bas il roucouloit des paroles d'amour :  
Ce n'étoit point des sons, c'étoit un doux langage;  
Et tout y soupiroit, jusqu'au hibou sauvage.  
Aux fruits cueillis à peine, y succédoient les fruits.  
De charmans demi-jours y remplaçoient les nuits :  
On n'y connoissoit point l'épaisseur des ténèbres,  
Ni les vampires noirs, ni les songes funèbres ;  
Et par-tout s'y mêloit, aux accens des oiseaux,  
Le murmure enchanteur des limpides ruisseaux.

Le palais de Théone, hardi sans folle audace,  
Unissoit à-la-fois la richesse et la grace ;  
Les murs en étoient d'or. Quoi ! d'or ? me direz-vous.  
Oui, d'or. Il ne faut pas les comparer à nous,  
Les Dieux dont la puissance en trésors est féconde.  
Nous vantons nos palais, ils ont bâti le monde.  
Je n'en dirai pas plus, pour ne pas trop jaser :  
Ma muse, effleurant tout, ne veut rien épuiser.

Anaxis et Zéphire, à peine dans cette île  
Eurent-ils savouré la volupté tranquille,  
Que Zéphire amoureux s'enfuit légèrement,  
Et courut visiter l'objet le plus charmant.



Amoureux ! Oui vraiment. Eh ! de qui ? D'une rose.  
Laissons-le quelque tems voltiger , et pour cause.

Quand on est seul jetté dans un lieu plein d'appas ,  
On aime à promener sa pensée et ses pas :  
On erre , on va , portant ses douces rêveries  
Sur les rochers déserts , sur les plaines fleuries :  
Mais insensible à tout , à tout indifférent ,  
Anaxis , tourmenté par un feu dévorant ,  
Ne pensoit qu'à Théone ; et cet amant fidèle  
Sembloit ne respirer , ne vivre que pour elle.  
Où la trouvera-t-il ? et comment pénétrer  
Dans ce palais brillant où nul ne peut entrer ,  
Où l'on ne peut au moins entrer que par surprise ,  
Et semblable à celui de la fille d'Acrise (1) ?  
L'or toutefois ici fut toujours sans pouvoir :  
A la cour de Théone à quoi sert d'en avoir ?  
Mais Théone est prudente et craint d'être déçue :  
Son ordre seulement peut ouvrir une issue  
Vers cet heureux séjour , chef-d'œuvre de ses mains ,  
Et jusqu'à ce moment fermé pour les humains.

A l'entour de ses murs , cherchant une ouverture ,  
Anaxis est sans cesse errant à l'aventure.  
Il voit une corbeille où va poser des fleurs  
Une élégante nymphe aux naïves couleurs ;  
Corbeille dans les airs mollement suspendue ,  
Et qui d'une fenêtre est soudain descendue.

---

(1) Danaé.

Il se jette dedans : graces à son manteau ;  
Son corps est devenu le plus léger fardeau ;  
Et vous savez, lecteur, qu'il étoit invisible.

Comme chez une fée il n'est rien d'impossible ;  
Une main délicate , ignorant que c'est lui ,  
Sans le savoir lui sert de soutien et d'appui ;  
Et par elle , introduit au palais de Théone ,  
A l'espoir le plus doux son ame s'abandonne.

Dans le divin palais , à peine il est entré ,  
De nymphes à l'envi tout-à-coup entouré ,  
Il ne voit que beautés , n'entend que mélodie ,  
Que musique touchante et savante et hardie ;  
Il voit sans être vu : pour son regard quêteur  
Quel privilège heureux ! quel spectacle enchanteur !  
De la blonde à la brune il promène sa vue ;  
Et , sans embarrasser la pudeur ingénue ,  
Il contemple à loisir les plus charmans appas ,  
Et jouit d'autant plus qu'on ne l'apperçoit pas.  
La plus vieille est , hélas ! de trois lustres chargée :  
De quinze ans ! dira-t-on ; c'est être bien âgée.  
Autrefois je les eus ; chaque belle a son tour :  
De ce défaut terrible on guérit chaque jour.

Il entre en un salon d'agréable structure ;  
Et ces mots sont chantés par la voix la plus pure :

« Vous qui , pour pénétrer en ces paisibles lieux ,  
» Avez surmonté mille obstacles ,  
» Voulez-vous de l'amour obtenir des miracles ?  
» L'opposer seul au tems , est le secret des Dieux. »

Ces doux conseils à peine ont frappé son oreille,  
De vingt appartemens la pompeuse merveille  
Devant lui se présente ; et graces au manteau  
Qui le rend invisible , il passe incognito.  
Anaxis est enfin dans la salle du trône :  
C'est là, c'est en ce lieu que la belle Théone  
A choisi sa demeure, et qu'entouré d'éclairs,  
Son front majestueux brille au milieu des airs.  
Mais cette majesté n'offre rien qui n'enchanter :  
Théone est à-la-fois noble, fière et touchante.  
Son port est imposant , son souris gracieux ;  
On voit les cieux ouverts quand elle ouvre les yeux ;  
Et le son de sa voix , lorsqu'il se fait entendre,  
Pénètre tous les cœurs par l'accent le plus tendre.  
Qui pourroit de son teint exprimer la blancheur ,  
Son coloris brillant, son éclat, sa fraîcheur,  
Et de ses longs cheveux les tresses ondoyantes,  
Sur sa gorge d'albâtre , éparses ou flottantes ?  
Son pied, tel que notre œil n'en voit plus aujourd'hui,  
Et qui sert à son corps d'ornement et d'appui ?  
Et ses doigts délicats, et sa longue paupière ?  
Et son sein où fleurit la rose printannière ?  
Qui pourroit?... Mais pourquoi faire un si long discours ?  
Ovide ! Anacréon ! venez à mon secours.  
A peine de Théone ai-je esquissé les charmes,  
De son divin esprit à qui tout rend les armes ,  
Exprimez la finesse et la variété,  
Et la candeur unie à la vivacité.  
Dites , vous dont les vers ont le talent de plaire,  
Son art de raconter et son art de se taire ;



Son art d'intéresser, même en ne parlant pas.  
Peignez tous les amours enchaînés sous ses pas.  
Dites comme elle écoute, et comme son silence  
Des plus grands orateurs surpasse l'éloquence.

D'Anaxis, enivré par tant d'attraits divers,  
Les transports vainement d'un voile sont couverts.  
Il ne se connoît plus : il soupire, il s'étonne.  
Dans ce trouble imprévu son manteau l'abandonne ;  
Il reste à découvert ; et son délire est tel  
Qu'il croit en ce moment n'être plus un mortel.

De l'aspect d'Anaxis au même instant frappée,  
Théone est interdite : elle en est occupée  
Au point de tressaillir, et de croire qu'un Dieu ;  
Pour tromper sa jeunesse, apparoît en ce lieu.  
Mais non ; et qu'elle erreur vient m'égarer moi-même ?  
Que des pauvres humains la folie est extrême !  
Jamais aucun mortel n'a frappé ses regards.  
Elle porte la vue en vain, de toutes parts :  
Rien de ce qu'elle admire, au sein de ses allarmes ;  
Ne présente à ses yeux tant d'éclat et de charmes.  
N'ayant jamais vu d'homme, elle prend Anaxis  
Pour l'oiseau le plus rare..... Enfin, pour le Phénix :  
Mais le Phénix n'a point ce front où la noblesse  
Et les mâles attraits sont joints à la jeunesse.

Anaxis ne veut point passer pour cet oiseau  
Qui renaît de sa cendre et vit de son tombeau :  
Il sourit de l'erreur où tombe la déesse ;  
Par degré la dissipe, et marque sa tendresse.

Qu'un amant bien épris persuade aisément !  
Fait-il parler ses yeux ou taire un cœur brûlant ;  
Tombe-t-il aux genoux de l'objet qu'il adore,  
Tout exprime, tout peint le feu qui le dévore.  
Théone, trop sensible, écoute ses discours,  
Et craint par ses soupirs d'en arrêter le cours.  
De la belle Théone éclairant la méprise,  
Anaxis en un mot sur rien ne se déguise ;  
Et la belle Théone, adoptant ses leçons,  
Voit insensiblement ses injustes soupçons  
Dans l'air s'évanouir, comme un léger nuage.  
De leur divine extase, ô qui peindra l'image !  
Le tems qui détruit tout, respecte leurs amours :  
Toujours d'heureuses nuits succèdent aux beaux jours.  
Il semble que le Ciel, pour la Fée adorée,  
Retarde des saisons la marche accélérée :  
Théone est toujours tendre, et comblant tous ses vœux,  
Anaxis toujours jeune et toujours amoureux.

Exempts de maladie, exempts d'inquiétude,  
S'adorer et se plaire est leur unique étude ;  
Les dépit, les soupçons, qui troublent les amans,  
La noire jalousie et ses emportemens  
N'osent point approcher de leurs ames sensibles :  
L'un et l'autre, aux remords toujours inaccessibles,  
De l'heureux âge d'or offrent l'heureux tableau,  
Et l'amour n'a pour eux ni flèche ni bandeau.

Mais, hélas ! ici bas quel bonheur est durable ?  
Qui peut jamais fléchir le sort inexorable ?  
Dans les bras de l'amour il poursuit les mortels ;  
Leurs biens sont passagers, leurs maux sont éternels !

---

CHANT TROISIÈME.

---

Trois siècles écoulés avoient vu ces amans  
Se livrer, chaque jour, à des transports charmans.  
Anaxis l'ignoroit : une éternelle aurore  
Présidoit à ses jours ; que de siècles encore  
Il auroit pu jouir des mêmes voluptés !  
Mais par l'ambition les cœurs sont tourmentés ;  
Et celui d'Anaxis, quoique plein de Théone,  
Quoique enivré d'amour, regrette encor le trône.  
Il est prince, il est homme, il veut encor régner :  
Il redemande un bien qu'il devoit dédaigner ;  
Et, lassé d'être heureux, d'être aimé, d'être aimable ;  
Il veut redevenir puissant et redoutable.

Insensé ! quelle erreur a fasciné ses yeux !  
Combien, dit-il un jour à l'objet de ses feux,  
De mois sont écoulés depuis que, dans cette île,  
Tous deux nous jouissons du sort le plus tranquille ;  
Et depuis qu'Anaxis, de Théone enchanté,  
Habite le séjour de la félicité ?

Trois siècles, dit Théone ; et le tems, quand j'y songe,  
Loïn de me sembler long, a passé comme un songe.  
Trois siècles ! lui répond l'ambitieux amant  
Qu'aussitôt vient saisir un lâche étonnement !  
Trois siècles ! ah ! grands dieux ! Qui régit nos provinces ?  
Mes états sont peut-être envahis par des princes



( 31 )

Qui , sortis de Casau (1) , un glaive dans le mains ;  
A d'autres conquérans ont ouvert les chemins ;  
Peut-être je n'ai plus ni sceptre ni couronne ;  
J'ai tout perdu peut-être.... Eh ! n'as-tu pas Théone ?  
Lui répond la beauté qu'offense un tel discours ;  
Trois siècles à mes yeux n'ont paru que trois jours.  
Admis dans mon palais , je t'en ai rendu maître :  
Je t'ai donné mon cœur , avant de te connoître.  
C'est peu de mes bienfaits , que tu mets en oubli :  
Tes rivaux ne sont plus , et tu n'as point vieilli ;  
Je t'ai fait vivre enfin au-delà de la vie ;  
Je t'ai soumis la mort ; à tes lois asservie ,  
J'ai prévenu tes vœux , tes caprices divers.  
Je disois : Anaxis est pour moi l'univers ;  
Et , fière d'être aimée autant que je t'adore ,  
J'étois plus que déesse ..... Ingrat ! je t'aime encore !  
Ta seule image encore occupe mes esprits !  
Et tu veux me quitter ! Est-ce donc là le prix  
De mes purs sentimens , de mes longs sacrifices ?  
N'as-tu gagné mon cœur que par des artifices ?  
Va , va , je t'abandonne à ta déloyauté :  
Mais si tu vis encor , rends grace à ma bonté :

Elle dit , et soudain verse un torrent de larmes ;  
La colère , d'abord , à fait briller ses charmes ;  
La douleur lui succède. On le sait trop , hélas !  
La beauté dans les pleurs n'en a que plus d'appas ;  
Touché de son état , le prince , par décence ,  
Feint de craindre à son tour les tourmens de l'absence ;

---

(1) Royaume voisin de la Russie.

Et presque repentant : Vous m'appellez ingrat,  
 Dit-il ; mais puis-je ici , privé de tout éclat ,  
 Demeurer plus long-tems sans revoir mes provinces ?  
 On me nommera donc le plus lâche des princes !  
 Sur mon antique trône un autre a pu monter ;  
 Et nul au rang des rois ne voudra me compter.  
 Je ressemble à Renaud entre les bras d'Armide ;  
 Et loin de mes aïeux , dont la gloire est mon guide ,  
 Mon nom , enséveli dans les eaux du Léthé ,  
 Fuira honteusement , par son onde emporté.  
 Vous parlez de ma vie , et me faites comprendre  
 Que j'aurois , sur ce point , des graces à vous rendre.  
 Trois siècles , il est vrai , de l'astre lumineux  
 Ont vu naître , mourir et renaître les feux ,  
 Depuis que dans cette île , enchanté de vous plaire ,  
 Je vous offre un encens qui n'a rien de vulgaire :  
 Ma jeunesse éternelle a vu , par vos secours ,  
 Passer l'âge d'aimer , et non pas mes amours.  
 Mais si je n'étois plus , j'aurois , j'aurois peut-être ,  
 Comme un fameux héros que j'ai choisi pour maître ,  
 J'aurois fait succomber de fières légions ;  
 J'aurois donné des lois à trente nations ;  
 Et , possesseur déjà des mers Hyperborées ,  
 Je serois souverain des plus vastes contrées :  
 Vivant ou mort , enfin , je serois immortel.  
 Le tombeau d'un guerrier est son premier autel.

Théone , à ce discours , trop tôt désabusée ,  
 Regarde son amant comme un nouveau Thésée.  
 Eh ! que font à l'ingrat de si longues amours ?  
 Anaxis avoit pris les siècles pour des jours ;



Anaxis avoit pris les siècles pour des jours ;  
Et les jours , maintenant , lui semblent des années.  
Théone qui de loin prévoit ses destinées ,  
Sur son malheureux sort gémit secrètement.  
Peindrai-je leurs adieux ? hélas ! en ce moment ,  
Théone , au désespoir , est tout ce qui m'occupe :  
Elle est déesse et belle , et pourtant elle est dupe.

Anaxis lui répond qu'il fera ses efforts  
Pour la revoir bientôt et réparer ses torts.  
Honteux , mais décidé , sur son visage éclate  
Tout le dehors affreux d'une ame vaine , ingrate ;  
Il veut parler d'amour , il verse quelques pleurs :  
Mais le cœur peu touché de ces feintes douleurs ,  
Théone l'en dispense ; et , triste sans colère ,  
Forme pour son retour le vœu le plus sincère.  
Inutile espérance ; hélas ! vœu superflu !  
Si tu meurs , Anaxis , toi seul l'auras voulu.  
Il part. Et cependant au milieu de ses larmes ,  
Théone l'a couvert des plus brillantes armes :  
Elle a paré son bras d'un large bouclier ,  
Et c'est d'elle qu'il tient son superbe coursier.  
O trop cher Anaxis ! prenez garde , dit-elle ,  
A ne pas le quitter : son influence est telle  
Que si le frein échappe un instant de vos mains ,  
Vous serez égaré dans d'horribles chemins ,  
Et fugitif , errant dans un immense espace ,  
Rien ne vous sauvera du sort qui vous menace.

Anaxis promet tout. Mais un amant qui fuit ,  
Et que l'ambition , et non l'amour conduit ,

( 54 )

Mais un amant ingrat, et perfide, et volage  
Espère vainement faire un heureux Voyage :  
Tôt ou tard le destin se vengera de lui.

Mesdames, clairement je le prouve aujourd'hui.  
Ecoutez jusqu'au bout; et que les infidèles,  
S'il en est.... à vos pieds viennent poser leurs ailes!

Au myrte, imprudemment, préférant le laurier,  
Anaxis fuit Théone; il monte son coursier;  
Mais de l'heureux manteau, qui le rend invisible,  
Il ne se revêt point, et se croit invincible.  
L'insensé! Qu'un mortel est digne de pitié,  
Dès-lors qu'il ne suit point l'avis de l'amitié!  
Qu'au papillon semblable et d'humeur voltigeante;  
Il peut abandonner une sensible amante,  
Par qui, dans les périls sera-t-il préservé!

Anaxis hors de l'île est à peine arrivé,  
Qu'un fleuve se présente; et son coursier fidèle,  
Tel qu'un oiseau léger qui part à-tire-d'aile,  
Le traverse; et, touchant au rivage opposé,  
Y parvient, et repart sans s'être reposé.  
C'est un danger de moins, mais les dangers renaissent;  
Et, mille écueils franchis, mille écueils reparoissent.

Dans un étroit sentier un malheureux vieillard  
Du bouillant Anaxis vient frapper le regard :  
Tout courbé sous son char, il crie, il se lamente;  
Un douloureux caïro l'agite et le tourmente.

( 35 )

Pour triompher du poids, il implore un appui ;  
Et le char cependant pèse toujours sur lui.  
Ce char, victorieux de la main qui le guide,  
D'ailes est tout chargé. Tel, soudain, qu'un Alcide ;  
Le héros veut franchir le dangereux sentier ;  
Ce vieillard l'attendrit : mais le prudent coursier,  
Que Théone doua d'un instinct de féerie,  
Reculé épouvanté, se cabre avec furie.  
Hélas ! en vain... L'éclair brille moins promptement  
Qu'Anaxis ne s'élance... Il vole... En un moment  
Dégage le vieillard, qui n'est que trop robuste,  
Et semble, près de lui, n'être qu'un faible arbuste.

Ce vieillard est le temps : ses longs cheveux blanchis  
Sur son sein décharné descendent à longs plis ;  
Sa voix est faible et rauque, et sa marche pesante  
Annonce de son corps la force défaillante.  
Mais il dévore tout : mais ce vieillard affreux,  
Une faux à la main, dans son vol ténébreux,  
Moissonne l'âge mûr ; que dis-je ? tous les âges,  
La beauté, le génie, et les fous et les sages.  
Par une fille tendre un père est adoré ;  
Il est, par ses vertus, en tous lieux honoré :  
Le barbare le frappe, et d'une main cruelle,  
Plonge l'homme de bien dans la nuit éternelle.  
L'enfant qui vient de naître, autour de son berceau,  
Voit du jour quelquefois s'éteindre le flambeau.  
C'est lui, c'est ce vieillard farouche, impitoyable,  
Qui le couvre en secret de son ombre effroyable.  
La mère en vain le prie, il est sourd à sa voix,  
Il la frappe elle-même, il ne fait point de choix.



Aveugle et furieux , jamais rien ne l'arrête ;  
 Et sa faux , à trancher , est toujours toute prête.  
 L'amour , ce dieu puissant qui désarme les dieux ,  
 Est sur lui sans empire et sans charme à ses yeux.  
 Ne cherchez point , amans , à fléchir sa colère ;  
 Il vous hait d'autant plus que plus vous savez plaire.  
 Pour lui rien n'est sacré : de momens en momens ,  
 S'écroulent sous ses coups les plus beaux monumens.  
 Plus qu'un roc sourcilleux son ame est endurcie.

Enfin donc je vous tiens , Monarque de Russie ,  
 Dit-il en l'entraînant ; et tout votre pouvoir  
 Ne m'empêchera point de remplir mon devoir.  
 C'est en vain que depuis six fois cinquante années  
 Vous croyez échapper à mes loix surannées ;  
 En vain , depuis ce temps que je cours après vous :  
 Le moment est venu de tomber sous mes coups.  
 Voyez-vous sur mon front ces rides amassées ?  
 Voyez-vous sur mon char ces ailes entassées ?  
 Je viens de les user en volant sur vos pas.  
 Vous n'avez point vieilli , vous ne vieillirez pas... ?  
 Conservé par l'amour , vous respirez la vie ;  
 Mais la lumière enfin va vous être ravie.  
 Les siècles n'ont pour vous été que des instans :  
 Les dieux sont immortels , l'homme est soumis au tems.  
 Il dit , et de sa faux légèrement le touche :  
 Anaxis veut parler , il lui ferme la bouche ,  
 Et contraint de céder à son bras tout puissant ;  
 Tel qu'un lys desséché , qui tombe languissant ,  
 Le Prince meurt : son ame à Théone infidelle ,  
 Songeant à ses bienfaits , s'élance encor vers elle.

( 37 )

Témoin de ses regrets, témoin de ses malheurs,  
On dit que son coursier en versa quelques pleurs,  
Que l'écho d'alentour, en répétant ses plaintes,  
Troubla de la forêt les paisibles enceintes;  
Que le chant des oiseaux demeura suspendu,  
Que celui des bergers ne fut plus entendu,  
Et que le doux ruisseau, partageant leurs allarmes,  
Au lieu d'un pur cristal ne roula que des larmes.

Zéphyre alors passait..... et les plaintifs échos,  
Et les muets bergers oubliant leurs troupeaux,  
Tant de signes de deuil..... de cette mort cruelle  
Tout lui confirme, hélas ! la funeste nouvelle.  
Que ne peut-il pleurer ! Ce n'est point à demi  
Que du prince imprudent Zéphyre fut l'ami.  
Et Théone elle-même, aussi bonne que tendre,  
Avec lui dans la tombe auroit voulu descendre.

Depuis ce triste jour, de la félicité  
On dit que le palais demeure inhabité :  
Que la déesse en pleurs vit dans la solitude,  
Qu'éterniser la sienne est son unique étude ;  
Et qu'envain les mortels, à ses nobles douleurs,  
Tenteroient de mêler ou leurs voix ou leurs pleurs.  
Pour eux... pour les amans qu'on voit briser leurs chaînes,  
Il n'est plus de bonheur sans mélange de peines.  
Que dis-je ? le palais est fermé pour toujours  
A l'amitié légère, aux volages amours ;  
Et ces mots sont gravés sur la grande colonne  
De l'édifice auguste où soupire Théone :

( 38 )

« Cœurs ingrats , artificieux ,  
» Eloignez-vous tous de ces lieux :  
« L'un de vous a blessé notre aimable déesse ·  
» Trois siècles l'avoient vu jouir de ses faveurs ;  
» Et pour réparer tant d'erreurs ,  
» Il vous faudra vingt siècles de sagesse. »

Mortels qui me lisez , mes vers sont des leçons  
Comme n'en donnent point les doctes nourrissons :  
Sachez en profiter. Si vous avez des aîles ,  
Le Temps en a de même ; et pour les infidèles ,  
Ce dieu qu'on croit tromper est sans ménagemens.  
Aimez pour être heureux , mais gardez vos sermens.

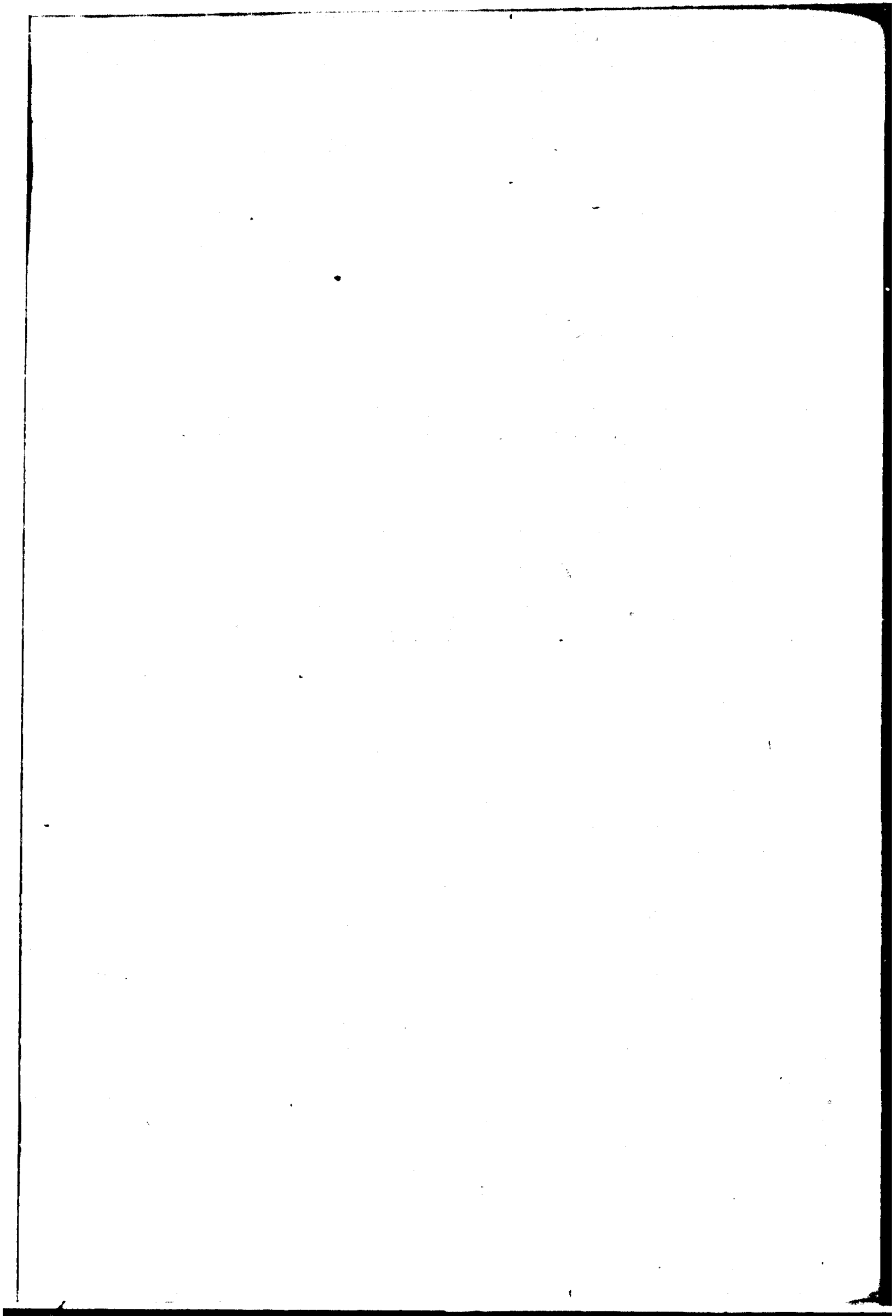
---



**POÉSIES FUGITIVES**

**D E**

**M<sup>me</sup> FANNY BEAUHARNAIS.**





---

# POÉSIES FUGITIVES

DE

M<sup>me</sup> FANNY BEAUHARNAIS.

---

AUX HOMMES.

---

**F**IER d'une fausse liberté,  
Sexe qui vous croyez le maître,  
Soyez au moins digne de l'être ;  
Justifiez votre fierté,  
Et puis ce sera notre affaire,  
Quand vous l'aurez bien mérité,  
De vous surpasser pour vous plaire.  
Pardonnez-moi cette candeur  
Qui peut vous paroître un outrage,  
Mais qui convient à mon humeur  
Vive, indépendante et volage :  
Ma plume obéit à mon cœur.  
Dissenter est votre partage :  
Il est très-noble assurément ;  
Le nôtre, c'est l'amusement,  
Qui, pouvant moins, vaut davantage :  
A votre plus mâle argument  
Nous répondons en nous jouant,

( 42 )

Avec un mot de persifflage :  
Notre frivole Aréopage  
Donne des lois à vos héros ;  
Et des pompons du badinage  
Nous semons vos graves bureaux.

Vous savez manier des armes ,  
Un grand sabre a pour vous des charmes :  
Vous vous battez bien mieux que nous :  
Chez vous la force aide au courroux.  
Oui , messieurs , j'oserai le dire ;  
Depuis long-tems on sait cela :  
C'est d'elle que vient votre empire :  
Le nôtre , il est vrai , n'est pas là.

Le Ciel aussi nous dédommage :  
Si la force manque à nos vœux ,  
Dans nos cœurs il met le courage.  
Combien nos combats sont affreux !  
Dans ces plaines que Mars ravage ,  
Les vôtres sont moins douloureux ;  
Et l'ennemi qu'il vous faut craindre ,  
Ne sachant ni plaire , ni feindre ,  
Moins cher , est bien moins dangereux .  
Vous faut-il dévorer des larmes ,  
Résister à votre vainqueur ?  
Sans honte vous rendez les armes  
Mais sous une feinte douceur ,  
Quand l'amour blesse notre cœur ,  
Trop sincère pour ne pas croire ,

( 45 )

Pleurant la peine ou le bonheur,  
Et la défaite et la victoire,  
Et le triomphe de l'honneur,  
Ou la perte de notre gloire,  
Nous trouvons par-tout le malheur.  
Savez-vous vaincre la nature ?  
Connoissez-vous tous ces tourmens,  
Vous, esclaves de vos penchans,  
Vous, que l'impunité rassure ?  
J'ai tort, je vous condamne envain,  
Tous mes reproches sont des crimes :  
N'avez-vous pas votre latin  
Qui vous rend des êtres sublimes ?  
Oui, messieurs, le sexe jaseur  
Doit tout au sexe raisonneur :  
Trop heureuse, je suis sincère,  
Que des demi-dieux tels que vous,  
Daignent descendre jusqu'à nous,  
Et s'humaniser pour nous plaire.  
Des philosophes, des penseurs,  
Des géomètres, des docteurs ;  
Dont les discours sont admirables,  
Et les écrits inexplicables,  
S'occuper de jolis enfans,  
En perdre par fois le bon sens !  
Autour de nous jouer sans cesse,  
S'abaisser à notre foiblesse ! ....  
Tel est pourtant notre pouvoir.  
Que la nature forme un sage,  
Si le sage vient à nous voir,  
Reconnoît-elle son ouvrage ?



( 44 )

Enfin tout adore nos fers ;  
Tout suit l'instinct qui nous dirige :  
Par nos graces , par nos travers ,  
Si l'on veut par notre vertige ,  
Nous enchaînons cet univers.  
Nous lui prouvons , grace au prestige ,  
Qu'en vous ébauchant avant nous ,  
Le ciel, de notre honneur jaloux ,  
Pour la fin garda son prodige ,  
Et que la main du Créateur  
Commença vite par la tige  
Pour donner ses soins à la fleur.

---

---

A M. LE COMTE DE DURAS (1),  
PARTANT POUR L'ANGLETERRE.

1774.

---

**A**DIEU, comte, retour prochain  
Et voyage bien salulaire,  
Sous un ciel tranquille et serein !  
Si vous allez en Angleterre,  
Rapportez-nous de la raison,  
Sans l'armer d'un dehors sévère :  
Tant qu'elle a le visage austère,  
Elle est toujours hors de saison.  
Ne quittez point votre élégance  
Pour vous donner un air profond.  
Coëffez-vous comme on fait en France :  
Il est très-possible qu'on pense  
Sans avoir la frisure en rond :  
Conservez votre humeur légère ;  
Et s'il me sied de prononcer,  
Soyez anglais pour nous fixer,  
Mais restez français pour nous plaire.

---

(1) Toutes les pièces où il y a des dénominations féodales, ont été faites avant la révolution ; en conséquence l'auteur y a mis la date ; le lecteur est prié d'y faire attention.

---

VERS A OROSMANE,  
Envoyés à M. de Voltaire, par la C<sup>te</sup>. de  
Beauharnais.

( Même date. )

---

CHER Orosmane, mon idole,  
Toi, le seul turc dont on raffole,  
Combien je fais cas de ton cœur !  
Ton amour te coûta l'empire,  
Le repos, le jour et Zaire;  
Tu perdis tout par une erreur.  
N'importe, injuste, je t'adore ;  
Armé d'un fer, je t'aime encore ;  
Je chéris jusqu'à ta fureur.  
Je pardonne à sa violence,  
Et la préfère à la langueur  
De tous nos acélérats de France,  
De ces caméléons de cœur,  
Sans principes, sans consistance,  
Qui nous attaquent sans amour,  
Qui nous gardent par convenance ;  
Fripes et dupes tour-à-tour,  
Que l'on trahit sans conséquence,  
Trop faibles pour être jaloux  
Et trop froids, scit dit entre nous,  
Pour le plaisir de la vengeance.



---

A M<sup>me</sup>. DE BEAUHARNAIS,

En lui renvoyant les vers ci - dessus,

( Même date. )

---

On en lira de plus parfaits,  
De plus soumis à la cadence,  
Belle Eglé, de ceux que tu fais  
J'aime bien mieux la négligence,  
Et leurs défauts sont des attraits.  
Les grands vers emplissant l'oreille,  
Fastueuse et froide merveille,  
Chef-d'œuvre de nos vains auteurs,  
Je les compare avec justice  
Au lustre emprunté de ces fleurs,  
Effet d'un magique artifice  
Dont les romans sont inventeurs.  
Les tiens rappellent au contraire  
Les fleurs naturelles des champs,  
Simple atours d'une bergère  
Dans les plus beaux jours du printemps.

Devant ton miroir de toilette,  
En déroulant tes beaux cheveux,  
Parles-nous la langue des dieux,  
C'est pour ton usage qu'elle est faite.  
Rimes-nous les charmans travers  
Et les jolis secrets des dames;

( 48 )

Et pour prix de tes jolis vers,  
Compte sur la haine des femmes.  
Belle à la fois et de l'esprit !  
Ah ! c'est trop de crimes sans doute !  
Tu dois exciter leur dépit,  
Soit qu'on te voie ou qu'on t'écoute.

Par M. le Marquis de PEZÉ.

---

## R É P O N S E

De celle à qui s'adressent les vers précédens.

( Même date. )

---

Vous faites grace à mes écrits,  
Il faudra bien qu'on les renomme.  
Horace fut jadis à Rome  
Ce que vous êtes à Paris ;  
Il chanta Délie et Glicère,  
Et les trompa de tems en tems.  
Vous avez ses goûts inconstans,  
Mais plus encor son art de plaire.  
Je préfère vos jolis airs  
A ses grandes odes liriques ;  
J'aime peu les chants pindariques  
Et beaucoup vos talens divers.  
Ma muse qui craint les orages  
De Paphos, cherchoit les abris,  
Et s'y jouoit dans les bocages :



( 49 )

Avec les enfans de Cypris ;  
J'estimois fort peu mes ouvrages ;  
Ayant obtenu vos suffrages ,  
A mes yeux même ils ont du prix . . .  
Quoiqu'ils fassent cette fortune ,  
Je ne dois pas m'enorgueillir ;  
Quelquefois on daigne cueillir  
La fleur des champs la plus commune.

---

### A LA PROVIDENCE.

---

**H**ASARD, providence ou destin ;  
Oui, tu m'as toujours paru sage.  
Tu fis mon cœur pour le chagrin ,  
Mais tu lui donnas le courage . . .  
L'homme de bien verse des pleurs ,  
Et dans l'infortune on l'oublie :  
Le méchant jouit des honneurs ;  
C'est au méchant qu'on porte envie !  
A l'aspect de tous ces malheurs ,  
L'univers entier se récrie.  
Eh ! pourquoi plaindre la vertu ?  
Elle-même est sa récompense.  
Socrate pardonne à l'offense ;  
Il meurt et n'est point abattu :  
Cromwel vécut dans les alarmes ;  
Ses remords furent ses bourreaux.  
Que de trônes baignés de larmes !  
Sous des chaumières quel repos !

( 50 )

La beauté sage est indigente.  
Qu'importe, si peu lui suffit ?  
Le vice la voit, il rougit :  
On la respecte, elle est contente.  
Il est des nymphes opulentes ;  
Mais, hélas ! on sait à quel prix !  
Cet or qui les rend si brillantes  
Devient le signal du mépris.  
Oui, devant toi je le confesse,  
Oui, j'ai pitié même d'un grand  
Qui n'est connu que par son rang ;  
Et j'ai honte de sa noblesse.  
Quant aux parvenus insolens,  
La poudre obscure qui les couvre  
Empêche que je ne découvre  
Si ce sont eux ou bien leurs gens.  
L'ame basse qui calomnie  
Jamais ne troublera mon sort ;  
J'insulte en paix à son effort ;  
Par sa bassesse elle est punie.  
Lorsque bien fiers de nous trahir,  
Des fats que la mode encourage,  
Se font un barbare plaisir  
D'afficher l'audace et l'outrage,  
Je dis : ces héros de notre âge  
Seront des nains pour l'avenir.  
Enfin, sublime providence,  
Qu'à ton gré ce globe ait son cours ;  
Mais réserve pour l'innocence  
L'amitié tendre, les amours,  
Et le trésor de l'espérance...  
Je te remercierai toujours.

**A MADEMOISELLE DE SCEPEAUX,**  
**Pour le jour de sa Fête.**

---

**V**ous réunissez tant de charmes...  
**E**t ce sont des trésors perdus !  
**L'**amour sur eux verse des larmes ;  
**L'**hymen prétend qu'ils lui sont dûs :  
**E**h ! de lui que pouvez-vous craindre ?  
**O**ui , j'ai connu plus d'un mortel ,  
**T**rop amoureux pour savoir feindre ;  
**B**rûlant de vous suivre à l'autel  
**P**our y jurer d'aimer sans cesse  
**C**e qu'en vous j'aimerai toujours ;  
**M**ais ce qu'un amant sans détours  
**A**ime encor mieux dans sa maîtresse.  
**H**élas ! nul ne vous intéresse...  
**L'**amitié seule a tous vos vœux.  
**J**oignez le plus charmant des dieux  
**A** la plus aimable déesse ;  
**C'**est le secret des cœurs heureux !

---



---

A L A R A I S O N

D'un Homme qui n'en avoit point.

1775.

---

**L**E projet est digne d'un autre,  
Mais je suis ma vocation :  
J'aime les êtres de raison :  
Je vais, comte, chanter la vôtre :  
Mais , bon ! elle est déjà bien loin ;  
C'est le chien de Jean de Nivelle ,  
Elle s'enfuit quand on l'appelle ;  
Plus de cent fois j'en fus témoin :  
Comment donc courir après elle ?  
Essayons.... je veux l'attraper ,  
La sermonner à ma manière ,  
Et la tenir à la lisière  
De peur qu'elle n'ose échapper :  
Vain espoir ! mon héros (1) sommeille ;

---

(1) Dans le tems de la guerre des Insurgens, l'élite de la jeune noblesse française demanda à y servir en qualité de volontaire , et choisit M. le comte de Latour d'Auvergne pour la commander. Leur nombreuse députation lui offrit un anneau sur lequel est la devise de Bayard : SANS PEUR ET SANS REPROCHE. Pouvoit-elle être plus dignement appliquée qu'à un descendant du grand Turenne et à un héritier de sa valeur, de sa loyauté et de la généreuse élévation de son ame ? M. le comte de Latour d'Auvergne reçut avec attendrissement un tribut d'estime si glorieux. Il étoit le héros sans raison de mon Épître, et ne sera jamais oublié d'aucuns de ceux qui l'ont connu.

Il extravague ou bien il dort ;  
Et sa raison criera bien fort  
Si c'est la mienné qui l'éveille :  
Profitons de l'occasion  
Pour louer tout bas son courage ;  
Car il en a comme un lion.  
A la guerre c'est un dragon ;  
A Paris ce n'est plus qu'un page ;  
Un page au moins pour la raison.

Beau dormeur, bel Endymion,  
Sentez le prix de cet hommage.  
Un fou charmant est plus qu'un sage ;  
Fût-ce Pythagore ou Platon !  
Il fait conquête sur conquête ,  
Plaît toujours, n'a jamais d'humeur.  
On se passe fort bien de tête  
Lorsqu'on est doué d'un bon cœur ;  
Le vôtre est noble et plein de zèle :  
Vous êtes ami généreux ,  
Sur-tout des maris le modèle.  
Vous trompâtes plus d'une belle ;  
Vous fûtes amant dangereux.  
Aujourd'hui vous aimez vos nœuds :  
Epoux d'un ange, on est fidèle....  
Il s'éveille ; changeons de ton :  
Mais l'entreprise est trop pénible ;  
Je ne crois pas qu'il soit possible  
De dire un mot à sa raison.

---

---

## A L A R A I S O N

D'un Homme qui en a.

( Même date. )

---

**C**HANTER la raison qui vous guide,  
Du moins, c'est parler à quelqu'un.  
Oui, vous avez le sens commun,  
Pallas vous céda son égide....  
A Rome (1), où l'on s'y connoît bien,  
Dans plus d'une affaire importante  
On vit l'activité prudente  
De votre esprit qui plaît au mien,  
Et dont l'ame est toujours contente.  
De tels sages je fais grands cas;  
Leur douceur m'enchanté et m'attire.  
Sagesse aimable a des appas,  
Sur nous elle acquiert de l'empire,  
Lorsque des fleurs couvrent ses pas,  
Et que l'ambour peut lui sourire.  
Ce Dieu presque sage aujourd'hui,  
Se voile des traits de son frère,  
Et malignement avec lui  
Troque de flambeau pour vous plaire.

---

(1) M. le maréchal d'Aubeterre. Il a été ambassadeur à Rome, après l'avoir été à Vienne et en Espagne. Il venoit alors de se remarier pour la seconde fois avec M<sup>lle</sup> de Scepeaux.



( 55 )

Celle qui vient de vous choisir,  
Votre compagne et votre amie,  
Auprès de vous va réunir  
Et la décence et le plaisir :  
Ce double charme de la vie ,  
Son bonheur et ses sentimens  
Chaque jour la rendront plus belle :  
La vertu jointe aux agrémens,  
N'a jamais trouvé d'infidelle.

Le sort est donc juste aujourd'hui ,  
Quoique dans certains jours d'ennui  
Il m'ait souvent paru funeste ,  
Vous faites ma paix avec lui ,  
Et puisqu'il vous traite en ami ,  
Je le tiens quitte pour le reste.

---

---

**AUX PHILOSOPHES INSOUCIANS.**

---

**V**ous que berce une vieille erreur,  
Très-sots disciples d'Epicure,  
Connoissez la volupté pure :  
Sachez aimer, c'est le bonheur ;  
L'attrait, le vœu de la nature.  
Les temps trompent. . . . je crois mon cœur.  
Ici bas, dites-vous sans cesse  
Il ne faut rien approfondir :  
On y doit jouir sans faiblesse,  
Et la faiblesse est de sentir.  
Excellente philosophie !  
N'atteindre jamais qu'à la fleur !  
Epicuriens ! c'est en honneur,  
Brouter gaiment pendant sa vie ;  
Ces globes qu'on enfle en soufflant :  
Un vain prestige qui s'efface,  
Ne satisfont que l'homme enfant,  
Pourvu qu'il joue il est content  
Son œil s'arrête à la surface ;  
Le plaisir, voilà son lien ;  
Il y vole et brûle ses ailes.  
Le malheureux ! c'est tout son bien. . . .  
Qu'ils sont pauvres les infidèles !  
Mes froids amis, vien ira le jour  
Où les tristes glaçons de l'âge



Qui ne respectent que l'amour ;  
Ne vous laisseront en partage  
Qu'un passé perdu sans retour.

» Que reste-t-il à ma vieillesse ?  
Nous direz-vous languissamment :  
» J'ai dédaigné le sentiment ;  
» Nul être à moi ne s'intéresse. »

Les Dieux se vengent , et font bien  
Ne vous dites pas leur image.  
Je crois le diable épicurien ;  
Le pauvre Satan n'aime rien ;  
Et c'est de cela qu'il enrage,

---

---

M. LE MARQUIS DE PEZÉ,

A l'Auteur Madame la Comtesse de Beauharnais ;  
Qu'on accusoit de mettre du blanc, et qui se frotta le  
visage avec de l'eau en sa présence.

1775.

---

**J**F veux le dire à l'univers ;  
Je dois réparer mon outrage.  
Belle Eglé, je veux, dans ces vers ;  
A la vérité rendre hommage.  
Oui, ce beau teint, il est à vous :  
Il n'est pas moins vrai que votre ame ;  
L'art peut bien en être jaloux ,  
Mais la Nature le réclame.

Ecoutez, mes dames, j'ai vu ;  
Trop légèrement j'avais cru  
Votre périlleux témoignage ;  
Sur le chapitre des attraits ,  
Votre charmant Aréopage  
Est juge et partie au procès :  
Ainsi, qui le croit n'est pas sage.  
Riez, Eglé, de tout ceci.  
Vous devez connoître les femmes ;  
Puisque vous êtes femme aussi.

J'irai plus loin. Toutes ces dames  
 Ont raison de juger ainsi :  
 Je suis seul coupable d'un crime ;  
 Ah ! c'en est un que mon soupçon ;  
 Grace , hélas ! et cent fois pardon  
 De cet affront illégitime.

C'est un forfait ; il est affreux !  
 Oui, j'ai cru , j'en suis tout honteux...  
 Que voulez-vous ? Mais vos amies ,  
 Les laides, comme les jolies ,  
 (Surtout les premières pourtant)  
 Me le répétoient si souvent,  
 Et chaque fois d'un ton si tendre ,  
 Avec tant d'intérêts pour vous ,  
 Que vous-même, tout comme nous ,  
 L'auriez pu croire à les entendre....  
 Moi cependant vous soupçonner ,  
 Moi , vous accuser d'imposture ?  
 Ah ! vous pouvez me pardonner ;  
 A moi tout seul j'ai fait injure.  
 Oui, oui, j'ai grand tort.... mais enfin  
 Vous l'avez bien un peu vous-même.  
 Il est , par exemple , certain ,  
 Aimable Eglé, que votre teint  
 Paroît d'une blancheur extrême ;  
 Et que, si l'on vient à vous voir  
 A côté de quelque autre femme,  
 On croit soudain s'apercevoir  
 Que vous mettez du blanc , madame....  
 Ou bien donc qu'elle met du noir.



Je pourrais encore , je vous jure ,  
 ( Cela se peut dire entre nous )  
 Citer vingt traits où la nature  
 Met l'apparence contre vous.  
 Tenez , pour moi , quand je détaille  
 Avec un peu d'attention  
 La rondeur , la proportion  
 Des contours de votre taille ;  
 Quand je la vois , dans ses accords ,  
 Si régulière et si jolie ,  
 J'avouerais qu'il me prend envie  
 De croire qu'on garnit vos corps .

Et cette bouche au fin sourire ,  
 Qu'on dit que vous peignez si bien ;  
 Moi , je suis bon , je n'en crois rien ;  
 Mais si l'on venoit à me dire  
 Que vous savez adroitement  
 Y coller des feuilles de rose ,  
 Je vous avouerais franchement  
 Que j'en croirois bien quelque chose .

Je dirai tout , vous le voulez .  
 Vos vers ; c'est bien une autre histoire ;  
 Eh bien ! on dit qu'ils sont pillés .  
 J'en suis fâché pour votre gloire .  
 On dit le recueil copié  
 D'après un vieux rouleau ployé  
 Autour d'un cylindre d'ivoire  
 Par Sapho jadis oublié  
 Au fond de temple de Mémoire .

( 61 )

Et comme, dans ce beau séjour ;  
Je vous vis entrer l'autre jour ,  
Je n'ai pas de peine à le croire.  
C'est assez baisser vos grands yeux ;  
Je n'en dirai pas davantage.  
Cependant , de votre partage ;  
N'allez pas en vouloir aux Dieux ;  
Des inconvéniens du mieux  
Ils ont formé votre apanage.

---

A U X D A M E S  
Q U I D E V R O I E N T M ' A I M E R ,

**E**H ! mesdames , à vos attraits ;  
La première, je rends hommage :  
Moi, j'y crois ; en voici le gage.  
Je vais ébaucher vos portraits.  
Sveltes , Dieu sait, faites pour plaire ,  
Faites.... comme on l'est à Cythère ;  
Des pieds charmans , et puis la main ,  
Un ton , un air , presque enfantin ;  
De la vertu comme Lucrèce ,  
De la science autant qu'en Grèce ,  
Et cette naïve candeur  
Qui trouve la route du cœur ;  
Vous avez tous les avantages.  
Et quand j'obtiens quelques suffrages ;  
Vite , l'amour-propre est aux champs ,  
Calmez-vous , remettez vos sens :

( 62 )

Dans vos goûts bruyans et volages,  
Ameutez un peuple d'amans ;  
Je n'aspire point aux hommages ,  
Et je me borne aux sentimens.

---

## A L'AMOUR.

IMITATION DE SAPHO.

---

AMOUR ! j'ai vécu sous tes chaînes ;  
Tes traits s'épuisèrent sur moi :  
Je souffris , j'adorois mes peines ;  
Jamais on ne fut plus à toi.  
Dieu perfide ! je me dégage :  
Tu m'y force , tu l'as voulu ;  
Pour me retenir davantage  
Ton effort seroit superflu.  
Retourne au séjour du tonnerre.  
Crois moi , fuis , renonce à la terre ;  
Je t'abjure : qu'y ferais-tu ?

Barbare ! je vivrai tranquille.  
Dans mon âme , tu le sais bien ,  
Il te restoit un seul asyle :  
Tu l'as détruit , tu n'es plus rien.  
Tu regretteras ton empire ,  
Et mon désordre et mon délire ,  
Et mes tourmens et mon bonheur.  
L'Olympe pourra te sourire ;  
Mais ses Dieux n'auront pas mon cœur.



---

S T A N C E S.

---

**B**E A U T É , fatal présent des Dieux !  
Les peines sont votre partage :  
Vous armez un sexe envieux,  
Fixez-vous un sexe volage ?

ON vous offre des vœux trompeurs ;  
L'abîme est sur votre passage :  
Hélas ! il est couvert de fleurs ,  
Et la foudre est dans le nuage.

L'éclat décide un séducteur ;  
Par lui la plus belle est choisie :  
Malheureux , il nous calomnie ;  
Il est ingrat s'il est vainqueur.

---

R É P O N S E A U N J E U N E S A G E .

---

**O** U I , chaque fois que je vous lis ;  
Je suis contente de moi-même ,  
Vous embellissez mes écrits :  
Quand vous les chantez , je les aime.  
A parler pourtant sans détours  
Votre aveuglement est extrême ;

( 64 )

Mais il vous sied comme aux amoureux ;  
Gardez leur bandeau , leurs chimères  
Ils vous diront , s'ils sont sincères ,  
Que les erreurs font les beaux jours.  
Ils me semblent insupportables ,  
Nos critiques trop clairvoyans :  
Je n'ai que de faibles talens ;  
Il me faut des juges aimables ,  
Et qui ne passent pas trente ans :  
La sombre raison me désole ;  
Je hais ses calculs , sa froideur ;  
Elle analyse le bonheur.  
Tandis qu'on en parle , il s'envole ;  
Vos ouvrages le peignent mieux  
Que la triste philosophie.  
Jeunes sages sont ma folie :  
Dans l'âge mûr , je m'en défie ;  
Et je les plains quand ils sont vieux ;

---



---

A LA FOLIE.

CHARME des mortels et des Dieux ;  
Folie aimable , enchanteresse ,  
Tu sais même embellir les jeux ;  
Le plaisir naît de ton ivresse.  
Je me donne à toi pour toujours ;  
Je te préfère à la tendresse.  
Répands ta gaieté sur mes jours ;  
Et j'aurai plus que la sagesse.  
C'est en attendant ton retour  
Que les pauvres amans sommeillent ;  
La raison seule dort l'amour ,  
Ce sont tes grelots qui l'éveillent.

---

A U MARQUIS DE .....  
PHILOSOPHE PAR BOUTADE,

SUR ce qu'il m'avoit conseillé de feindre une entorse  
pour me dispenser de l'honneur de danser avec le roi  
de Danemarck , qui n'étoit pas grand danseur. Je ne  
me dispensai que de suivre le conseil , et fis bien.

VA, crois moi, la mélancolie,  
De l'esprit les calculs gênans ;  
L'importune philosophie,  
Ses systèmes impertinens,

Et sa raison si peu suivie,  
 Sont, n'en déplaise à nos savans,  
 Des payots semés sur la vie.  
 Si, pour la gloire qu'on envie,  
 On se livre à ces passe-tems,  
 Pour le bonheur je m'en défie.  
 Nuls soins, nulle prétention;  
 De la gaieté, mais peu bruyante.  
 La fourmi n'est que prévoyante.  
 J'aime le vol du papillon :  
 Vois ta nation si brillante,  
 Brille-t-elle par la raison ?  
 Sous le moulinet de la mode (1)  
 On la voit tourner à tout vent.  
 Elle a le plaisir pour méthode,  
 Et pour instinct le sentiment,  
 Tant qu'il n'est pas trop incommode.  
 Es-tu Français ? voilà ton code ;  
 Et c'est ainsi qu'on est charmant.  
 .... Des travers, des métamorphoses,  
 Tel est le monde : Prends son ton.  
 Le printems naît, cueillons des roses ;  
 Qui voudra songe à la moisson.

---

(1) La mode étoit alors de donner des fêtes, et presque tous les jours des bals, au roi de Danemarck.

PORTRAIT DES FRANÇAIS.

---

Tous vos goûts sont inconséquens ;  
Un rien change vos caractères ;  
Un rien commande à vos penchans ;  
Vous prenez pour des feux ardens  
Les bleuetttes les plus légères.  
La nouveauté, son fol attrait,  
Vous enflamme jusqu'au délire ;  
Un rien suffit pour vous séduire,  
Et l'enfance est votre portrait.  
Qui vous amuse, vous maîtrise :  
Vous fait-on rire, on a tout fait,  
Et vous n'aimez que par surprise.  
Vous n'avez tous qu'un seul jargon  
Bien frivole, bien incommode.  
Si la raison étoit de mode,  
Vous auriez tous de la raison.

---



A U X   T U R C S .

---

**M**ESSIEURS les Turcs , je vous déteste.  
Quel froid, quel insipide bien,  
D'abuser d'un pouvoir funeste,  
D'oser tout en n'inspirant rien !  
S'il faut vous en croire , une femme  
Naquit pour votre amusement ,  
A quelques attraits, n'a point d'ame,  
Et trompe assez ingénument.  
Vous blasphémez.... Le ciel est sage :  
Il communique à son image  
L'étincelle du sentiment ;  
Un bel œil le peint et l'annonce :  
Il est l'interprète des Dieux,  
Et ses regards sont ma réponse.  
Dans nous c'est le cœur qui prononce ;  
Mais pour un Turc c'est trop des yeux.  
Non, rien n'est tel que notre France :  
Ici, l'on a de la raison,  
Avec un grain d'extravagance ;  
Les femmes y donnent le ton,  
Et ce sont elles qu'on encense.  
Viens à nos pieds , viens-y , Sultan ;  
Apprends à jouir de la vie :  
Dépose l'orgueil du turban  
Pour les pompons de ma patrie.

( 69 )

Posséder c'est moins que sentir :  
Viens prendre , aux genoux de Délie ;  
Quelques leçons du vrai plaisir.  
Qu'espères-tu de ces esclaves  
Dont tu captives les beaux ans ;  
Qui ne trouvent , dans leurs entraves ,  
Que des oppresseurs pour amans ?  
Va , donne-leur la clef des champs ;  
Fais enfin chérir ta hauteesse ;  
Et tu verras , en peu de tems ,  
Que la liberté qu'on nous laisse ,  
Développant les sentimens ,  
Ne nuit jamais à la sagesse.

Signé par nous , graves docteurs ,  
Pensant sous des bonnets de fleurs ,  
Et dictant des loix à l'Asie ,  
Le soir après la comédie.

---

## A U X   S A U V A G E S .

---

**S**AUVAGES , soyez nos modèles :  
Le sentiment guide vos pas ;  
A sa loi vous êtes fidèles :  
Que n'habitai-je en vos climats !

Chaque nœud s'y forme ou se brise  
Au gré des cœurs indépendans ;  
Parmi vous il n'est point de grands  
Que l'on redoute ou qu'on méprise.

( 70 )

Vous ne descendez pas au soin  
De vous surpasser en richesse :  
Chez vous la seule qu'on connoisse ,  
C'est d'en ignorer le besoin.

Si vous ne donnez qu'une rose ,  
Elle vaut tous nos diamans :  
Que fait la valeur de la chose ?  
Le cœur met un prix aux présens.

Vous vous aidez avec tendresse ;  
Nul secours n'est humiliant ;  
Et jamais la délicatesse  
Ne rougit même en acceptant.

Reconnoissante et non séduite ;  
La beauté nomme son vainqueur ;  
Le penchant règle la conduite :  
On n'y ment jamais à son cœur.

C'est sous vos huttes qu'on sait vivre ;  
On végète sous nos lambris ;  
La nature vous sert de livre :  
Votre instinct vaut tous nos écrits.

---



A M. LE MARÉCHAL DE RICHELIEU

1777.

---

Vous valez César à la guerre ;  
Et vous surpassez Annibal ;  
Vous savez vaincre ainsi que plaire ;  
Je le sens bien , je le dis mal :  
Apprend-on à rimer au bal ?  
Pardonnez mon insuffisance ;  
Chacun en ce bon Univers  
A son défaut par excellence.  
Je suis novice en l'art des vers ,  
Tout comme vous pour la constance.

---

A M. LE MARÉCHAL DE BRISSAC.

---

Mon sexe est amant de la gloire ;  
Il vous l'a prouvé fort souvent ;  
Et vous le tairiez vainement ,  
Vous seriez trahi par l'histoire.

---

AU CHEVALIER DE COSSÉ,

En recevant de lui un superbe oiseau.

( Même date. )

---

Cet oiseau, nourri par vos mains ,  
Est l'image des infidèles.  
Il est charmant, et je le plains :  
Le malheureux ! il a des ailes.

---



SUR LES DOUCEURS DU CLOÎTRE,

---

SÉJOUR choisi par la décence ,  
Non, vous n'êtes point effrayant ;  
Et l'asyle de l'innocence  
Doit l'être aussi du sentiment.  
Jouer de soi dans le silence ,  
S'estimer , voilà le bonheur.  
Votre paisible dépendance  
Ne pèse point à votre cœur :  
Sous une chaîne formidable  
Il ne languit point abattu.  
L'homme enchaîné , c'est le coupable :  
Est-il des fers pour la vertu ?

---

## VERS A L'AUTEUR.

1778.

**C**HARMANTE élève des Neuf Sœurs ;  
Au Parnasse , ainsi qu'à Cythère ,  
Tu sais railler , instruire et plaire ;  
Tu sais régner sur tous les cœurs :  
Tes vers , ta prose , tout m'enchanté !  
Tantôt sur ta lyre touchante ,  
Soupirant les plus doux accens ;  
Tu fais couler dans tous mes sens  
Une langueur attendrissante ;  
Tantôt ta plume bondissante ,  
Pétillant sous tes doigts de feu ,  
Parcourt d'une aîle vagabonde  
Les erreurs de ce triste monde :  
Ta gaité folâtre et féconde ,  
En riant , quelquefois nous gronde :  
Tout cela pour toi n'est qu'un jeu.  
Frvolité , philosophie ,  
Tu réduis tout à l'unisson ;  
Et ta séduisante magie ,  
Sous le masque de la folie ,  
Laisse deviner la raison.

Par M. le Comte de SAINTE-ALDEGONDE.

---

**RÉPONSE DE L'AUTEUR.**

---

**V**ous qui faites des vers dorés  
Presqu'aussi bien que Pythagore ;  
Vous dont les vertus que j'honore ,  
Sur mon âme ont des droits sacrés ,  
Vous savez quel siècle est le nôtre :  
Penser est son goût dominant.  
Mais agit-il moins mal qu'un autre ?  
Non : il raisonne seulement....  
L'immortel créateur d'Emile  
Etoit le seul qui pût encor  
Ramener , au sein de la ville ,  
Les mœurs pures de l'âge d'or.  
Il n'est plus : sa philosophie ,  
Avec lui , d'une aîle hardie ,  
Vient de s'envoler dans les cieux.  
Qu'eut-elle fait dans ces bas lieux ?  
Pour nos faits , pour nos merveilleux ,  
Est-elle bonne compagnie ?....  
Comme lui , vous avez un cœur  
Plein d'énergie et de candeur :  
Faire le bien est sa manie ;  
Rencontrer l'ordre est son bonheur ,  
Et de tous deux fut le génie :  
Mieux prouvé que la profondeur  
De ma raison ou ma folie....

---



---

AU CHEVALIER DE COSSÉ ,

Qui venoit d'être malade.

\_\_\_\_\_ ( Même date, )

**J**e vous le dis sans compliment ,  
Car je hais la louange fade ,  
Vous me semblez intéressant ,  
Même en cessant d'être malade.  
Croyez-en à la bonne foi ,  
Qui , comme on sait , nous est prescrite ;  
De tout mon sexe c'est la loi . . .  
Depuis qu'il pense un peu de suite.  
N'allez pas vous croire flatté :  
Non , jamais je ne dissimule ;  
La modestie est ridicule  
Lorsque l'éloge est mérité.

Vous , l'Alcibiade anonyme  
A qui j'adresse mes chansons ,  
Vous le phénix des papillons ,  
On vous dit fort sujet au crime ,  
Comme aux peines du changement :  
Plus d'une belle en est victime ,  
Et je les plains assurément :  
Jouissez donc , s'il est possible ,  
De ce plaisir si languissant ;  
Mais réparez , ami sensible ,  
Tous les torts du volage amant.

---

RÉPONSE A UNE ÉPITRE DE M. BARTHE,  
SUR L'AMITIÉ DES FEMMES.

---

**C**OMBIEN nous avons de défauts !  
Qu'une belle est infortunée !  
L'amitié défend le repos ;  
Nous dormons toute la journée.  
Oui , je conçois votre chagrin ,  
Et j'approuve votre colère.  
Sans doute , il faudroit , pour vous plaire ,  
Vous adorer dès le matin ;  
Exiler de notre toilette ,  
Le colonel qui fait des nœuds ;  
L'abbé qui rajuste une aigrette  
Tandis qu'on tresse nos cheveux.  
Messieurs , dussé-je être indiscrette ,  
Grace , au moins pour ces plaisirs-là ;  
Nous y tenons , la chose est nette.  
Pour votre amitié , l'on verra.  
Mais ne parlez point de vieillesse ;  
Elle raisonne et ne sent plus.  
L'ame se ferme à la tendresse ;  
Quand les yeux s'ouvrent aux abus !  
Enfin , si cette amitié rare  
Du jeune âge n'est pas le prix ;  
Si , par le sort le plus bisare ,  
On ne l'obtient qu'en cheveux gris ,  
J'y renonce ; je le déclare.  
Ciel ! préservez nous des amis.

V E R S

FAITS en sortant de *l'Égoïsme*, comédie, où M. de  
CAILHAVA ( que je ne connoissois pas alors , a  
montré , comme dans toutes les siennes , ce grand  
talent et cette modestie qui le distinguent.

---

J E plains l'être sans énergie  
Qu'à soi seul son intérêt lie ;  
N'aimant point , ne pouvant haïr ;  
Ni des chagrins d'autrui souffrir ;  
Un long sommeil , voilà sa vie.  
De nos douleurs sachons jouir ,  
Que nos pleurs excitent l'envie !  
Ils sont les garans du plaisir.

---



---

H Y M N E A L' A M O U R.

Par une Bergère dont l'Amant étoit absent,

---

GROTTES sombres , lieux fortunés ,  
Où loin du faste et loin de l'imposture ,  
Par le bonheur doucement enchaînés .  
Sont à jamais unis l'amour et la nature !  
Séjour chéri par mon amant ,  
Où l'ame heureuse , et non tranquille ,  
Sait jouir , même en desirant.  
Que j'aime votre aimable asile !  
Quel frais voluptueux ! quel doux ravissement !  
Tu le fais naître, Amour ! dieu vainqueur, dieu charmant !  
Nos attraits , nos plaisirs sont ici ton ouvrage.  
Va , nos cœurs , chaque jour , sont à toi davantage ;  
Et pour toi c'est ainsi qu'on est reconnoissant.  
Dans nos cités , hélas ! ( rassure un cœur sensible ) ;  
Apprends-moi s'il est vrai , dis-moi s'il est possible  
Que même à tes faveurs on devienne inconstant !  
En ces mots s'exprimoit une jeune bergère.  
L'Amour l'écoute et lui sourit :  
Sachant le mieux aimer , c'est elle qu'il préfère ;  
Et Zélamire encore à parler s'enhardit.  
Amour ! Amour ! je ressens ton injure ;  
Eh bien ! de l'univers venge toi sur mon cœur !

Hors le trait odieux qui conduit au parjure ;  
 Lance-moi tous les tiens ! ce sera mon bonheur ;  
 Enivre mon amant , signale ton empire ;  
 Et, s'il se peut enfin , augmente mon délire !

Mais tu le voudrois vainement ;  
 Malgré ton pouvoir invincible,  
 A toi-même il est impossible  
 D'ajouter à mon sentiment.

Au sein des songes je l'adore ;  
 Je le cherche dans mon sommeil ;  
 Et c'est pour l'adorer encore ,  
 Que j'aime l'instant du réveil.  
 Qu'il ouvre ou ferme sa barrière ;  
 Eh ! que me fait l'astre du jour ?  
 A peine je vois sa lumière.  
 L'aperçoit-on en ce séjour ?

C'est ton flambeau seul qui l'éclaire.

Les doux parfums des fleurs , le murmure des eaux ;  
 La rose , en ces vergers , plus belle et plus chérie ,  
 Et surtout , plus longtemps , le concert des oiseaux ;  
 Le souffle des Zéphirs , l'émail de la prairie ,  
 Tout me livre à tes feux , me soumet à ta loi ,  
 Et peint l'enchantement qui m'abandonne à toi.



---

R O M A N C E.

---

**HÉLAS !** que l'absence est cruelle !  
Disoit la tendre Ismène un jour :  
Plus on est heureux par l'amour ,  
Plus on est malheureux par elle.  
Jusqu'aux douceurs du souvenir ,  
Tout m'arrache aujourd'hui des larmes ;  
Mais ces pleurs ont pour moi des charmes ;  
Ma peine est encore un plaisir.

Dans cette aimable solitude  
Tout s'anime et semble jouir :  
Moi , j'y viens en secret nourrir  
Mon amoureuse inquiétude.  
Fière de mon abattement ,  
Je ne regrette point mes graces :  
Du chagrin j'aime en moi les traces ,  
Elles naissent du sentiment.

Hilas ! plains-tu mon infortune ?  
Dans nos plaines j'erre au hasard.  
Le jour a lui pour ton départ ;  
La clarté du jour m'importune.  
La nature ici vainement  
M'étale sa fraîcheur naissante :  
A mes regards elle est mourante ,  
Quand je suis loin de mon amant.

---

D É L I E A T I B U L E .

IM I T A T I O N .

---

O toi ! l'ame de ta Délie ,  
L'arbitre et le dieu de son cœur !  
Toi seul sais donner le bonheur :  
Je te dois tout et je t'envie ;  
Mais s'il ne l'étoit que par moi ,  
Ah ! si le charme de ma vie  
N'étoit le plus grand bien pour toi ,  
Que faire du nœud qui me lie ,  
Et comment reprendre sa foi  
Quand un perfide nous oublie ? ...  
Hélas ! on ne punit que soi ,  
En punissant sa perfidie .

---

---

R O M A N C E.

---

**L**A bonne foi fut ma chimère :  
N'ai-je donc chéri qu'une erreur !  
O Dieux ! laissez-moi mon bonheur :  
Je ne veux point que l'on m'éclaire.  
S'il faut que l'Amour soit trompeur,  
Que l'amitié soit un mensonge,  
Faites encor durer le songe,  
Et laissez la nuit dans mon cœur.

Que dis-je ? hélas ! brisons des chaînes  
Qui peuvent coûter des soupirs ,  
Et défendons-nous des plaisirs  
Quelquefois si voisins des peines :  
Mais pourquoi veux-je me sauver  
D'une erreur qui m'est aussi chère ?  
Rendors-toi , rendors-toi , Glicère ;  
Pour être heureuse , il faut rêver.

---



---

R É P O N S E.

---

**L**A bonne foi fut ta chimère,  
Et tu n'as chéri qu'une erreur.  
Le sentiment fait le bonheur.  
La Raison l'assure et l'éclaire...  
Oui, l'Amour est un dieu trompeur ;  
Oui, l'Amitié n'est qu'un mensonge :  
Est-ce à toi d'écouter un songe ?  
C'est le vrai qu'il faut à ton cœur.

Que dis-je ? hélas ! briser tes chaînes  
Te coûteroit trop de soupirs.  
Ah ! goûte au moins quelques plaisirs ,  
Dussent-ils t'amener des peines.  
Va, je renonce à te sauver  
D'une erreur que tu me rends chère ;  
Et je sens qu'avec toi , Glicère ,  
Il est toujours doux de rêver.

Par M. de SAINTE-ALDEGONDE.

---

---

**REGRETS DE L'ÂGE D'OR (1).**

---

**D**ANS le monde, nos premiers ans  
Sont dirigés par l'innocence.  
Quelle est heureuse notre enfance !  
Toujours croire est sa jouissance,  
Et tous ses rêves sont charmans.  
Combien sa joie est vive et pure !  
Il lui semble, du sein des jeux,  
Que tous les cœurs sont vertueux ;  
Qu'ils sont fermés à l'imposture.  
Mortels qui nous ouvrez les yeux,  
Hélas ! vous êtes bien coupables.  
L'on perd tout, quand on vous voit mieux :  
On perd ces prestiges aimables  
Par qui les hommes sont des dieux.  
Ah ! rendez-moi, s'il est possible,  
L'opinion que j'eus de vous.  
Sur la foi d'une erreur paisible  
J'aimais à vous estimer tous.  
Je regrette un bandeau si doux :  
La vérité m'est trop pénible.

---

(1) Eh ! qu'est-il l'âge d'or, sinon ces premiers beaux jours de la vie, ceux de la tranquille innocence ?

---

A M. LE COMTE D'HARTIG.

( Même date, )

Où, n'en déplaise à ma patrie !  
Vous avez ses aimables goûts ;  
Ses défauts , je vous en défie ;  
Et c'est encor tant mieux pour vous,  
Sur ces défauts-là je vous prie ,  
Comte , gardez-nous le secret.  
Taisez-vous , par galanterie ,  
Si ce n'est pas par intérêt.  
Ne dites rien de nos caprices ,  
De nos sages intéressans ,  
Qui , pour le progrès des talens ,  
Leur font de bonnes injustices ,  
Parlent avec un très-grand sens ,  
Des foyers , des gouvernemens ,  
Du conseil d'état , des coulisses ,  
De finance et des vers courans ,  
De bleds , de jokeis et d'actrices.  
Vous avez vu , par-ci , par-là ,  
Oubliant jusqu'à leur coëffure ,  
Nos raisonneurs en falbala  
Jaser sur la littérature.  
Que dites-vous de leur caquet ?  
O le plaisant Aréopage !  
Ici , nous n'avons point de sage  
Qui n'ait stylé son perroquet.  
Les jugemens sont un ramage



( 87 )

Qu'on répète d'un air distrait ;  
Et sur cet article je gage  
Que vous serez encor discret.  
Sage et prudent comme vous l'êtes,  
Vous épargnerez nos amans,  
Fiers de leur amour à bleuettes,  
Et prodigues de faux sermens.  
Vous ferez grace à nos coquettes,  
Abrégeant leurs beaux sentimens,  
Et leurs profonds raisonnemens;  
Mais n'abrégeant point leurs toilettes.  
Motus encor sur nos plaisans,  
Nos historiques ariettes,  
Et nos drames attendrissans  
Entrecoupés de chansonnettes;  
Autant en emporte le vent !  
Chût encor !... Mon dieu ! j'en ai honte.  
Si vous étiez obéissant,  
Il me semble, mon pauvre comte,  
Que vous vous tairiez trop souvent.  
Tenez, je lève vos scrupules ;  
Dites tout ce qui vous viendra :  
Trouvât-elle des gens crédules,  
Votre critique nous plaira,  
Même en frondant nos ridicules ( 1 ).

---

( 1 ) M. le comte d'Hastig, qui écrivoit et parloit le français comme s'il l'eût été, a donné un recueil imprimé de lettres charmantes sur ses différens voyages de France, d'Angleterre, de Suisse et d'Italie, où l'on trouve de profondes observations et des peintures finies dignes d'un tel voyageur. Enlevé dès la fleur de l'âge à ses amis, à sa patrie ( l'Allemagne ) et aux lettres, il n'en sera jamais oublié.

---

A M. LE COMTE DE BULKELEY,

Lorsqu'il fut nommé Ministre de France à Ratisbonne.

(Même date.)

L'AMITIÉ ne connoît point l'art ,  
Comte, ma muse est endormie ;  
Comment chanter votre départ  
Lorsqu'on est vraiment votre amie ?  
Pour exprimer des sentimens  
On n'a pas besoin d'éloquence,  
Et quelquefois des vers charmans  
Parlent moins bien que le silence.

Allez donc, par votre prudence,  
Allez, de nos ambassadeurs  
Agrandir encor l'influence,  
Et prouver à maints électeurs,  
Se battant pour la préséance,  
Qu'avec votre esprit et vos mœurs,  
On est en France comme ailleurs,  
( Mais sans tirer à conséquence )  
Au-dessus des vaines grandeurs ;  
Quoiqu'on se résigne aux honneurs  
Et que l'on soit une excellence.

---



## VERS DE M. DORAT

A Mme LA COMTESSE DE BEAUHARNAIS,

Sur deux statues de PIGAL, *l'Amour* et *l'Amitié*.

**D**ANS un groupe voluptueux  
 Pigal unit l'Amour et l'Amitié fidèle;  
 Et si j'en dois croire mes yeux,  
 Tes traits à la dernière ont servi de modèle.  
 Quelle Amitié ! l'Amour n'est pas plus dangereux !  
 Tu blesses comme lui ; si tu souris comme elle,  
 Va , tu ressembles à tous deux.

---

STANCES

A M<sup>me</sup> LA COMTESSE DE BEAUHARNAIS.

1777.

---

**M**ALTRAITÉ par un dieu vainqueur ;  
Et las des rigueurs de Rosine ,  
Un matin , pensif et rêveur ,  
J'errois sur la double colline.

Un temple s'offre à mes regards ;  
Des Muses c'est l'auguste enceinte ;  
Je pénètre , saisi de crainte ,  
Dans le palais du dieu des Arts.

Je vois les Arts qui se caressent  
Aux pieds du vainqueur de Pithon ,  
Virgile , Horace , Anacréon ,  
Près de son trône m'apparoissent.

Non loin de ces enfans du jour ,  
Sapho , Deshoulière et Corinne ,  
Tiroient de leur lyre argentine ,  
Des airs que répétoit l'Amour.

Mais près du buste de Julie ,  
Dont l'art a conservé les traits ,  
Sous la couronne du génie ,  
Je vois l'aimable Beauharnais.

( 91 )

A ses genoux , un autre Ovide ;  
Modeste , quoique sans rivaux ,  
Parcouroit d'une main rapide  
Un luth qu'il vola dans Paphos.

Cette jeune et brillante fée  
S'embrâsoit à ses doux transports ,  
Et par d'ingénieux accords ,  
Surpassait le nouvel Orphée.

J'écoutai long-tems leurs chansons :  
Plein d'une illusion divine ,  
Je croyois entendre les sons  
Des neuf filles de Mnémosine.

Mais voila soudain qu'un enfant  
Trouble le concert agréable !  
Il lance un trait en souriant ,  
Et blesse le chanteur aimable.

J'ai recueilli les derniers mots  
Qu'exhala ce mortel trop tendre :  
« Amis , pour éviter mes maux ,  
» Il ne faut la voir ni l'entendre »

Par M. le chevalier de CUBIÈRES.

---



---

REPONSE AUX STANCES  
DE M. LE CHEVALIER DE CUBIÈRES.

---

**Q**UE vos éloges sont charmans !  
Chaque muse en est embellie.  
Erato , long-tems endormie ,  
S'éveille et renaît par vos chants.

Mieux qu'elle encor vous saurez plaire :  
Votre luth aura tous les tons ;  
Et j'applaudis dans vos chansons  
La langue qu'on parle à Cythère.

De l'Ovide (1) que vous vantez  
Il m'est bien doux d'être l'amie.  
J'admire toujours son génie :  
En le chantant , vous l'imitiez.

Aux sons magiques de sa lyre  
L'Amour doit trop pour le braver ;  
C'est un appui de son empire ;  
Puisse l'amour le conserver !

Ne boudez plus votre Rosine ,  
Pardonnez-lui quelques rigueurs ,  
Le Dieu de la double colline  
Vous a comblé de ses faveurs.

Vos malheurs sont au rang des songes  
( Car on rêve au sacré Vallon )  
Vous rêvez comme Anacréon ,  
On vous enviera vos mensonges.

---

(1) M. Dorat.

M. DORAT A LA MÊME,

Auteur de STÉPHANIE.

---

QUOI ! tu veux donc obstinément  
T'enlever toi-même à ta gloire,  
Et t'enfermer obscurément  
Au fond du Temple de Mémoire ;  
Où Sapho te cherche et t'attend !  
Telle à se cacher attentive,  
Laisant aux roses l'apparat,  
La solitaire sensitive,  
Qui, lorsque rien ne la captive,  
Aime à respirer sans éclat,  
Resserre en sa pudeur craintive,  
Sa feuille chaste et fugitive  
Sous le tact le plus délicat. . . ?

C'en est trop ; tu seras trahie :  
Oui , bravant tes scrupules vains ,  
Je veux prévenir les larcins  
Que te feroit la modestie.  
Laisse rougir de leurs travaux  
Ces écrivains aux mœurs impures ;  
Ces petits Pétrones nouveaux ,  
Qui déshonorent leurs pinceaux  
Par de lascives miniatures ;

( 94 )

Qui, de l'Arétin effronté,  
Briguant la vogue illégitime,  
Enluminent les traits du crime  
Des couleurs de la volupté.  
Laisse, laisse encor se soustraire ;  
Au rayon importun du jour ,  
Ces romanciers sans caractère ,  
Qui, se répétant tour-à-tour ,  
Et ne sachant aimer ni plaire ,  
Parlent de graces et d'amour ;  
Dans leurs esquisses imparfaites ,  
Ebauchent nos sots achevés ;  
Nos philosophes femmeletes ,  
Nos héros à l'ombre élevés ,  
Nos Lovelaces énervés ,  
Et nos intrépides caillettes.  
Mais toi, dont les nobles crayons  
Te rendront quelque jour l'égale  
Des Prévots et des Richardsons ;  
Toi, leur digne et jeune rivale ,  
Dont les écrits sont des leçons ,  
Et qui, dans tes lettres de flamme ,  
Que doit craindre un cœur corrompu ,  
A su répandre , avec ton ame ,  
Les traits sacrés de la vertu ;  
Aux préjugés trop asservie ,  
Peux-tu bien , malgré nos desirs ,  
Désavouant ta Stéphanie ,  
Tromper ta gloire et nos plaisirs ?



Préfère à ce caprice étrange ;  
Un succès qu'on te déroba ;  
Et montre , aux mains de Rosalba ,  
La palette de Michel-Ange.

« Mais , dis-tu , je viens dans un tems  
» Où les têtes qui m'environnent  
» Ont de plus légers mouvemens  
» Que les plumes qui les couronnent ,  
» Voltigeantes au gré des vents.  
» Moins mes tableaux sont condamnables ;  
« Plus les effets en seront lents ;  
« A mon siècle je peins des fables ,  
« Quand je lui peins de vrais amans.  
» Avec le secours de l'optique ,  
» Nous les voyons dans les romans ,  
» Comme dans un lointain magique ,  
» Pays perdu des sentimens.  
» Et puis , pour trop bien les connoître ,  
» Je crains beaucoup de mes lecteurs :  
» Ceux-là me haïront peut-être  
» D'avoir fait couler quelques pleurs ».

D'accord : Pour forcer nos suffrages ,  
Oublier la saison des jeux ,  
D'Hébé les plus doux avantages ,  
C'est , j'en conviens , un crime affreux ;  
Tant que , dans nos cercles vclages ,

( 96 )

On dira du bien de tes yeux ,  
On médira de tes ouvrages :  
Rien n'est plus juste et moins fâcheux.  
Du Parnasse et de l'Idalie,  
Quand tu méritas les honneurs ,  
Muse aimable et femme jolie ,  
Croyois-tu donc ceindre , impunie ,  
Ta double couronne de fleurs ?  
Va , laisse Eglé , Lise , Egérie ,  
Essayer d'obscuras clameurs  
Dans leur mourante coterie :  
Sans compter mille admirateurs ;  
Dont le goût déjà t'apprécie ,  
Et ta figure et ton génie  
Sont deux puissans consolateurs.  
Remplis , en dépit des censeurs ,  
La prédiction qu'on t'a faite  
De l'aveu même des Neuf Sœurs ,  
Et qu'aujourd'hui l'amour répète :  
« Unissant l'ame et la raison ,  
« Afin d'en être plus parfaite ,  
« Elle aura l'esprit de Ninon ,  
« Avec le cœur de la Fayette.

---



R É P O N S E.

---

**J**e ne règne point à Cythère ,  
Encor moins au sacré Vallon ;  
Je cueille loin de l'Aquillon  
Quelque fleurette solitaire.  
**M**a Stéphanie , à ne rien taire ,  
Est étrangère au tourbillon ,  
Surtout à l'amour papillon ;  
Et ma muse est une bergère ;  
**M**ais son luth , puisqu'il vous est cher ,  
Egale celui de Malherbe.  
Quoique jaloux de se cacher ,  
Le barbeau vaut le lys superbe ,  
Et peut s'enorgueillir sous l'herbe  
Lorsqu'Apollon vient l'y chercher.

---

## AUX FEMMES.

MON sexe est injuste par fois ,  
Mais c'est un tort qu'un charme efface :  
Ses travers même ont de la grace ,  
Et ses caprices sont des loix.  
Je voudrois le fléchir , sans doute.  
Pour des titres , j'en ai plus d'un.  
Mes traits n'ont pas le sens commun ,  
Je me tais , et même j'écoute....  
N'importe ; il me faut renoncer  
A l'espoir flatteur de lui plaire :  
Auprès de lui j'aurois beau faire ,  
Tout en moi paroît l'offenser ;  
Et mes juges dans leur colère ,  
M'ôtent jusqu'au droit de penser.  
Cependant j'exalte ces dames ;  
J'encourage leurs défenseurs ;  
Je leur donne à toutes des ames ;  
Je chante leurs graces , leurs mœurs ,  
Et leurs combats et leur victoire ;  
Je les compare aux belles fleurs  
Qui de nos jardins sont la gloire.  
Elles rejettent mon encens ;  
Et , ce qu'on aura peine à croire ,  
Me traitent , dans leur humeur noire ,  
Presqu'aussi mal que leurs amans.

( 99 )

Mes vers sont pillés , disent-elles ;  
Non , Chloé n'en est pas l'auteur :  
Son esprit fut d'une lenteur . . .  
Le bal ne donne point des aîles.  
« Mon dieu » reprend avec aigreur ;  
A coup sûr l'une des moins belles ,  
» Jadis je la voyois le soir ;  
» Alors elle écrivoit en prose ,  
» ( Peut-être , hélas ! sans le savoir )  
» Et hasardoit fort peu de chose ».

Mesdames , à ne point mentir ;  
Je prise fort de tels suffrages ;  
Mais craignez de m'enorgueillir  
En me disputant mes ouvrages  
Ne me donnez pas le plaisir  
De me croire un objet d'envie.  
Je triomphe , quand vous doutez :  
Rendez-moi vite vos bontés ,  
Et je reprends ma modestie.

---



A UN IRRÉSOLU.

---

ENTRE le sentiment et l'art,  
Malheureux celui qui balance !  
Un tel amant n'est qu'un vieillard,  
Plus près qu'il ne croit de l'enfance.  
Cœurs languissans , tristes humains ;  
Il vous faut des beautés factices !  
Pour ranimer vos goûts éteints ,  
Vous avez besoin d'artifices !  
Voyez mourir votre bonheur ,  
Débile enfant de l'imposture !  
C'est la foiblesse , ou c'est l'erreur ,  
Qui vous enlève à la nature.  
La constance , qui vous fait peur ,  
A sa loi toujours me ramène :  
L'ame forte tient à sa chaîne ,  
Et ce seul bien n'est point trompeur.  
Le rest , hélas ! n'est que chimère !  
Pour qu'un dieu jouisse à son tour ,  
Il doit aimer comme il sait plaire :  
Psyché suffisoit à l'Amour.

---

( 101 )

---

R O M A N C E

FAITE A ERMENONVILLE;

SUR le Tombeau de J.-J. ROUSSEAU

Musique de M. le Comte de SAINTE-ALDEGONDE

1781.

---

**V**oici donc le séjour paisible ;  
Où des mortels  
Le plus tendre et le plus sensible  
A des autels !  
C'est ici qu'un sage repose  
Tranquillement ;  
Ah ! parons au moins d'une rose  
Son monument.

Approchez, mères désolées,  
De ce tombeau :  
Pour vous , de tous les mausolées  
C'est le plus beau.  
Jean-Jacques vous apprit l'usage  
De vos pouvoirs,  
Et vous fit aimer davantage  
Tous vos devoirs.

( 102 )

C'est ici que dans le silence ;  
Sa plume en main ,  
Il aggrandissoit la science  
Du cœur humain.

Plus loin , voyez-vous ces bocages  
Sombres et verts ;  
Il s'y déroboit aux hommages  
De l'Univers.

Autour de cet asyle sombre ,  
En ces monens  
Ne croit-on pas voir errer l'ombre  
De deux amans ?

Noble Saint-Preux , simple Julie ,  
Noms adorés ,  
Quelle douce mélancolie  
Vous m'inspirez !

Sur cette tombe solitaire  
Coulez mes pleurs !  
Hélas ! il n'est plus sur la terre  
L'ami des mœurs !

Vous qui n'aimiez que l'imposture ,  
Fuyez ces lieux ,  
Le sentiment et la nature  
Furent ses Dieux.

---



---

COMPLAINTE  
DE  
PSYCHÉ AUX ENFERS,  
ADRESSÉE A L'AMOUR.

---

N'ÉTOIT-CE pas assez du supplice inoui  
D'avoir contre l'Amour tourné ses propres armes ?  
Et causé mon malheur en contemplant ses charmes ?  
Si criminelle , hélas ! falloit-il aujourd'hui ,  
    Psyché devoit-elle s'attendre  
    Que l'amant , jadis le plus tendre ,  
    La forceroit d'exister loin de lui ?  
O toi , qui me pouvois d'un mot réduire en cendre !  
Plus cruelle , ta haine implacable m'a fui ;  
Et Vénus me condamne à respirer ici.  
Mais , quel que soit l'abîme où l'on m'a fait descendre ,  
    Puis-je rien voir dans ce funeste jour ?  
    Ai-je des yeux que pour pleurer l'amour ?  
L'enfer , le seul enfer , est pour moi ton absence !  
Entends mes cris , termine ma souffrance !  
O mon divin amant ! ou ton retour ,  
Ou le trépas , s'il n'est plus d'espérance . . .  
Non , non , poursuis impitoyable Amour !

(104 )

Sois inflexible ; accrois ma peine extrême ;  
Contente , s'il se peut , ton orgueil irrité.  
Malgré toi , malgré ma fierté ,  
Tel est le cœur qui t'accepta pour maître ;  
T'adorer est mon sort , et c'est ma volonté :  
Tu ne tiens plus à moi que par ta cruauté ;  
Je n'en veux perdre rien , pas même en cessant d'être ;

Eh quoi ! tu jouirois de mes gémissemens !...  
Privée , hélas ! de ce que j'aime ,  
Injuste à force de tourmens ,  
Je me plains de Vénus et t'offense toi-même.  
J'outrage en ces fatals momens  
Tout ce qui fut l'objet de mon encens ,  
Tout ce qui l'est de mon délire ,  
Tout , jusques à tes sentimens.  
Tu n'es que trop vengé. Le regret me déchire ;  
Mes pleurs amers sont encore brûlans :  
Coupable , je m'abhorre et languis et desire.  
Ta Psyché meurt du crime et de l'affreux martyre  
D'oser craindre ton changement.  
Qui ? moi ! Je doute encore ! Ah ! malheureuse expire :  
Expire , tu n'as plus d'amant :  
Pour une autre peut-être à jamais il respire...

Je me fais horreur et pitié.  
Est-on , grand Dieu ! digne d'inimitié ,  
Avec tant de remords , étant aussi punie ?  
Seule j'avois fixé l'Amour.



( 105 )

Moins reine que déesse, uniquement chérie ;  
Comme lui je régnois à sa céleste cour :  
Ses feux, tous consacrés au bonheur de ma vie,  
Ne dévorioient qu'une ame ; à lui j'étois unie ,  
J'ordonnois aux fiers élémens.

Dociles à ma voix, les zéphirs inconstans,  
Qui ne m'entendent plus, que j'appelle sans cesse,  
N'étoient légers alors qu'au gré de ta maîtresse ,  
Et sur les ailes des plaisirs

Ne portoient plus que les soupirs  
Que t'envoyoit ma fidelle tendresse.

La complaisante Echo prolongeoit ses accens

Pour te répéter plus long-tems

Les mots mal arrangés de ma flamme amoureuse.

Dans ton palais inaccessible au Temps ,

A ton approche dangereuse ,

Une musique harmonieuse ,

Par des rapports secrets de célestes élans ,

Exprimoit nos ravissemens ,

Si l'on peut exprimer ceux d'une amante heureuse.

Là , sous le jour voluptueux

De ton flambeau divin , à sa clarté sensible ,

S'animoit le tableau , mais pour nous seuls visible ,

De nos transports, que m'envioient les dieux.

Pourrai-je vous décrire , enivrante magie ,

Douceur inépuisable, étonnante féerie !

Rien ne brilloit que mon vainqueur ,

Ne s'éveilloit qu'à son sourire ,

N'obéissoit qu'à son délire ,

( 106 )

Ne s'embrâsoit qu'à son ardeur.  
Les arbres, les oiseaux, l'onde éclatante et pure,  
Ses parfums tremblans, sa fraîcheur,  
La riante et molle verdure,  
Une pénétrante langueur,  
Tous les objets dans la nature,  
Frémissons, attendris, s'unissoient à mon cœur.  
La rose palpitante à l'appel du Zéphyre,  
Formoit devant mes pas, en sa vive couleur,  
Le chiffre ineffaçable, et même en ton empire,  
D'un autre fugitif bonheur  
Qu'alors dans mes regards tu te plaisois à lire !  
  
Ah ! par l'excès des biens, l'unique bienfaiteur  
Se dévoiloit assez jusques dans son silence.  
Faut-il des yeux pour se voir en aimant ?  
Livrée entière à sa puissance,  
Par tous tes traits atteinte aussi profondément,  
Et si troublée au sein de l'innocence,  
Tant de volupté pure et tant d'égarement,  
Tout me montrait mon dieu, mon maître, mon amant,  
Et son immortelle science.  
  
Quel étoit mon aveuglement !  
Tout ce qui me devoit m'éclairer, tout étoit jouissance :  
Tes égards délicats, ton vif empressement,  
Notre parfaite sympathie,  
De notre mutuel penchant  
La douce et brûlante harmonie,  
Nos démêlés, l'éclair de notre jalousie,  
Même, sans eux, le feu du raccommodement.

( 107 )

Le désordre d'une ame à la tienne asservie ;  
Projets , efforts , combats , tous superflus ;  
Effroi charmant et vœux confus ,  
Sévérité timide , à l'instant démentie ,  
Expirante raison , passionnés refus ,  
Ton dépit caressant , l'orgueil de tes prières ;  
Ton air soumis , encore inquiétant ,  
Ton silence trop éloquent ,  
Et ton feint mécontentement ,  
Et mes allarmes plus sincères ,  
Dirai-je le triomphe adoré de tes pleurs ?  
D'une trop vaine résistance ,  
Dirai-je , Amour ! les pénibles rigueurs ,  
Cédant , hélas ! à la persévérance ;  
Le secret embarras à l'abandon touchant ,  
Et l'extase à l'étonnement ,  
Et tous mes sentimens à la reconnoissance ?

Qu'êtes-vous devenu , beau songe d'un moment ?  
M'avez-vous fui pour ne jamais renaître ?  
O vous , rapides jours et long enchantement.  
Si mon cœur inutilement  
Vous rappelle vers lui , falloit-il m'apparoître ?  
Que ne me laissiez-vous languir dans le néant  
Où je vivois plongée , où doucement  
Je sommeillois avant de vous connoître !  
Quels souvenirs , grands Dieux ! tous font mon désespoir.  
Barbare ! c'en est trop. Quoi ne jamais t'entendre ,  
Ni t'espérer , ni te revoir ,  
Ni seulement t'oser attendre !



Le voilà mon supplice et j'ignore sa fin ;  
Moi qui n'en trouvois point aux heures de l'absence ;  
Moi , pour qui le sommeil paroissoit un larcin ,  
Fait à mon cœur de ta présence ;  
Moi , qui respire et même loin de toi ,  
Plus , s'il se peut , que ta brûlante flamme ,  
Elle s'allume encore , en passant dans mon ame ,  
Et là... là , seulement vit à jamais ta loi.

O ma douleur ! pour vous il n'est plus d'allégeance ;  
Contre l'Amour quels seront vos appuis ?  
L'enfer , je t'en rends grace , est par tout où je suis ;  
Le ciel même , le ciel n'a pour moi qu'impuissance.  
Eh ! quel autre que toi m'a ravi la beauté ?  
En te perdant , je l'ai perdue.  
Etoit-ce son éclat vanté  
Que j'adorois ? Ah ! penser qui me tue !  
C'est ton plaisir qu'a regretté ,  
Que pleure une amante éperdue :  
Mais , pour m'enlever mes attraits ;  
Mon malheur suffiroit sans tes noires furies.  
O beauté , don funeste ! ô source de regrets ,  
De faux culte et de perfidies !  
Avec l'Amour s'envole votre erreur ,  
Et vous n'étiez que par lui le bonheur.  
Ainsi que les tyrans qui dans ces lieux habitent ,  
Ne pense pas que mes douleurs ,  
Ni que les transports qui m'agitent ,  
Naissent de leurs noires fureurs :

( 109 )

Si les grâces m'ont délaissée ;  
Si des pleurs éternels ont desséché mes yeux ;  
C'est que toujours présent à ma pensée ,  
L'Amour ne verra point ces lieux ;  
Lieux étrangers à ce que j'aime .  
Vous ne causez mon désespoir  
Que par le seul tourment de ne jamais le voir :  
Il surpasse tous ceux de votre rage extrême.

Eh bien ! Amour , puisque mes pleurs  
Ne peuvent désormais me rendre ta présence ,  
Apprends à mes persécuteurs ,  
Apprends à tes bourreaux à n'avoir ni clémence ;  
Ni pitié pour l'objet qui meurt de ton absence.  
Qu'ils s'unissent pour m'enlaidir.  
Plus que mes maux qu'ils flétrissent mes charmes ;  
Que le feu de mes yeux s'éteigne dans les larmes !  
A combler mes malheurs je les veux enhardir.  
Dieux ! avec quel plaisir je les entends me dire :  
« Souffre , souffre Psyché ; l'Amour est loin de toi :  
» En d'autres climats il respire.  
Ces mots , ces mots cruels deviennent doux pour moi ,  
Ici n'entra jamais la flatteuse espérance ;  
L'Horreur sans fin , la Terreur , la Souffrance ,  
Y règnent souverainement.  
Elles seules peuvent me plaire ;  
C'est elles que j'implore en ce fatal moment :  
Pour remplacer l'image la plus chère ,  
C'est l'enfer qu'il me faut , n'ayant plus mon amant.

Ici tout est affreux, horrible, épouvantable.

Ici, telle je suis ; et telle désormais,

Telle je veux être à jamais.

Quand on n'est plus aimée, à quoi sert d'être aimable ?

L'Amour ne me voit plus, qu'ai-je besoin d'attraits ?

Un seul de tes regards me rendroit belle encore :

Mais, loin d'eux, je me plais dans ma difformité :

Loin d'eux je haïrois jusques à la beauté

Que ton souffle avoit fait éclore.

Si je n'étois pourtant descendue aux enfers

Qu'afin de les soumettre eux-mêmes à ta puissance,

Par cette douce violence

Tout revivroit heureux en acceptant tes fers.

Mais tu le sais, Amour, trois déesses cruelles,

La Haine, l'Envie et Vénus,

Ont causé mes peines mortelles ;

Je leur dois mes tourmens : c'est d'elles

Que tous mes malheurs sont venus.

Déesses ! pouvez-vous n'en être point touchées ?

C'est par vous que mes sœurs, à ma perte attachées,

Ont réuni leurs ruses contre moi ;

Par vous que leur perfide adresse

A découvert le dieu dont je suivais la loi,

Et le secret de ma tendresse.

Pouvois-je, hélas ! pouvois-je plus long-tems,

Le cacher ce secret à leurs yeux pénétrants ?...

Celui que j'adorois, et dont j'étois aimée,

Possédoit seul tous les attraits.

Louer, c'étoit le peindre, et mon ame charmée



Fit plus, osa les contempler ces traits ;  
Que dis-je ? à mes desirs j'opposai ta défense  
Malgré ma curiosité.

Dans le fond de mon cœur, brûlant de volupté ;  
Je sentis l'emporter ma juste obéissance.

Amour ! que falloit-il à ma sincère ardeur ,  
Que notre flamme et l'excès du bonheur ?  
J'applaudis à ma résistance.

Désobéir à mon vainqueur,  
Me paroissoit un crime ; et chercher ta présence  
M'inspiroit moins de joie encor que de terreur.

Mais le sommeil vint te surprendre :  
Il ne pouvoit approcher de mes yeux :  
Mon désordre me plaisoit mieux.

Quel doux désordre ! avec un accent tendre  
Tu prononçois mon nom ; je veillois pour t'entendre ,  
Et d'un songe si cher je rendois grace aux Dieux.  
Couchée à tes côtés, ta longue chevelure

Erroit sur mon sein palpitant ;  
Je respirois le feu de ton haleine pure :  
Près d'un époux divin, mon trouble étoit brûlant ;  
J'étois heureuse, ô ciel ! qu'elle fut peu durable  
Cette extrême félicité !

Fatiguée , et le cœur en secret agité ,  
Des regrets nés trop tôt d'une erreur condamnable ,  
Un funeste sommeil me saisit à mon tour.

En songe je te vis, hélas ! tel que je t'aime ,  
Toujours charmant et semblable à toi-même.  
Ah ! m'écriai-je , alors , voici mon plus beau jour.  
C'est l'époux de Psyché ! c'est lui que je contemple !

Je le connois enfin ; ce palais est son temple.  
Une voix me répond : « Psyché, c'est ton amant. »  
A ces mots mon enchantement  
Disparoît sur l'aile du songe ;  
Je m'éveille, et je prends ces mots pour un mensonge ;  
Ne reconnoissant point ta voix ,  
Je crains d'aimer un autre, et crains d'être infidelle ,  
Et pour ne point blesser tes droits ,  
A ton ordre sacré je me montre rebelle.  
Pardonne ! entre deux sentimens ,  
L'ame alors partagée , incertaine , indécise ;  
Et redoutant quelque méprise ,  
Je m'arme d'un flambeau dans ces fatals momens ;  
Et m'approche de toi. Juge de ma surprise :  
Je vois le tendre objet dont mon cœur est épris ;  
Je le vois tel qu'en songe ; il s'est offert lui-même  
A mes sens charmés, attendris.  
Je vois l'Amour enfin ; je vois le dieu qui m'aime ;  
Et qui règne sur mes esprits.  
Mais, ô félicité passagère et frivole !  
Je le vois un instant , pour jamais il s'envole ! ..  
  
Qu'entends-je ? tout-à-coup quels sons mélodieux !  
Quelle douce clarté , de ces retraites sombres ,  
Vient dissiper les noires ombres !  
Et quels parfums délicieux !  
Ah ! c'est toi seul , Amour , c'est toi dont la présence  
Répand le calme dans ces lieux.  
Pourquoi d'un nuage envieux  
T'envelopper ? ... Ah ! rends-moi l'espérance ,  
Et montre-toi le plus puissant des Dieux.



( 113 )

Seroit-ce bien l'Amour ? je m'abuse peut-être.  
Quoi ! mes yeux , noyés dans les pleurs ,  
Verroient encor l'objet de mes tendres ardeurs !  
Et je me sentirois renôtre  
À l'aspect du maître des cœurs !  
Quoi ! ma main presseroit la sienne !  
Mes yeux pourroient sur ses yeux s'attacher !  
Et son ame viendrait chercher  
Tous ses feux confondus , enfermés dans la mienne !  
Ah ! malheureuse ! qu'as-tu dit ? ...  
Quelle illusion vaine égare ton esprit !  
Tu souhaites l'Amour , et tu n'as plus de charmes !  
Et s'il n'avoit plus de bandeau ,  
Et qu'en voyant tes traits flétris par les allarmes ,  
Il recula d'horreur à cet aspect nouveau ;  
S'il ne venoit ici que pour t'apprendre  
Qu'une autre a subjugué son cœur ;  
Qu'une autre... Eh bien ! Amour , si tel est mon malheur ;  
De ta bouche je puis l'apprendre  
Ce désolant arrêt qu'implore ma douleur.  
Oui , si je puis mourrir de ta main adorée ,  
Je mourrai moins désespérée :  
Mon trépas fera mon bonheur.  
Une faveur encor de toi me sera chère.  
Si mon sort se termine en ces horribles lieux ?  
Qu'au moins à mon heure dernière ,  
Mon cœur y soit seul malheureux !  
Je sens aux mouvemens rapides  
De ce cœur toujours palpitant ,

( 114 )

Je sens que c'est l'Amour; c'est lui qui dans l'instant  
Se montre à mes regards avides....  
Je suis aimée.... Amour!... Momens délicieux!...  
Psyché meurt de sa joie et n'y sauroit suffire.  
J'obtiens tout ce que je désire!  
J'étois dans les enfers, et je suis dans les cieux!

---

## AUX INCREDULES.

EPITRE A M. LE COMTE DE BUFFON,

Mort en 1788.

---

Vous qu'à son char traîne l'erreur,  
Et qu'en secret le doute afflige,  
Lisez Buffon, avec mon coeur.  
Voyant alors fuir le prestige.  
Devant un jour consolateur,  
Vous saurez comprendre un moteur,  
Et l'admirer dans son prodige.  
Secouant les serviles fers  
Dont le triste poids nous opprime,  
Philosophe et peintre sublime,  
Armé des crayons les plus fiers,  
Il développe, explique, anime  
Le grand tableau de l'univers :  
Les vastes cieux lui sont ouverts ;  
Les mers pour lui n'ont point d'abîme.

( 115 )

Oui, grand homme ; ( et j'aurai l'aveu  
D'un monde que tu sais instruire ),  
Ta main tient un sceptre de feu,  
Et la nature est ton empire ;  
Que de tristes et froids pédans,  
Rongés de cette basse envie,  
Dont la malheureuse énergie  
S'épuise à nourrir des serpens,  
Osent préférer, à ton amè,  
A ton coloris plein de flâme,  
Leurs calculs obscurs et pesans !  
Tandis que chacun d'eux s'admire,  
On revoit tes tableaux divins :  
C'est là qu'un créateur respire,  
Et qu'il se dévoile aux humains.  
Que des esprits durs et sauvages  
De tout nier fassent un jeu !...  
Ah ! sans doute, il existe un Dieu ;  
Il est prouvé par tes ouvrages.  
Tu ne me laisses qu'un regret ;  
Et j'avouerais qu'il est extrême :  
Bien mieux que la gloire elle-même,  
L'Amour possède le secret  
De la félicité suprême ;  
Et dans tes paisibles loisirs,  
Loin de mettre un prix à ses chaînes,  
A son trouble, même à ses peines,  
Tu n'adoptas que ses plaisirs.  
C'est une erreur ; tout m'en assure.  
Dans les plus douloureux soupirs



( 116 )

Il est une volupté pure,  
Eternisant jusqu'aux desirs,  
Hors des atteintes du parjure.  
Eh ! quoi ! le charme de ces pleurs  
Qu'on aime à répandre en silence,  
Cette amoureuse obéissance,  
S'il le faut même, à des rigueurs,  
Vœux timides, persévérance,  
Et l'abandon du sentiment,  
Et l'attrait de la sympathie,  
Tout ce qu'on inspire et ressent,  
Une seule fois dans sa vie,  
Buffon, cette aimable magie,  
Du ciel le plus rare présent,  
Se peut-il que ton cœur la nie ?  
Elle est le gage, autant que toi,  
Qu'il est un moteur adorable,  
Jusqu'à présent inconcevable,  
Et que tu rends certain pour moi :  
Il se peint dans l'or des nuages,  
Il vole sur l'aile des vents,  
Gronde par la voix des orages,  
Hâte la chute des torrens,  
Borne la mer à ses rivages,  
Brille dans la fleur des bocages,  
Comme en tes écrits éloquens,  
Et, dussé-je fâcher nos sages,  
Habite au cœur des vrais amans.

---

V E R S A M: B A I L L Y,

Des trois Académies ,

EN recevant de lui le présent de ses Lettres sur  
*l'Atlantide de Platon*, qui venoient de paroître.

---

Q U'IL est beau de suivre les traces  
De ce philosophe vanté  
Qui faisoit à la Vérité  
Parler le langage des Graces !  
Rien n'échappe à la faux du Temps ;  
De Platon , partageant la gloire ,  
Vous sondez l'abîme des ans ,  
Et nous montrez ce qu'il faut croire.  
Il parloit aux Athéniens ;  
Peuple léger , frivole , aimable ;  
Pour instruire un peuple semblable ,  
Vos talens égalent les siens.  
Chaque vérité qu'il suppose ,  
Vous la prouvez élégamment .  
Je retrouve dans votre prose  
De la sienne tous l'agrément ,  
Et tout m'oblige , en ce moment ,  
De croire à la métempsychose . . .  
D'y croire , au moins , en vous lisant ;  
Qu'elle est rare , votre science !

( 118 )

Elle disparoit sous les fleurs  
Dont l'embellit votre éloquence ;  
Et désarme ainsi les censeurs.  
Que j'aime surtout la peinture  
De ces insulaires fameux (1)  
Qui ne suivoient que la nature ,  
Dont la vertu fut la parure ,  
Dont le secret fut d'être heureux !  
Mais s'il est vrai que ces Atlantes  
Sont nos véritables aïeux ,  
Si de ces hommes vertueux  
Descendent les races présentes ,  
Convendez que , depuis le tems  
Qu'ils n'habitent plus l'hémisphère ,  
Les mortels qui peuplent la terre  
Tiennent peu de ces bons parens !  
Nos amours sont un peu légères :  
Les agréables de Paris  
Trompent assez bien leurs bergères ,  
Et ne valent point vos Péris.  
On est faux , léger et perfide ,  
Et sur-tout on est peu discret ;  
On ne garde pas un secret  
Aussi bien que dans l'Atlantide.  
Jusqu'aux douces illusions ;  
Dont le mensonge secourable ,  
Des orageuses passions  
Savoit rendre le joug aimable ;

---

(1) Les Atlantes.



( 119 )

Dans ce siècle on a tout détruit.  
A qui dresse-t-on des trophées ?  
Au manège, au faste, au crédit,  
A la beauté qui s'avilit,  
Et l'on ne croit guère à vos fées.  
Mais des Atlantes de Platon  
Ne reste-t-il aucune trace ?  
Et cette anguste et noble race  
N'a-t-elle point de rejetton ?  
Il en est un, tout me l'atteste ;  
Et je vous en dirois le nom,  
Si je vous savois moins modeste.

---

E P I T R E

A MADAME DE LA FAYETTE,

Auteur de la Princesse de Clèves, de Zaire, et de la  
Princesse de Montpensier.

---

O TOI, dont le génie aimable,  
Dans des romans délicieux,  
Substitua le vraisemblable  
Au faux éclat du merveilleux !  
LA FAYETTE, auteur que j'adore,  
Toi que je lis, que je dévore,  
Ah ! s'il se peut, que mes accens  
Pénètrent sur la sombre rive !  
De ma muse simple et naïve  
Reçois et l'hommage et l'encens (1).

Ils sont rentrés dans les ténèbres,  
Les Desmarets, les Scudéris ;  
Leurs romans si longs, si célèbres,  
Sont un peu moins lus que jadis.  
C'est là, c'est dans ces beaux ouvrages

---

(1) Le roman de l'Aveugle par Amour a été dédié par son  
auteur (Madame de Beauharnais) à Madame de la Fayette.



( 121 )

Que les plus illustres héros ;  
Transformés en doux pastoureaux ,  
Faisoient retentir les bocages  
Du touchant récit de leurs maux ;  
Qu'inconnu , le grand Artamène  
Guidoit un innocent troupeau ;  
Que la république Romaine  
Se rassemblait sous un ormeau ,  
Et , sur le bord d'une fontaine ,  
Dansoit au son du chalumeau ;  
Enfin , que le fier Alexandre ,  
Clélie et Brutus tour-à-tour ,  
Très-dignes rivaux de Silvandre ,  
Soupiroient la nuit et le jour ,  
Et dessus des cartes d'amour  
Cherchoient le beau pays de Tendre.

Par toi la muse du roman ,  
De sa parure antique et chère  
Se vit rendre tout l'ornement ;  
Et ton cœur fut le talisman  
Qui seul t'enseigna l'art de plaire.  
Le cœur s'exprime simplement ;  
Il guida toujours ton génie ,  
Et tu préféras sagement  
Le langage du sentiment  
Au jargon de galanterie.

Tu n'étois plus depuis long-tems ,  
Lorsqu'avec des crayons brûlans .

Rousseau , qu'inspiroit la nature ,  
Nous offrit la vive peinture  
Du plus tendre couple d'amans.  
Ah ! que n'a-t-il pu te connoître ?  
Prompt à se ranger sous ta loi ,  
Ce mortel qui n'eut point de maître ,  
Auroit pris des leçons de toi :  
Que dis-je ? ... il eut plus fait peut-être ,  
On ne brave point le pouvoir  
Des talens réunis aux charmes ;  
Forcé de te rendre les armes ,  
Sans t'aimer , t'auroit-il pu voir ?  
Pour moi qui jamais n'ai su feindre ;  
Pour moi je dois en convenir  
Que l'habitude de sentir  
Prive de l'heureux don de peindre ,  
Me permets-tu de ramasser  
Quelques fleurettes sur ta trace ,  
S'il en est encore au Parnasse  
Que ta main ait pu me laisser ?  
Voilà le seul but ou j'aspire....  
Mais quel est cet orgueil nouveau ?  
Lorsque ma plume vient d'écrire  
De la Fayette et de Rousseau  
Les noms toujours si doux à lire ,  
Oubliant ce que je leur doi ,  
Aurois-je dû , dans mon délire ,  
Aurois-je dû parler de moi ?

---

R E P O N S E  
DE MADAME DE LA FAYETTE,  
A L'EPITRE que lui a adressée l'Auteur de l'AVEUGLE  
PAR AMOUR, à la tête de ce Roman.

---

Des Champs-Élysées, le 1<sup>er</sup> des Kalendes de juin 1781.

**L**E séjour le plus gracieux  
N'est pas toujours le plus aimable,  
Souvent trop de bonheur accable ;  
L'ennui même habite les cieux.  
Cette maladie incurable  
Et des monarques et des dieux,  
Pénétroit jusques dans ces lieux,  
Et de son sommeil redoutable,  
Commençoit à frapper nos yeux.  
Un aveugle, non pas le vôtre,  
Mais ce fripon, ce bon apôtre,  
Si connu par ses jolis tours,  
En un mot l'ainé des amours,  
L'enfant qu'à Cythère on adore,  
Arrive en ce séjour charmant,  
Et tel que le dieu d'Epidaure,  
De cet ennui qui nous dévore  
Nous promet le soulagement.



( 124 )

Il me prie, avec un sourire,  
De lui détacher son bandeau;  
Je le détache, et sans mot dire,  
Il nous lit un roman nouveau,  
Celui que vous venez d'écrire  
À la lueur de son flambeau,  
Et que déjà Paris admire.  
Toutes les ombres à l'instant,  
Que ce dieu rendit malheureuses,  
Toutes ces ombres si fameuses  
Par leur amour tendre et constant,  
Toutes en cercle se rangèrent,  
Et pêle-mêle se pressèrent  
Autour du souverain des cœurs.  
Bientôt sur le sort d'Eugénie (1)  
Elles répandirent des pleurs;  
Et de vos crayons enchanteurs  
Louèrent sur-tout la magie.  
Sapho disoit en soupirant :  
On ne sauroit mieux peindre qu'elle  
Les prestiges de cet enfant  
Qui subjugué la plus rebelle;  
Son art du mien est triomphant.  
D'Abailard l'amante emportée  
Crut revivre dans vos tableaux,  
Et vous suspendites les maux  
Que souffroit son ame agitée.

---

(1) Principal personnage de l'AVZUELE PAR AMOUR.

( 125 )

Un plus vieil aveugle à son tour,  
Homère vous rendit les armes,  
Et de ses yeux privés du jour  
Tombèrent même quelques larmes.  
Les Desmarest, les Scuderis,  
Renonçant à leur vaine gloire,  
Restèrent confus et surpris,  
Et vous cédèrent la victoire,  
Quoiqu'ils aiment fort leurs écrits.  
Que dis-je ? ils brisèrent leurs plumes,  
Et dans le milieu du Léthé,  
Soudain, l'un et l'autre irrité,  
Jeta ses énormes volumes;  
Adieu leur immortalité.  
D'abord leurs feuilles vagabondes  
Du fleuve suivirent le cours,  
Mais bientôt au fond de ses ondes  
Il les engloutit pour toujours.  
Pour moi, sûre que des amours  
La troupe vous sera fidelle,  
Je ne pense pas que Nemours (1)  
L'emporte jamais sur Dolmelle (2).  
Entre vos mains il est resté  
Mon talisman incomparable,  
Vous seule, enchanteresse aimable,  
Vous seule en avez hérité.

---

(1) Personnage de la PRINCESSE DE CLÈVES,

(2) Personnage de l'AVEUGLE PAR AMOUR.

( 126 )

Mais revenons : le Dieu lui-même ;  
Le petit lecteur emplumé  
De ce joli roman que j'aime ,  
Ainsi que nous parut charmé :  
Lorsqu'il eut fini sa lecture ,  
Le dieu , maître de la nature ,  
S'écria : Ce roman nouveau  
M'a plus touché que les vôtres , \*  
Ah ! remettez-moi mon bandeau  
Je ne veux plus en lire d'autres.

Par le Chevalier de CUBIÈRES.

---



DATE DES CHAMPS,  
A M. LE PRINCE DE GONZAGUE.

---

**B**ILLET où l'esprit veut briller  
N'est point le fait d'une bergère :  
Ma muse, instruite à babiller,  
Plus ne sait rien dès qu'il faut plaire.  
Petit bosquet, petit sentier,  
Et sur-tout l'ombre du mystère ,  
Est l'humble lot qu'elle préfère.  
Pour qui sait bien apprécier,  
Palais ne vaut lit de fougère ,  
Et cèdre est moins que coudrier.  
Simple couronne de feuillage,  
Myrthe qu'on peut y marier ,  
Sied beaucoup mieux à mon visage  
Que belle branche de laurier.  
La gloire, avec son étalage ,  
Et fort sujette à s'ennuyer.

Point ne vous dirai de nouvelles ,  
Sinon du cœur de nos amis.  
Toujours heureux, toujours fidèles ,  
Nos Philémons ont leurs Baucis.

( 128 )

Notre spectacle est la nature ;  
Venez la voir en ce séjour :  
Rencontrerez l'amitié pure ;  
Le bonheur... même avec l'Amour ;  
L'émulation, nulle envie ,  
Point de serpens parmi les fleurs ,  
Quelque peu de coquetterie ,  
Ni sots , ni prudes , ni penseurs :  
Trouverez douce confiance ,  
Beaux jours filés par le plaisir ,  
Les charmes joints à la décence  
Le respect auprès du desir ;  
Et ce dieu lutin qu'on encense ,  
Inventant un art de jouir  
Sans ôter rien à l'innocence.

---



---

H Y M N E  
D'UNE NYMPHE CONSACRÉE A DIANE.

---

O toi dont je crains la présence ,  
Berger ! n'accuse que les Dieux ,  
Si j'ose venir en ces lieux  
Pour me soustraire à ta puissance.  
Je crains tes regards et mes yeux ;  
Je crains.... ton éloquent silence ,  
Et tes transports audacieux.  
Ici , du moins , au sein de l'innocence ,  
Coulent des pleurs délicieux ;  
Rendue à moi par ton absence ,  
La méditation m'élève dans les cieux.  
Mais qu'ai-je dit ? Vainement je l'évite :  
D'un amant , dans un cœur , quand l'image est écrite ,  
De ce cœur le peut-on bannir ?  
Et , se condamnant à la fuite ,  
Echappe-t-on au souvenir ?...  
De Diane l'ordre suprême ,  
Et ma gloire , et la vertu même ,  
Tout contre lui , me parle vainement :  
Plus je veux l'oublier , et plus , hélas ! je l'aime :  
Sans cesse je le vois , et toujours plus charmant.  
Moi ! surmonter le penchant invincible  
Qui subjugué mon cœur et qui trouble mes sens !  
Est-ce pour ma foiblesse un triomphe possible ?

( 130 )

Diane ! c'est en vain que de moi tu l'attends :  
Le dangereux berger dont j'évite l'hommage ,  
A triomphé de toi malgré tous mes sermens :  
Il me rends chers jusques à mes tourmens.  
Seul il m'embellit ce rivage ;  
Par-tout me sourit son image ;  
Et je ne puis t'offrir un grain d'encens  
Qu'avec toi-même il ne partage.  
Eh bien ! n'écoutons que mon cœur.  
Rendre flamme pour flamme , aimer qui sait nous plaire ,  
N'est point renoncer à l'honneur :  
De l'amour , en tout tems , l'amour fut le salaire ;  
Et Diane elle-même a connu le bonheur ;  
Comme elle enfin je cède à mon vainqueur.  
Raison ; devoir , couple barbare !  
Couple auteur de nos maux , auteur de nos regrets !  
C'est vous dont la voix nous égare !  
Ah ! fuyez-moi , fuyez-moi pour jamais !  
L'amant qui m'aime , je l'adore ;  
Oui , je l'adore autant que je vous hais ,  
Et livre tout mon cœur au feu qui le dévore.  
Qu'êtes-vous près de lui , devoir trop rigoureux ? ...  
Qu'il cesse en ce jour de se plaindre ,  
De moi , de mon devoir il n'a plus rien à craindre ,  
Ma vertu , c'est qu'il soit heureux !

---

ALLÉGORIE  
A M. LE BARON D'ALBERG,  
Coadjuteur de Mayence.

---

Q u e j'aime la Mithologie ,  
Ses baguettes , ses talismans ,  
Et son agréable magie ,  
Expliquant les événemens  
Au gré de notre fantaisie !  
Un jour par elle transporté  
Dans la fameuse Thessalie ,  
Là , chez Admète , en vérité ,  
Je vous vis comme en Germanie .  
Cette fable est réalité .  
Vous étiez au printemps de l'âge ,  
Penseur profond , brillant et sage ,  
Et modèle d'urbanité .  
Dans vos yeux brillait le génie .  
Avec l'air du dieu d'Uranie ;  
Et point ne gardiez les moutons ,  
Point ne fouliez les verts gazons ;  
Point ne reposiez sous l'ombrage .  
D'objets plus graves occupé ,  
Déjà l'on en étoit frappé ;  
Vous charmiez un Aréopage ,  
Comme l'élite d'un souper .  
Plus d'une belle a souvenance  
De votre touchante éloquence ,



( 132 )

De votre zèle pour le bien,  
De votre esprit, dont l'indulgence  
Du bon peuple Thessalien  
Vous acquit la reconnoissance.  
Combien d'autres vertus encor  
Vous ont rendu recommandable !  
Dès l'heureux tems de l'âge d'or,  
( Âge qui n'est pas seul aimable )  
Le diadème de Solon  
Étoit votre noble parure,  
Et vous devanciez la nature  
Par les talens et la raison.  
Lors de jeunes Thessaliennes  
Venoient vous offrir leur encens.  
On sait qu'elles étoient païennes.  
Mais envain leurs dieux exigeans  
Leur demandoient quelques antiennes :  
Dévotes seulement au cher législateur,  
On dit que dans leur joli temple  
L'encens, prodigué pour l'exemple,  
N'étoit brûlé qu'en votre honneur ;  
L'une d'elles pourtant, tous la disoient cruelle,  
Et je le croirois fort, on l'étoit en ce tems ;  
Il me souvient qu'elle étoit belle,  
Et n'avoit guère que vingt ans ;  
L'une d'elles, voyez le caprice des femmes,  
Paroissoit insensible à de brûlantes flammes,  
Et sans les exaucer, entendoit les soupirs.  
Plus d'un étoit au rang de ces martyrs  
Que l'on met dans les cieux parmi les bonnes ames.

( 133 )

On faisoit tout pour la fléchir.  
Vos lauriers sur son front vainement s'abaissèrent,  
Et quels prodiges s'opérèrent !...  
Je n'y puis penser sans frémir ,  
Sur-tout sans beaucoup réfléchir.  
Par votre prompt départ , déjà l'ame brisée ,  
La voilà métamorphosée  
En arbre rempli de vigueur !  
Sa tige de ses pleurs fut long-tems arrosée ,  
Et sous son écorce embrasée.  
Peut-être c'est pour vous que palpitait son cœur ,  
Cette nymphe sauvage et sensible à l'extrême  
Est-elle encor présente à votre souvenir ?  
Si DAPHNÉ fut son nom , songez que ce nom même  
Est très-facile à retenir ,  
Et qu'à la vérité la fable sert d'emblème.

---

É P I T R E

A U R O I D E P R U S S E ,

'Au sujet de la grand'messe qu'il a fait chanter à Breslaw , pour le repos de l'ame de M. de Voltaire.

1780.

---

VOLTAIRE a passé près de vous  
Les plus beaux momens de sa vie ;  
Et tous deux , en butte à l'envie ,  
Vous avez fait mille jaloux.  
Quand vous remportiez des victoires  
Sur les Hongrois et les Germains ,  
Des rois qu'admirent les humains ,  
Sa plume traçoit les histoires.  
Il s'ouvrit de nouveaux sentiers  
Dans le champ de la Poësie ;  
Et s'y couronna de lauriers  
Comme vous dans la Silésie.  
Mais que parlai-je des talens  
De cet Alcide littéraire ?  
Vous en avez d'aussi brillans ;  
Et chez vous , depuis fort long-tems ,  
L'art d'écrire est celui de plaire.  
Il est bien rare que des rois  
Fassent des vers comme Virgile ;  
Mais rien ne vous est difficile ;  
Et nous admirons à la fois



( 135 )

Votre valeur et votre style ,  
Vos ouvrages et vos exploits .  
Il est d'autres vertus encore ,  
Qui de vous ont fait mon héros :  
Votre haine pour les cagots ,  
Qu'un faux zèle toujours dévore ;  
Vos philosophiques (1) bons mots ,  
Et votre mépris pour les sots :  
Voilà , voilà ce que j'adore .  
Qui mieux que vous a célébré  
Ce philosophe révééré ,  
Si cher aux filles de Mémoire ,  
Qui vient de partir pour la gloire  
Sans passeport de son curé ?  
Qu'il fut heureux de vous connoître ,  
En bottes , le sabre au côté ,  
Sur l'affût d'un canon peut-être !  
Le premier vous avez tenté  
De louer ce mortel célèbre ,  
Et nul n'avoit mieux mérité  
Votre belle oraison funèbre .  
Les poètes du bon vieux tems  
Chantoient et les rois et les grands ,  
Sur leur lyre ou sur leur musette :  
Tout est changé , tout , je le voi ;  
Aujourd'hui le plus grand poète  
Est chanté par le plus grand Roi .

---

(1) Je n'entends point parler des bons mots de ces parleurs de philosophie, qui sont aussi loin de l'amour de la sagesse que l'hypocrisie de celui de la vertu.

( 136 )

Mais pleurer et louer Voltaire ,  
Attacher la première fleur  
De sa couronne funéraire ,  
Etoit-ce assez pour votre cœur ?  
Non ; vous n'avez pu , sans douleur ,  
Voir sa nation trop légère ,  
A ses mânes que je révère ,  
Refuser le dernier honneur.  
Par une pompe magnifique  
Vous avez réparé nos torts :  
Graces à vos nobles efforts ,  
Il est descendu chez les morts  
Au son d'une sainte musique.  
Ce grand homme , de son vivant ,  
Alloit rarement à confesse ;  
Il conseilloit peu la grand'messe ,  
Et ne l'entendoit pas souvent :  
Mais au citoyen , même au sage ,  
Vous avez voulu rendre hommage ,  
Et ne pas laisser ignorer  
A l'univers comme à la France ,  
Qu'on ne pouvoit trop honorer  
L'apôtre de la tolérance.

Conservez ces nobles vertus ,  
Qui de vous ont fait un grand homme !  
Rendez-nous l'Auguste de Rome ,  
Son Horace et son Lucullus !  
Assez de gloire vous couronne :



( 137 )

Préférez les palmés des Arts  
Aux lauriers sanglans de Bellonne.  
Rival d'Apollon et de Mars ,  
Soyez Socrate sur le trône !  
Vos sujets , par des faits nombreux ,  
Sont connus depuis tant de lustres :  
S'il est beau de les rendre illustres ,  
Il l'est plus de les rendre heureux.  
Pour moi , dans le siècle où nous sommes ,  
Je respecte fort les guerriers ;  
Mais je voudrois que leurs lauriers  
Fussent moins teints du sang des hommes :  
Je hais la guerre et ses horreurs ;  
Je sens plus que je ne raisonne ;  
Et crois qu'un casque d'amazontie  
Ne vaut pas mon chapeau de fleurs.

---

V E R S

A M L E COMTE D'OELS (1),

*Lorsqu'il étoit à Paris.*

---

J A D I S les conquérans fameux  
D'Athènes visitoient les sages ,  
Et ne tentoient de longs voyages  
Que pour s'éclairer avec eux.  
Parmi nous , vivantes images  
De ces peuples doux et guerriers ,  
Parmi nous , brillans héritiers  
De leurs mœurs , de leurs goûts volages ,  
Un Prince non moins renommé ,  
Un prince que suit la sagesse ,  
Et dont tout Paris est charmé ,  
Au sein de la moderne Grèce  
Goûte le plaisir d'être aimé.  
Eh ! qui pourroit ne pas lui rendre  
L'hommage et les justes tributs  
Que de nous il devoit attendre ?  
D'OELS nous rappelle Alexandre  
Par ses talens et ses vertus.

---

(1) M. le prince Henri , frère du grand Frédéric , roi de Prusse.

( 139 )

Quel autre, au sein de la victoire ,  
A montré plus d'humanité ?  
Jamais le récit de sa gloire ,  
Pure comme la vérité ,  
Des nobles pages de l'histoire  
Ne souillera la majesté.  
Si j'en crois certaines chroniques ,  
Les plus illustres conquérans ,  
Grands écuyers , bons politiques ,  
Ne furent jamais très-savans :  
Jamais poétique délire  
Ne s'avisa de les troubler.  
Kouli-Kan ne savoit pas lire ;  
D'autres ne savient qu'épeler :  
En lui plus d'un mérite brille ;  
Mars est jaloux de ses exploits ;  
Et pour l'aîné de sa famille  
Apollon le prend quelquefois.

---



---

A M. LE PRINCE DE GONZAGUE,

En lui envoyant mon Épître au roi de Prusse.

---

Où, du grand Frédéric la main daigna m'écrire ;  
Et sa lettre est pour moi le bienfait le plus doux ;  
Mais je n'ai pas moins de plaisir à lire  
Celles qui me viennent de vous.  
Prince , qui dès votre jeunesse  
L'atteignîtes dans son amour  
Pour les talens et la sagesse ,  
Aux Muses , comme lui , vous faites votre cour :  
Comme lui vous cueillez , sur les bords du Permesse ,  
Des fleurs et des lauriers qui vivront plus d'un jour.  
De son mérite éprise , aussi bien que du vôtre ,  
Ah ! que ne suis-je une Sapho !  
Ou que n'ai-je votre pinceau !  
Je célébrerois l'un et l'autre.

---

---

REMERCIEMENT (1)

*A Messieurs de l'Académie de Lyon.*

---

**E**H quoi ! sages que je révère,  
Vous m'envoyez avec bonté  
Un brevet d'immortalité,  
A moi qui ne l'attendois guère,  
Et qui ne l'ai point mérité !  
Qu'ai-je donc fait ? quels sont mes titres  
Pour m'accorder cette faveur ?  
Parlez, vous êtes mes arbitres ;  
D'où me vient un si grand honneur ?  
Je voudrois, c'est là ma folie,  
Et je l'ai dit dans mes romans,  
Qu'on s'aimât comme au bon vieux tems ;  
Que la femme la plus jolie  
Ne régnât point sur mille amans,  
Et qu'elle eût de vrais sentimens  
Sans la moindre coquetterie.

---

(1) Envoyé, dans le tems, à M. le chevalier de Baurv, ancien gouverneur de Pierre-Ancise, secrétaire de l'académie de Lyon, poëte distingué et homme aussi vertueux qu'il étoit spirituel, modeste et indulgent.

( 142 )

De ma morale on est frappé ;  
Elle ne convient à personne ;  
Et si j'obtiens une couronne ,  
Ce ne peut être qu'à soupé  
Où par caprice on me la donne.  
Poursuivons. Vous savez , je croi ,  
Que mes vers ne sont pas de moi ,  
Et qu'on me les dispute même  
Alors qu'ils me semblent mauvais ,  
Et que de les voir ainsi faits  
Ma confusion est extrême !  
Messieurs , êtes-vous de ces gens  
Qui daignent , tout remplis de sens ,  
Voir en nous plus que des machines ,  
Et nous adressent leur encens  
Comme à des puissances divines ?  
Vous venez de me l'annoncer :  
Oui , vous croyez que sans miracle  
Nous pouvons écrire et penser.  
Mais gardez-vous de prononcer  
Trop clairement un tel oracle :  
De grands auteurs , de grands guerriers ,  
Siffleroient notre apothéose :  
Ils nous accordent volontiers  
De belles couronnes de rose<sup>es</sup> ;  
Mais ils s'emparent , et pour cause ,  
De toutes celles de lauriers.  
Moi , je n'en cueillis de ma vie.  
Au coin d'un modeste foyer ,  
Sans ambition , sans envie ,  
J'écris pour me désennuyer ,



( 143 )

Et fréquente peu le sentier  
De la haute philosophie.  
D'un sablier, meuble de choix ,  
On voit ma toilette embellie ;  
Je le retourne quelquefois ,  
Plus souvent encor je l'oublie ;  
Et, graces à la poésie ,  
Alors que l'année est finie ,  
Je crois n'être qu'au bout du mois.  
Le sentiment , l'indépendance ,  
Ont dicté mes foibles écrits ,  
Peu dignes que le monde y pense :  
Si vous leur trouvez quelque prix ,  
J'en ai reçu la récompense.

---

---

É P I T R E

A Messieurs de la Société patriotique Bretonne (1),  
*Pour les remercier de l'honneur qu'ils m'ont fait  
en me proclamant CITOYENNE.*

1783.

---

J A D I S ce peuple belliqueux,  
L'orgueil et l'effroi de la terre,  
Les Romains régnoient par la guerre ;  
Vous êtes aussi braves qu'eux ;  
Mais à la valeur au courage ,  
Vous réunissez des vertus  
Que n'avoient Caton ni Brutus ,  
Héros d'humeur un peu sauvage.

---

(1) La société patriotique bretonne doit son origine et son institution à M. le comte de Serent, ancien commissaire des Etats de Bretagne au bureau de l'administration, gouverneur de la presqu'île de Rhuis, membre de plusieurs académies, etc. C'est dans la salle académique de son château de Keralier que se tiennent les assemblées. On y voit une tribune portant cette inscription : *Ici on sert son Dieu sans hypocrisie, son roi sans intérêt, et sa patrie sans ambition.* On a donné à ce lieu le nom très-mérité de TEMPLE DE LA PATRIE. Les patriotes Bretons, pour augmenter l'éclat de leurs assemblées, se sont associés plusieurs femmes célèbres par leurs vertus et leurs talens, C'est madame la Comtesse de Nantais, qui, reçue la première, a été leur introductrice ; et je suis forcée de dire la mienne parce qu'on m'a fait l'honneur de m'admettre.



( 145 )

Citoyens vraiment généreux,  
En France on est un peu moins libre,  
Mais on est cent fois plus heureux  
Qu'on ne l'étoit aux bords du Tibre.  
Vous le prouvez : chez les Romains  
Mon sexe avoit peu d'avantages ;  
Plus sensibles et plus humains,  
Vous nous adressez vos hommages.  
Les Romains avoient-ils un cœur ?  
Non : épris d'une fausse gloire,  
Ils ne vouloient avec ardeur  
Qu'atteindre au temple de Mémoire.  
Mais sans nous est-il de bonheur ?  
Graces à la philosophie,  
Qui chez vous nous ouvre un accès,  
Dans le temple de la Patrie,  
Vous le fixerez à jamais !

Que déjà mon regard avide  
Y contemple avec volupté  
La Sapho de votre cité !  
Cette Nantais, nouvelle Armide,  
Dont votre cœur est enchanté,  
Qui, mère tendre et courageuse,  
A les vertus du bon vieux tems,  
Et consacre tous ses instans  
A rendre sa famille heureuse,  
A ses côtés devoit s'asseoir  
L'auteur d'Adèle et Théodore.  
C'est Minerve qu'on y croit voir.

( 146 )

Accourez , ô vous qui de Flore  
Composez la riante cour !  
Que toutes vos fleurs en ce jour ,  
Sous ma main s'empressent d'éclore !  
Des plus doux parfums de l'Aurore  
Je veux couronner à mon tour  
Leurs talens divers qu'on adore.

Muse , ne va pas oublier ,  
Dans ton délire pindarique ,  
Le héros de Keralier ,  
Notre fondateur pacifique.  
Vois-tu son front patriotique  
Sur tous les autres dominer ?  
C'est une couronne civique  
Qui seule est faite pour l'orner.  
Voudra-t-il bien me pardonner  
Mon indigence poétique ?  
Ma muse , au lieu de chêne antique ,  
N'a qu'une rose à lui donner.

O ! pourquoi l'arbitre suprême  
N'exauce-t-il pas tous mes vœux ?  
J'irois dans le temple que j'aime  
Voir ces patriotes heureux  
Qu'unissent les plus tendres nœuds ,  
Et dont la sagesse est extrême ;  
J'irois.... Mais quel rayon d'espoir  
Eclaire tout-à-coup mon âme !  
Ignorai-je donc le pouvoir  
De la fumée et de la flâme ?

( 147 )

Ne sais-je pas qu'au sein de l'air  
Où nos Icares intrépides  
Ont souvent affronté l'éclair,  
Un joli char peut s'envoler,  
Traîné par des oiseaux rapides ?  
Puisque nous sommes au printemps,  
J'espère, ou plutôt je prétends,  
Que de légères hirondelles  
Me conduisent en peu de tems  
Chez mes patriotes fidèles :  
Oui, tôt ou tard je m'y rendrai,  
Et c'est-là que je trouverai  
Des aigles et des tourterelles.

---



---

A Mme. LA COMTESSE DE NANTAIS,

De la Société patriotique Bretonne ,

*Qui a envoyé de jolis oiseaux empaillés à l'Auteur.*

1787.

---

**D**E la province de Bretagne  
Il nous vient chaque jour de nouveaux députés,  
La gloire marche à leurs côtés ,  
Et la vertu les accompagne.  
Je n'ai pas l'honneur de régner  
Sur ces Bretons que l'on renomme ;  
J'ignore l'art de gouverner  
Jadis si bien connu dans Athène et dans Rome :  
Je ne vois point marcher devant moi les faisceaux ,  
Signe autrefois de l'emploi consulaire ;  
Et vos ambassadeurs sont de jolis oiseaux  
Que vous m'envoyez pour me plaire.  
Ah ! je ne m'en étonne guère ,  
Et vous devinez mes raisons.  
De la déesse de Cythère  
Les députés sont des pigeons.  
Vous joignez des vers adorables  
A votre présent gracieux ;  
Et vos attentions aimables  
Enchantent à-la-fois mon oreille et mes yeux.

( 149 )

Je n'oublierai jamais un si galant hommage.  
Eh ! qui pourroit , de vos ambassadeurs ,  
Ne pas admirer le plumage ,  
L'éclat et la beauté de leurs vives couleurs ?  
De l'œillet , de la rose , elles m'offrent l'image ,  
Et leurs ailes font honte aux plus brillantes fleurs.  
Mais , hélas ! quand je me rappelle  
Qu'ils ne sont plus vivans , jugez de mes douleurs ,  
Jugez de ma peine cruelle !  
Je les ai cru d'abord plongés dans le sommeil ;  
Et maintenant mon ame épouvantée  
Ne comptant plus sur leur réveil ,  
Les croit morts du regret de vous avoir quittés.

---

A MADAME DU BOCCAGE,

*En lui envoyant mon Portrait , et lui rappelant la  
promesse au sien.*

---

**P**rés de l'illustre du Bocceage ,  
Allez , mon portrait , vous placer ;  
Y ferez doux apprentissage  
De l'art de plaire et de penser.  
Allez , chez cette muse aimable ,  
Chercher science , esprit , raison ,  
Talent modeste , ame adorable ,  
Et des fleurs de toute saison.  
Point n'accomplirez le message  
D'où dépend ma félicité ,  
Si ne m'obtenez son image.  
Elle n'aura rien de flatté ,  
Puisque c'est l'immortel ouvrage  
Du pinceau de la vérité.

---



V E R S  
DE MADAME DU BOCCAGE;

A Madame la C<sup>se</sup> DE BEAUHARNAIS,

*Qui lui avoit envoyé son Portrait;*

1787.

---

MUSE savante en l'art d'écrire,  
Pour plaire même à l'œil jaloux,  
Les attraits, vous les avez tous,  
Et n'ignorez que l'art de nuire;  
Mais que l'encens qui vient de vous  
Est un poison subtil et doux!  
Je sens combien il doit séduire;  
C'est un appas vif et flatteur :  
La Vérité veut le détruire,  
La vanité s'en fait honneur.  
Je tiens votre image et l'admire :  
Ses yeux ont un charme vainqueur.  
Que la voix, jointe à son sourire,  
Ne vient-elle animer ma lyre!  
Du modèle peint dans mon cœur  
J'aurois le talent enchanteur?

---

---

A MADAME DU BOCCAGE,

Après avoir lu d'elle les Vers charmans où M. l'abbé  
BARTHELEMY est comparé à Alcibiade, au sujet de  
son bel ouvrage qui venoit de paroître, intitulé :  
*Voyages d'Anacharsis.*

---

D'ALCIBIADE vous parlez  
Comme il auroit parlé lui-même.  
Je ne dis pas que vous lui ressemblez ;  
Mais vous avez sa grace et son charme suprême.  
Ah ! s'il vous eût connue ; ah ! s'il eût près de vous  
Passé les beaux jours de sa vie ;  
Vous prenant pour son Aspasie,  
Il fut tombé sans doute à vos genoux ;  
Et la couronne d'Uranie,  
Que vous méritent vos travaux,  
Sur son front belliqueux, aux myrthes de Paphos  
Eût été bientôt réunie.  
Vous auriez plus fait, je parie ;  
Devenu vertueux, en vous appréciant,  
Des héros Grecs le plus charmant  
Se fut montré, je crois, un Aristide,  
Ou plutôt un vrai Thucydide ;  
C'est-à-dire, un Barthélemi.  
Barthélemi, c'est moi qui le décide ;  
Et je le dis tout haut, quoique femme et timide ;  
Est plus fait que les Grecs pour être votre ami.



( 153 )

Que sa plume est enchanteresse !  
Quel coloris, quel feu, dans ses moindres tableaux !  
Pour peindre les mœurs de la Grèce ,  
Il a retrouvé leurs pinceaux :  
Eh bien ! ce n'est pas tout : pardonnez-moi, madame ,  
D'oser le révéler : il a saisi votre ame.

---

A M. L'ABBÉ DE MABLY,  
SUR SA CONVALESCENCE.

---

LA déesse de la Santé  
A donc exaucé ma prière,  
Et vous n'êtes plus arrêté  
Dans votre honorable carrière !  
Tous ceux que la postérité  
Rappellera par ses hommages ;  
Devroient bien être, en vérité,  
Exempts de toute infirmité,  
Et vivre autant que leurs ouvrages.  
Oui, les vôtres sont immortels :  
Jadis, dans Athène et dans Rome ,  
On vous eût dressé des autels,  
Tant l'on s'y connoissoit en homme.  
Je les ai lus ces monumens  
De vos crayons philosophiques ;  
Où, des peuples du bon vieux tems,  
Respirent les vertus antiques  
Et tous les nobles sentimens.

( 154 )

J'estime assez la politique,  
Quoique j'écrive des romans :  
J'en raisonne , en certain momens ,  
Presque aussi bien que de musique ,  
De spectacles et de rubans.  
Ce que j'aime encor davantage ,  
C'est la vertu , c'est le courage ,  
C'est la constante fermeté  
Qui caractérisent le sage ,  
Et cette héroïque fierté  
Qu'il conserve au sein de l'orage ,  
Et qui s'allie à la bonté.  
Mais où m'entraîne mon délire ,  
O ciel ! et qu'est-ce que j'ai fait ?  
Ces vers que vous venez de lire ,  
Ne sont-ils pas votre portrait ?

---

---

A MADAME DU BOCCAGE,

A l'occasion des Vers qu'elle a adressés au Citoyen  
DUSAULT, sur la Description poétique, quoiqu'en  
prose, qu'il a faite des Pyrénées.

N 6.

**D**E notre savant Juvénal  
On sait que la gloire est l'idole ;  
Dans ses écrits rien n'est frivole ,  
Son burin est original :  
De celui de Buffon il a fait la conquête ,  
Ce Dusaült que nous révérons ;  
Et vous dérobez ses crayons  
Pour parer le laurier qui couronne sa tête.  
Lorsqu'avec lui vous parcourez  
Ces monts brillans qu'on nomme Pyrénées ,  
Quels mouvemens nouveaux vous m'inspirez !  
Je veux chanter vos vastes destinées.  
Je vous suis tous les deux ; j'entends le bruit des eaux  
Qui tombent du haut des montagnes ;  
Mon esprit, avec les ruisseau  
Roule dans les vertes campagnes :  
Avec vous, avec lui, j'escalade les monts ,  
Qui s'élèvent aux cieux, hérissés de glaçons.



( 156 )

Du haut de ces palais que l'hiver sut construire ,  
Si mes yeux par hasard parcourent les vallons ,  
Quel spectacle étonnant, je contemple, j'admire  
Et je compte les nations :  
Je vois par-tout les passions  
Avec acharnement se disputer l'empire. ....  
Ah ! ce sont des fleurs qu'il me faut ;  
J'en retrouve sur-tout dans vos charmans ouvrages ,  
Et que votre muse à propos  
Les consacre à l'objet de nos justes hommages ,  
Au bienfaisant, au vertueux Dusault !  
De vous, de votre ami, que je relis sans cesse ,  
Si mes écrits pouvoient un peu se rapprocher ,  
La Seine alors pour moi deviendrait le Permesse ;  
Et pour mieux cacher ma foiblesse ,  
Vos lauriers sur mon front viendroient tous s'attacher.

---

A M. COLLÉ,

En lui renvoyant sa Fable du Corbeau et du Serin.

---

Q u e j'aime le joli serin  
Qui, d'un corbeau pédant et vain ,  
Rabat l'orgueil avec tant de finesse !  
Si des corbeaux je hais l'espèce ,  
Les serins me plairont toujours :  
Leurs airs mélodieux respirent la tendresse ,  
Et sans elle est-il de beaux jours ?

( 157 )

J'en connois un de qui les chansonnettes  
Font les plaisirs de tout Paris :  
On y voit des portraits exquis  
De nos prudes , de nos coquettes ;  
De nos abbés , de nos marquis.  
Ce serin chansonnier , favori de Thalie ,  
Dont les talens ont toujours réussi ;  
Et sur la scène même , en dépit de l'envie ,  
Le connoîtriez-vous aussi ?

---

## R É P O N S E

A L'ÉPITRE DE M. D'ARNAUD.

---

A LA cour, ainsi qu'à Paphos,  
Il est d'agréables syrènes  
Qui vous ont causé bien des peines ,  
Si j'en crois vos regrets nouveaux.  
Mais combien vos plaintes sont vaines !  
Les rois ! ces favoris des dieux ,  
Qu'ils devraient prendre pour modèles ,  
Ne sont-ils pas capricieux  
Quelquefois autant que les belles ?  
On doit s'attendre à ces malheurs ,  
Quelque déité qu'on encense.  
Eh ! qui ne sait que l'existence  
Est un long cercle de douleurs ?  
Infortuné dès son enfance ,

L'homme s'exprime par des pleurs ;  
 Il cueille dans l'adolescence  
 Autant d'épines que de fleurs :  
 Mais à trente ans de la science ,  
 Disent quelques fameux docteurs ,  
 Il découvre les profondeurs....  
 Faut-il parler en conscience.  
 Hélas ! malgré les raisonneurs ,  
 Cet âge est celui des erreurs ,  
 Et dure bien plus qu'on ne pense.  
 D'Ovide on vous donna le nom :  
 Vos écrits des siens ont les charmes ;  
 Songez , pour verser moins de larmes ,  
 Au destin de votre patron :  
 Trani peut-être par Julie ,  
 Il s'en alla , désespéré ,  
 La regretter dans la Scythie ;  
 Mais au Pinde il est adoré  
 S'il fut exilé d'Italie.  
 Que dis-je ? vos écrits touchans ;  
 Ces écrits , peintures brûlantes  
 Des malheurs et des sentimens  
 Qu'éprouvent les âmes ardentes ,  
 Dans tous les lieux et tous les tems  
 Vos écrits seront chers aux Grâces ,  
 Et pour plaire aux tendres amans  
 Il faudra qu'on suive vos traces.  
 A gémir sur l'humanité  
 Votre muse fut occupée :  
 La rose vous est échappée ,  
 Mais le laurier vous est resté.

---



---

A MESSIEURS LES INQUISITEURS,

En apprenant, par quelqu'un qui arrivoit d'Espagne,  
qu'on y étoit prêt de condamner à être brûlées  
quelques bagatelles de moi, les *Lettres de Stéphanie*  
où je parle un peu de l'Inquisition, et les *Amans*  
*d'autrefois*.

---

QU'APPELEZ-VOUS, messieurs de l'Inquisition !

Qu'appellez-vous mes hérésies ?

En l'honneur de quel saint des grandes Asturies

Me trouvai-je l'objet de votre attention,

Et condamnée, avec tant de furie,

A votre pieux incendie,

Pour lequel je me sens peu de vocation ?

Si des beaux tems chérissant la mémoire,

Qu'il soit par vous nommé livre ou grimoire,

J'ai, dans celui des Amans d'autrefois,

Dépeint l'Hymen lui-même assez fidèle,

Des mœurs pures, des cœurs gaulois,

L'Amour et la Beauté sans aile,

Et l'Amitié sainte, immortelle ;

Si montrer la nature en beau,

Si rendre des amans le lien respectable,

Est ce qui vous paroît coupable,

Et fait décréter mon tableau,

Ce procédé n'a vraiment rien d'aimable.

Au moins, messieurs, si je savois

Qu'en vous un zèle véritable

N'est qu'à mon style inexorable,

( 160 )

Avec honté je vous excuserois ;  
Car rêver est mon fait ; mon nom est Beauharnais ;  
Une pie est ma muse ; un flageolet ma lyre :  
Griffonner , pour moi c'est écrire ;  
A tous momens j'efface , et je ne peins jamais.  
Mais au bâcher d'un dieu de paix  
Faut-il pour cela me traduire ,  
Brûler ma foible prose et mes versiculets ,  
Et sans pitié moi-même , hélas ! m'oser proscrire ,  
Parce que je n'ai pas le talent de bien dire ?  
Ah ! qu'on soit éloquente ou non ,  
Tout prochain n'est-il pas un frère ?  
Quel cœur , s'il est et juste et bon ,  
Vers une sœur , vers une mère ,  
N'est pas doucement reporté ,  
Et peut braver l'auguste caractère  
Du sexe dont le sein l'a d'abord allaité ?  
N'est-il pas imprimé , par une main suprême ,  
Sur notre front et dans nos yeux ?  
Dussé-je , selon vous , dire encore un blasphème ,  
Une femme sensible est l'image des dieux ;  
A ce titre du moins il faut que l'on nous aime ;  
Et nous brûler , c'est offenser les cieux.  
Est-il vrai que chez vous , messieurs du saint office ,  
Cette morale ait peu de cours ?  
De vos auto-dafés le rigoureux supplice ,  
Le prouve mieux que mes discours.  
Cruels ! à qui la tolérance ,  
L'honorable reconnoissance



( 161 )

Et l'empire de l'équité  
Ne se sont jamais fait entendre ;  
Que je hais votre iniquité !...  
Mais je me fâche, en vérité,  
Et cela n'est pas bien quand on a l'âme tendre.  
O vous, de qui l'instinct est la grandeur !  
Nation fière, belliqueuse !  
Recouvrez, il est tems, votre mâle splendeur,  
Et repoussez, d'une main courageuse,  
Le fanatisme destructeur  
D'une coutume trop affreuse,  
Etes-vous faits pour son erreur ?  
Quoi ! c'est sa honteuse rigueur  
Qui remplace chez vous les fameux ans de gloire ;  
Où, couronnés des mains de la Victoire,  
Fidèles à l'amour, fidèles à l'honneur,  
D'un pas sûr vous marchiez au temple de Mémoire !  
Vous surpassiez alors des Maures vos rivaux  
La brillante galanterie,  
Et triomphiez de leur génie,  
Au Champ-de-Mars comme à Paphos :  
Vous préféreriez alors d'amoureuses défaites  
A de sanglants combats ;  
Et vous mettiez au rang des plus belles conquêtes  
Celles que la valeur ne vous soumettoit pas.  
Cent fois heureux alors, durant son cours céleste,  
L'astre du jour vous voyoit triomphans :  
La nuit mystérieuse atteste,  
Plus bas, des succès plus touchans :  
Son voile, ami de vos accens,

Sur le trouble qu'ils faisoient naître ,  
Rassuroit la beauté , seul objet de vos chants ,  
La rendoit à propos invisible peut-être ,  
Encourageoit sur-tout ses timides élans.

N'étoit-ce pas répondre à vos sons pénétrants ,  
Qu'oser les écouter , et par fois apparôître ,  
N'étoit-ce pas faire connoître

Qu'on faisoit cas de vos sermens ?

Vos airs étoient si doux , venant par la fenêtre ,  
Que j'aurois , moi qui parle , estimé tel encens ,  
Et , du haut d'un balcon , admiré vos talens.

C'est le soir qu'il faut des aubades ,  
Et de touchantes sérénades.

Le soir n'est-il donc pas l'aurore des amans ?

Mais quelle effroyable musique

Irois-je maintenant en Espagne chercher ?

Au lieu de mandoline , au lieu d'accord magique ,

De guitare et romance antique ,

L'air porte au loin les cris d'un lugubre bûcher.

Moi-même , à pied , dit-on , vous devez me conduire ,

Pour m'apprendre en marmote (1) à raisonner au bal ,

Dans cette triste place où souffre un long martyre

Tout mortel qui déplaît au sacré tribunal....

Je suis , pour ce malheur , trop bonne catholique.

Vieux tribunal , dans votre beau bucher

Allez vous-même , allez promptement vous coucher ;

Jamais vous n'aurez ma pratique.

---

(1) Ce sont les petites raisons de la *Marmotte philosophe* de mon roman des *Amans d'autrefois* qui ont courroucé le tribunal mal nommé du *Saint-office*.

V E R S

A M<sup>me</sup> LA PRINCESSE DE LUBOMIRCHA,  
NÉE CZARTORISKA,

*Un jour qu'elle est venue chez moi voir une sphère  
céleste.*

---

Q U A N D vous venez chez moi contempler cet ouvrage,  
Vous n'y voyez qu'une imparfaite image  
Du cours admirable des cieux ;  
Moi , plus heureuse , dans vos yeux,  
J'en vois la peinture charmante.  
Votre ame encoř me la présente :  
Vous avez sur les cœurs un absolu pouvoir ;  
Et même offrande vous est due ,  
Si l'on ne peut vous entendre et vous voir  
Sans vous en croire descendue.

---



É P I T R E

A M. LE COMTE STANISLAS DE POTOSCHI,  
Auteur de la *Lettre d'un Etranger sur le Salon des  
Tableaux de 1787.*

J e l'ai lu cet écrit aimable  
Où , juge éclairé des beaux arts ;  
Vous répandez de toutes parts  
Une lumière ineffaçable ;  
Où les plus sublimes tableaux  
Sous votre plume s'embellissent ;  
Où tous les objets s'aggrandissent  
Et prennent des charmes nouveaux.  
Jamais la critique incivile  
Ne vous rend un juge indiscret :  
Le clair, de lune de Vernet  
N'est pas plus doux que votre style.  
Quel peintre pourroit se fâcher  
De cet écrit où la science  
A toujours l'art de se cacher ?  
Il est dicté par la décence ;  
Et quand vous tenez la balance,  
Le talent seul la fait pencher.  
Ah ! que ne suivent-ils vos traces ,  
Ces beaux esprits qui n'aiment rien !  
David est l'élève de Vien ,  
Et vous êtes celui des Graces.

( 165 )

Des unes vous avez les fleurs,  
Des autres la couleur brillante :  
Vive , rapide , étincelante ,  
Votre plume vient des neufs Sœurs.  
Et sans la peur d'être indiscrete,  
Et de vous faire un compliment,  
Je vous dirois naïvement  
Que je vous crois peintre et poète,  
Oui , tous les enfans d'Apollon  
Vous accorderont leur suffrage :  
Pour bien connoître le salon  
Il faut le voir dans votre ouvrage.

---

V E R S  
A L' A M I T I É.

---

Vous ne m'écrivez plus ; vous avez oublié  
Qu'une lettre souvent console de l'absence.  
Convient-il donc à l'Amitié  
De garder un triste silence ?  
L'Amitié , comme femme , a le droit de jaser ;  
Et son babil d'ailleurs tient à son ame.  
L'Amour est différent : son éloquente flâme  
Au grand jour craint de s'exposer :  
Même en se dévoilant , combien il lui faut taire !  
Quels traits brûlans au fond du cœur  
Restent cachés ! il vit de son ardeur ,  
Répond par la pensée , et croît par le mystère.

( 166 )

L'Amitié se confie au fragile papier ;  
A personne l'Amour n'ose se confier :  
Ce qu'il écrit , en traits ineffaçables  
Pour lui seul demeure gravé :  
Il est discret et réservé ,  
Et souffre sans témoins des maux inexprimables.  
S'exprimer haut , n'est point l'affaire de l'Amour ;  
S'il se trahit par fois , par fois s'il montre au jour  
Son désordre , ses feux , et son effroi sincère ,  
Cesse-t-il même alors d'être mystérieux ?  
Chez lui tout est involontaire ,  
Ses pleurs , et ses muets aveux ,  
Ecrits malgré lui dans ses yeux.  
L'Amour , enfin , quelque soit son délire ;  
Est le dieu du silence et du recueillement :  
En secret toujours il soupire ,  
Et trouve son bonheur jusques dans son tourment.  
L'Amitié , plus tranquille , aime à peindre sans cesse  
Sa naïve et pure tendresse.  
Qui sait la pénétrer , jamais ne l'interdit.  
Avec succès , autant qu'avec simplesse ,  
Elle redit cent fois ce qu'elle a déjà dit.  
Sitôt qu'elle paroît , nul abord n'est austère :  
Doucement la Vertu l'accueille et lui sourit :  
On lui pardonne enfin de montrer de l'esprit ,  
Et même son secret de plaire.  
Ne croyez pas au moins , quoiqu'elle aime à parler ,  
Qu'elle soit jamais indiscrette :  
Aux perfides amans , craignant de ressembler ,



( 167 )

Quand il le faut elle est muette ;  
Sur-tout près du mortel léger  
Que séduit la beauté coquette,  
Et qui se complait à changer.

Heureux le cœur sensible et confiant,  
Qui se livre à sa flamme et ne respire qu'elle,  
Son trait le plus profond n'a rien de déchirant,  
Et jamais il ne fait de blessûre mortelle.

Ne la payât-on qu'à moitié  
De son éternelle constance,  
Sans tiédeur , la sage Amitié,  
Au sein du moins de l'innocence,  
De la paix et de la vertu,  
Attend le prix de sa persévérance,  
Et triomphe toujours , sans avoir combattu.

#### E N V O I.

Que ne l'exprimez-vous cette amitié fidèle !  
Vous que le ciel forma pour servir de modèle à  
Aimable Ligdamis , que ne lui prêtez-vous  
Votre parler ensemble et si noble et si doux !  
Et si présent à l'ame à qui tout vous rappelle ?

---

V E R S

A MADAME LA COMTESSE D'HAUTEFORT

Le jour de sa fête.

( Même date. )

---

Pour célébrer mon Amélie,  
Muse, prenez votre pinceau;  
Mais de peur d'allarmer sa douce modestie,  
N'exprimez qu'à demi sa grace, son génie;  
N'en faites qu'une esquisse, et non pas un tableau.  
Son cœur, toujours guidé par la délicatesse,  
Fait toujours le bien en secret.  
Cachez sous un voile discret  
Tout ce qui chaque jour en elle m'intéresse :  
Ne peindre qu'en profil, ne louer qu'à moitié,  
Est un secret de l'art, sur-tout de l'Amitié;  
Tôt ou tard le lecteur achève la peinture.  
Cependant pour vous consoler  
D'une privation si dure,  
Muse, vous pouvez dévoiler  
Les sentimens qu'elle m'inspire,  
Et vous pouvez sur-tout lui dire  
Tout ce qu'un cœur dit sans parler.

---



A MONSIEUR LE DUC DE NIVERNAIS.

(Même date.)

---

ALLIER le goût de Mécène  
Et les talens de Pollion,  
La grande ame de Scipion  
Avec l'urbanité romaine,  
Tel est, je crois, votre portrait.  
Est-ce tout ? Non, je vous l'assure,  
Et, pour achever ma peinture,  
J'y dois ajouter plus d'un trait.  
L'inimitable fabuliste  
En vous seul revit aujourd'hui :  
Les Graces, à côté de lui,  
Ont mis votre nom sur leur liste :  
D'Horace, émule et traducteur,  
Vous nous rendez tout son génie :  
Sous votre pinceau créateur,  
Les fleurs de l'antique Ausonie  
N'ont rien perdu de leur fraîcheur.  
Que dis-je ? on les croiroit écloses  
Dans les bosquets de Tivoli ;  
Et vous avez même cueilli  
Autant de lauriers que de roses.

( 170 )

Quoiqu'ami de la vérité,  
Ce langage va vous surprendre ;  
Plus votre éloge est mérité,  
Et plus vous craignez de l'entendre.  
Comme vous passez pour discret ,  
Dans un innocent tête-à-tête  
Permettez donc que je m'apprête  
A vous confier un secret.  
Ce rendez-vous m'est nécessaire ,  
Et par le ciel même avoué ;  
Mais vous n'y serez pas loué ,  
Rien ne pourra vous y déplaire.

---

A M. LE PRINCE JOSEPH JABLONOSKI,

Qui daigne traduire mes lettres de STÉPHANIE.

---

Pour ma sensible Stéphanie  
Puis-je trop me glorifier  
Du choix qu'a fait votre génie ?  
Mais , prince , on doit se défier  
Du danger d'être énorgueillie  
Par l'éclat d'un si beau laurier :  
Qu'ai-je pour le justifier,  
Hors une ame qui l'apprécie ?  
C'est sur vous que doit rejaillir  
L'honneur que vous devez lui faire.  
Vous avez tout pour réussir,  
Talent d'écrire, et don de plaire :  
Combien vous allez l'enrichir !  
Elle n'est que bonne et sincère,  
Et n'a rien de l'art de Cythère :  
Vous lui donnerez la beauté,  
Celle qui touche et qui désarme,  
Et même plus d'un autre charme,  
Sans compter l'immortalité.

---



---

A M. LE COMTE DE TRESSAN.

---

**V**ous nous retracez des héros ,  
Dignes de servir de modèles ,  
Valeureux , nobles et fidèles ,  
Qui de Mars guidant les drapeaux ,  
En eurent le courage , et n'enrent point les ailes  
Du dieu qu'on adore à Paphos.  
Votre Amadis ( 1 ) étoit du nombre.  
Jamais il ne trompa ; jamais sa déité  
Ne put lui reprocher une infidélité ,  
Et peut-être qu'on doit des autels à son ombre.  
Que Galaor ( 2 ) fut différent !  
Ennemi de tout esclavage ,  
Toujours de belle en belle errant ,  
Tel que le papillon volage ,  
A toutes il offroit son cœur ,  
A toutes il eut l'art de plaire ,  
Et devint tour-à-tour vainqueur  
Aux Champs-de-Mars comme à Cythère.

---

( 1 ) M. de Tressan a abrégé , avec tout le charme de son style ,  
le roman d'Amadis.

( 2 ) Autre personnage du roman d'Amadis.

( 173 )

**Auquel ressemblez-vous ? Du fameux Amadis**

**On a vanté sur-tout l'amoureuse constance.**

**Il ne vivoit point à Paris ;**

**Et par cette raison on trouvera, je pense,**

**Entre Amadis et vous certaine différence...**

**Au milieu des combats il soupiroit ses feux ;**

**C'est plus gaiement qu'on aime et qu'on le dit en France ;**

**D'Amour on fuit les pleurs, pour rechercher les jeux :**

**Elle est bien loin la langueur pastorale...**

**Douce langueur, au siècle d'or,**

**Pouvoit s'afficher sans scandale ;**

**Mais aujourd'hui... Passons à Galaor ;**

**Vous unissez sa grace à sa rare vaillance ;**

**Et sous l'arc des loyaux amans**

**Armé de votre lyre et de vos beaux romans,**

**Sans écuyer, casque ni lance,**

**Peut-être même ni constance,**

**Vous auriez mieux que lui vaincu dans tous les tems.**

L E T T R E

A M<sup>me</sup>. LA COMTESSE DE BEAUHARNAIS.

Par M. le Comte de TRESSAN.

---

A Franconville, ce 3 juillet 1784.

M A D A M E ,

Vous voulez donc faire tourner la tête d'un vieil hermite que Stéphanie a si vivement éclairée. Ah ! quels grands caractères , Madame , quelle reconnoissance la Grèce n'eût-elle pas eue pour la célèbre Léontium , si sa main les eût tracés ? J'ai l'amour-propre de croire qu'ils n'ont pu faire une impression plus vive sur personne que sur moi. Le pinceau du Corrège succède à celui de Michel-Ange dans l'Abailard supposé ; tour-à-tour il attendrit, il égaye ; et votre imagination charmante voit si bien tout ce qu'elle peint, qu'elle le fait voir délicieusement aux autres.

Je suis à vos pieds , Madame , bien confus, bien reconnoissant, bien enchanté de vos bontés ; j'attends avec impatience le moment de m'y rendre. Mais comment oser se présenter dans un sanctuaire de l'Hélicon et dans un bosquet de Paphos avec des béquilles ! . . . . Ah Madame ! que vous me faites regretter le tems que j'ai perdu



( 175 )

sans vous voir et vous entendre, et que je desire  
vivement le réparer.....

Aimable fille de neuf Sœurs  
Qu'adopta le dieu de Cythère !  
Tous savez trop dans tous les cœurs  
Réveiller le desir de plaire ;  
Et vous me rendez téméraire  
Lorsque vous couronnez de fleurs  
Ma tête septuagénnaire.

Vous m'inspirez des sentimens  
Qui me font oublier mon âge ;  
Au moment qu'on vous rend hommage,  
On est toujours dans son printemps.  
Vos yeux et vos écrits charmans  
Méritent celui d'un vieux sage  
Et d'un Galaor de vingt ans.

Je suis enchanté des vers dont M. le Chevalier  
de Cubières m'a honoré ; il m'est bien doux de  
les devoir au frère d'un homme que j'adore : ils  
me donnent l'espérance de mériter de lui la  
même amitié. M. le Chevalier de Cubières nous  
prouve que ses ailes peuvent l'élever au faite de  
nos plus hautes pyramides : on ne connoît point  
de ce siècle un ouvrage plus ingénieux , plus  
soutenu , plus riche par les détails , plus élégant  
par l'expression et plus harmonieux par la poé-  
sie que son Eloge de Voltaire.

Voilà le vrai goût, voilà le ton noble qu'un  
homme de qualité sait porter dans ses ouvrages.

( 176 )

Eh ! que pourrois-je, moi chétif conteur, écrire à celui qui nous reste pour garder auprès de vous, Madame, le dépôt du goût de la poésie française ? Non, je ne sais si j'oserai lui répondre ; mais aussi comment résister au desir de rendre un hommage public au frère de mon ami, comme au poète que j'estime le plus et qui m'est le plus agréable ?

Eh ! mon Dieu, oui, Madame, je suis dans le griffonnage jusqu'au col : je finis un extrait de L'ORLANDO INAMORATO, pour servir d'introduction à ma traduction très-exacte de L'ORLANDO FURIOSO.

Je vous avoue, Madame, que je ne suis pas trop fâché de faire connoître ce que j'aurois pu faire du poème divin de l'Arioste, si j'avois osé l'élaguer comme le poème médiocre du Boyardo. — Malgré tous ces longs écrits, j'ai encore à mettre sous votre protection GERARD, Comte de Nevers, qui paroîtra le 15 de ce mois dans la Bibliothèque des romans. — Le vieux hermite se met à vos pieds, pénétré de l'admiration et de l'attachement que vous inspirez, et du respect infini avec lequel j'ai l'honneur d'être,

*Votre très-humble et très-obéissant serviteur,*  
TRESSAN, Lieutenant-général.

---



( 177 )

---

V E R S

DE M. LE CHEVALIER DE CUBIÈRES

A L'AUTEUR DE STÉPHANIE,

En lui envoyant un recueil de poésies intitulé : le  
*Tribut des Muses.*

---

( Même date. )

NUL mortel, sans verser des pleurs,  
N'a pu lire l'écrit où tu peins les malheurs  
De la touchante Stéphanie.  
Il charme également l'Ibère et le Français,  
Cet écrit enchanteur, digne de son succès,  
Et d'où la licence est bannie.  
Les secrets d'Apollon de toi sont tous connus ;  
Tu nous rends la Fayette ainsi que Deshoulières.  
Minerve à la fois et Vénus  
Devant toi de l'Olympe abaissent les barrières.  
Des divinités d'ici-bas,  
Moins aimables et plus sévères,  
Cherchent dans tes écrits quelques taches légères,  
Pour se venger de tes appas.  
Tu pourrois, sans notre suffrage,  
Triompher de tous les censeurs.  
N'importe : reçois cet ouvrage ;  
Il vient de la part de tes sœurs.

( 178 )

A la beauté modeste et sage,  
Dont le génie est l'attribut,  
Chaque muse doit un tribut,  
Et chaque mortel un hommage.

---

## R É P O N S E.

---

**R**IVAL de nos Anacréons,  
Et pour la grace et pour la rime,  
Sans la flamme qui vous anime  
Comment répondre à vos chansons?  
La modestie a ses allarmes (1).  
La crainte sied au sentiment;  
Mais votre suffrage et vos larmes  
Vont à mon trop faible talent  
Prêter en ce jour quelques charmes;  
Et même le timide auteur  
De la sensible STÉPHANIE,  
Parvint-elle à blesser l'envie,  
Vous en donneroit tout l'honneur.  
Tenez (à vous je me confie),  
Parlons de ma prose un moment,  
Puis de mes vers sans énergie,  
Que je fais par entêtement.

---

(1) Qui le sait mieux que l'homme modeste et même le timide  
à qui cette réponse est adressée ?

( 179 )

Quelle rage entre nous d'écrire,  
Et sur-tout d'écrire un roman !  
Permis à mon sexe d'en lire  
En songeant au choix d'un ruban ;  
Mais , sous un panache de plumes ,  
S'aviser , en négligeant tout ,  
De composer trois grands volumes  
Avec plus d'ame que de goût ;  
Du charme de la rêverie  
Occuper , embellir sa vie ,  
Vanter la constance et l'amour ,  
Tout ce qu'on ignore en ce jour ,  
Tout ce que mon cœur déifie ,  
La douce extase du bonheur ;  
Son trouble , sa magique ivresse ,  
Cette précieuse langueur  
Qu'une ame doit à sa tendresse ,  
Ses combats ou son abandon ,  
Et le devoir , et son supplice...  
A mon siècle cent fois pardon !  
Sur moi je consens qu'il gémissé ;  
Je n'ai ses plaisirs , ni ses mœurs ,  
Je crois à de pures ardeurs.  
J'ai peint des passions vulgaires ,  
Des sacrifices , des malheurs ,  
Des vertus et des caractères ;  
Ce sont là de vieilles chimères :  
Bien dupe qui verse des pleurs !  
Nous avons rompu nos lisières ;



( 180 )

Jeannot (1) suffit à nos penseurs ;  
Et les juges , soyons sincères ,  
Sont de la force des acteurs.  
Mais d'où me vient cette colère ?  
On a lieu d'en être surpris.  
Ah ! rien ne manque à mes écrits ,  
S'ils ont eu le don de vous plaire.

---

A M. LE DUC DE CRILLON,

En lui envoyant STÉPHANIE qu'il m'avoit demandée.

1785.

---

C'EST au digne neveu de ce brave Crillon  
Dont le nom est couvert d'une gloire infinie (2),  
C'est au héros qui prit Mahon,  
Que j'ose envoyer Stéphanie.  
En preux et vaillant chevalier ,  
Il l'ornera de myrthe , ainsi que de laurier.  
Ce n'est point du dieu Mars le cortège terrible  
Qui seul le mène à l'immortalité....  
Son cœur valeureux est sensible,  
Il aimera l'écrit que le cœur a dicté.

---

(1) Jeannot , qui s'est rendu célèbre en jouant dans *les Battus paient l'amende*, pièce admirable puisqu'elle a eu cent représentations.

(2) Tout le monde se rappelle ces belles paroles d'Henri IV :  
*Où étois-tu , brave Crillon ?*

C O U P L E T S.

A D R E S S É S A M. R É T I F

Huit jours après sa Fête.

---

*Air : Du Serin qui te fait envie.*

J' A I laissé passer votre fête ,  
Et j'en ai vraiment du chagrin :  
Un tel oubli n'est point honnête ;  
Mais je m'affligerois en vain ;  
Entre nous , il seroit peu sage  
De me livrer à la douleur :  
On peut se moquer de l'usage ,  
Lorsque pour guide on a son cœur.

Déjà plus d'un poète habile  
De son mieux vous a célébré ;  
Et chacun vous a , dans son style ,  
A votre patron ( 1 ) comparé ;  
S'ils n'ont pas su tout dire encore ,  
C'est vous qui les en empêchez  
Tant de mérite vous décore ,  
Que vos traits ne sont qu'ébauchés.

---

( 1 ) Le patron de M. Rétif est S. Nicolas.

( 182 )

Moi , je viens , après la huitaine ,  
Vous faire aussi mon compliment ;  
C'est trop tard ; mais je suis certain  
De vous fêter par sentiment.  
L'usage est triste , et je le brave :  
Mes torts ont beau sembler réels ,  
Je veux célébrer votre octave  
Comme on fait pour les immortels.

---

ÉPI TRE A M. M E R C I E R.

1788.

---

Q U E Paris a vu se passer  
D'événemens en votre absence !  
Je voudrois , pour les retracer ,  
Avoir votre mâle éloquence.  
Mais je suis femme : un si beau don  
Est rarement notre partage.  
Du cœur nous parlons le langage ,  
Et moins bien celui d'Apollon.  
Je vous dirai donc , sans emphase ,  
Que des parlemens et la cour ,  
Divisés jusques à ce jour...  
Gardons-nous d'achever ma phrase :  
Une muse qui , dans les champs ,  
S'arrête d'une main légère  
A cueillir les fleurs du printems ,  
Ne porte point sa vue altière



( 183 )

Jusqu'à ces dômes éclatans  
Qu'habitent les dieux du tonnerre...?  
Laissons en paix les parlemens :  
A tous leurs arrêts je préfère  
De jolis vers ou des écrits  
En tous les tems dignes de plaire,  
Tels que le Tableau de Paris.  
J'aime encor ces drames sublimes  
Et ces touchantes fictions  
Où des fougueuses passions  
Vous sondez les profonds abîmes.  
Raisonner n'est pas notre emploi :  
On veut sentir quand on est femme ;  
Et nous ne connoissons de loi  
Que celle qu'on donne à notre ame.  
Pour vous, jouissez du pouvoir  
Et de tous les droits du génie.  
Sans pleurer, je n'ai pu la voir  
Votre sensible Natalie :  
De Zoé cette noble sœur,  
Plaira toujours, malgré l'envie,  
Puisqu'elle est l'ouvrage du cœur.  
Mais que faisiez-vous, je vous prie,  
Lors de votre succès flatteur ?  
Vous parcouriez la Germanie,  
Etoit-ce par coquetterie,  
Ou bien en sage observateur ?

---

( 184 )

---

A M. LE COMTE DE.....

Qui m'avoit prêté un mouchoir, et qui me l'a envoyé  
redemander par une jolie chanson.

( Même date. )

---

**L**ORSQU'A genoux une esclave jolie,  
Des mains de sa hauteesse accepte le mouchoir ;  
En prévenant ses vœux et comblant son espoir,  
Ce turc orgueilleux l'humilie.  
En France on a des procédés  
Qu'un despote d'Asie ignore ;  
Et quand vous le redemandez,  
Vous avez l'air de le donner encore.

---



ALLÉGORIE,  
A M. DE CAZOTTE,

LA Vérité, fille des cieux,  
Naquit un peu tard chez les Dieux ;  
De cette muse fortunée,  
Muse à soi-même abandonnée,  
Et toujours simple dans ses jeux,  
Qui seule inspira la Fontaine,  
Le rendit immortel sans peine,  
Sublime sans qu'il en sut rien,  
L'eut pour amant, et fit très-bien ;  
Car de leur chaîne mutuelle  
Le pur attrait fut le lien,  
Et la nature le modèle :  
Quoiqu'il en soit, la Vérité,  
Dans son austère nudité,  
Chez les mortels fut mal reçue.  
Plus d'un court encore à sa vue.  
On sait que cette déité  
D'ici-bas étoit disparue ;  
Elle revient ; mais, entre nous,  
On l'aime mieux lorsque par vous  
Elle est tant soit peu revêtue (1).

(1) M. de Cazotte alloit donner un Recueil de Fables où l'on retrouvera avec plaisir, quoique dans un autre genre, l'originalité ingénieuse de l'auteur du Poème d'Olivier, et elle n'est pas moins caractérisée dans le *Lord impromptu* et le *Diable amoureux*.

( 186 )

Votre art ajoute à ses appas ;  
C'est par lui qu'ils semblent éclore ,  
Et vous prêtez du charme encore  
A ceux que l'on n'apparçoit pas.  
L'Arioste , aux graces fidèle ,  
Eut comme vous ces dons brillans ;  
Et vous a légué ses talens  
Avec sa baguette immortelle.

---

V E R S

En demandant une audience à Versailles.

---

Il est des magistrats sévères ;  
Des législateurs importans  
Qu'on respecte et qu'on n'aime guères ;  
Ces messieurs ne sont pas mes gens.  
Des peuples vous êtes le père ;  
Du vénérable d'Aguesseau  
Vous nous rendez le caractère ;  
Et des ris la troupe légère  
Environne votre bureau.  
La gravité de votre place  
N'exclut point les amusemens ;  
Et vous permettez que l'on fasse  
De petits vers et des romans.  
Il faut qu'une femme les aime ;

( 187 )

Aussi mon cœur en est épris.  
Sans votre dignité, vous-même  
En feriez souvent de jolis.  
La balance de Thémis  
Entre vos doigts avec grace  
S'offre, à nos regards surpris,  
Suspendue au luth d'Horace.  
Sitôt que l'on vous voit de près,  
C'est vous à coup sûr qu'on encense ;  
Et je viens de Paris, exprès,  
Pour vous en faire confidence.  
N'allez pas trouver indiscret  
Le desir que je manifeste :  
Une audience, s'il vous plait,  
Et je vous apprendrai le reste.



---

P O R T R A I T  
DE M. WILLIAM TOMTON.

---

**E**n ! bien, d'un fils par excellence  
Allez donc goûter les douceurs ,  
J'ose le dire en votre absence !  
Vous avez charmé par vos moeurs  
Notre frivole inconséquence ,  
Et fait trouver aimable en France  
Le ton ingénu des bons cœurs....  
Mais où m'entraîne un vain délire ?  
Vais-je essayer votre portrait ?  
C'est, d'honneur , ce que je desire.  
Sous votre crayon je respire :  
Vous m'avez peint trait pour trait ;  
Et , sensible à ce bel hommage ( 1 ),  
Je voudrais pouvoir , à mon tour ,  
Et même avant votre retour ,  
Tracer la plus charmante image.  
Ah ! que n'ai-je votre pinceau !  
On admireroit mon tableau  
Autant que votre propre ouvrage.  
Je voudrais d'abord d'un Huron  
Vous donner le maintien modeste ,  
Sa candeur, et même le reste.

---

( 1 ) Les plus grands dessinateurs ont été surpris de la perfection de ce dessin qui a été gravé à Londret par le fondeur Bartolosi, en 1785.

( 189 )

Avec le compas de Newton  
Votre main tiendrait le crayon  
Ou de Raphaël, ou d'Appelle;  
Et le Dieu du sacré Vallon,  
Retrouvant en vous son modèle,  
Croiroit voir un autre Apollon;  
La Nature, en son sanctuaire,  
Vous placeroit près d'une mère  
Qu'adore l'Inde, nous dit-on;  
Le Solon de Pensilvanie (1),  
Sous un grand chapeau rabattu,  
Cachoit sa physionomie;  
Je vous donneroie son génie,  
Son chapeau, sur-tout sa vertu;  
L'Humanité, la Bienfaisance  
Seroient toujours à vos côtés;  
La timide Reconnoissance  
Verseroit des pleurs en silence  
Au souvenir de vos bontés :  
L'aimable dieu de la Tendresse  
Par-tout vous accompagneroit,  
Et des palmes de la Sagesse  
Minerve vous couronneroit.

---

(1) M. William Tomton est Anglais, Indien et Quaker. La pièce anglaise qui suit est de ce savant et estimable auteur, dont le portrait n'est point flatté. J'ai traduit et ensuite imité de mon mieux son Elégie. Quoiqu'il l'ait trouvée exacte, je l'ai affoiblie beaucoup, mais beaucoup. Son génie, avec le tems, sera mieux connu qu'il ne l'est ici; car malheureusement mes moyens sont trop inférieurs à mon zèle.

( 190 )

---

TRADUCTION

D'une Élégie anglaise de M. William Thomson,  
SUR LA MORT DE SON FRÈRE.

---

QUELLE agréable soirée ! Le rossignol se pose sur une branche d'un jeune sicomore ; son chant mélodieux coule avec douceur. Le mortel errant, entendant sa voix, s'assied sur le gazon ; ses yeux se fixent sur la pourpe du ciel. Il se lève pour aller se livrer au repos. Les nuages passent, et la lune jette un regard sur la molle verdure. Que vois-je ? la poussière ; Pourquoi avance-t-elle ? Ecoutez : le son des roues d'un char et du pied des chevaux se fait entendre. Une messagère voilée paroît. Elle s'arrête, Retournez ! Tu es la messagère de mort. Ton visage est pâle, et tu approche avec un tremblement. Qu'apperçois-je dans ta main ? — La nouvelle de la mort de mon frère ! Absalon est mort ; mon frère est mort, mort pour jamais : ta voix ne sera donc plus entendue ? J'erre dans le désert, je te cherche à grands cris ; mais je ne te rencontre pas. Mon frère, pourquoi, pourquoi ne me pas répondre ? Tes oreilles sont fermées, tes yeux sont clos et enfoncés dans ta tête ; ta langue est immobile : tes



( 191 )

récits intéressans ne seront donc plus entendus dans la vallée ; le vent les a transportés au-dessus des rochers les plus lointains ; ton ombre glisse obscurément à travers le nuage de douleur, et rien ne peut t'arrêter. Tu marches au milieu de la nuit éternelle, sur le lac dormant ; tu traces ton sentier dans le pâle reflet de la lune ; les noirs fantômes atteignent tes pas ; la lune les éclaire à regret. L'allouette donne trois oris sourds ; le corbeau croasse deux fois dans l'if suspendu au rocher ; le chien, qui se repaît de sang, pousse un hurlement sinistre ; le coq des montagnes se lève, et tu t'enfonces dans l'abîme. C'en est fait. . . Le digne jeune homme est couché sous la poussière ; la terre qui le couvre est pesante ; elle mouille sa demeure avec ses larmes ; elle l'embrasse et s'unit à ses restes. Les filles de la Terre, les filles aux yeux noirs, pleurent ta chute prématurée ; elles t'admiroient et soupiroient en te voyant passer : tes sourires étoient doux, et ton ame étoit calme ; mais à présent elle est sortie, et tu es marié à la fosse. ABSALON étoit ton nom, un nom fait pour toi, parce que tu étois la joie de ton père. Le vers luisant sort de la touffe d'herbe, et, se traînant sur toi dans les ténèbres, brûle sa petite lampe étoilée, emblème de pureté.

---

IMITATION

De la même ÉLÉGIE anglaise.

---

**Q**UE l'air est frais dans ce bocage !  
Philomèle , sous le feuillage ,  
Des accens les plus doux fait retentir ces lieux :  
Le voyageur , charmé , s'arrête , se repose ,  
Et s'assied pour l'entendre mieux ,  
Sur un gazon naissant que parfume la rose.  
Les nuages errans dans la voûte des cieux  
Poursuivent lentement leur cours silencieux :  
La lune , au travers de leurs ombres ,  
Laisse tomber un regard amoureux.  
Mais qu'entrevois-je au loin dans ces retraites sombres ?  
En tourbillons impétueux  
S'avance la poussière , un bruit s'est fait entendre ,  
Un messenger de mort se hâte de descendre  
Du haut de son char ténébreux...  
Retourne , ô messenger terrible !  
Retourne , fuis , fuis loin de moi ;  
Ton visage inspire l'effroi :  
Fuis , délivre mes yeux de ton aspect horrible.  
Mais , ciel ! que vois-je dans ta main ?  
De la mort d'Absalon c'est l'affreuse nouvelle :  
La parque a tranhangé son destin ,  
Et mon frère est plongé dans la nuit éternelle.



( 193 )

O mon frère ! c'en est donc fait !

A grands cris , à grands pas , je parcours la forêt ;

Et rien ne peut t'offrir à ma douleur mortelle. . . .

Vainement dans les airs s'exhalent mes regrets ,

Je ne t'entendrai plus , ne verrai plus tes traits.

Ils sont couverts du voile épais

De ton impénétrable asyle.

Eh quoi ! tes yeux sont fermés pour toujours !

Et pour toujours ta langue est immobile !

L'écho de ces rochers , et muet et tranquille ,

Ne répétera plus l'accent de tes discours !

Il ne redira plus que ma plainte inutile !

Je n'entendrai donc plus tes récits enchanteurs

Qui charmoient ce séjour sauvage !

Ton ombre , en ce moment , insensible à mes pleurs ;

Trace un pâle sentier sur le sombre rivage ;

Sur le lac à jamais dormant ,

Elle glisse au sein des ténèbres ,

Et va s'asseoir incessamment

Au fond des demeures funèbres

Où n'arrive point mon tourment.

Je vois déjà de noirs fantômes

Atteindre obscurément tes pas :

Déjà s'ouvrent pour toi les immenses royaumes

Et de la Nuit et du Trépas.

L'allouette deux fois , par un cri déplorable ,

Vient d'attristèr les airs ; et sur un noir cyprès

Deux fois a croassé le corbeau lamentable ;

Deux fois le chien sanglant , en lugubres regrets ,

A changé les accens de sa voix redoutable. . . .

( 194 )

Le soleil se lève , et ses feux  
Des montagnes dorent la cime :  
Il monte avec orgueil sur son char lumineux ,  
Et tu t'enfonces dans l'abîme....  
Il n'est donc plus ce jeune infortuné !  
Il est couché sous la poussière !  
Des Parques la main meurtrière  
L'a précipitamment à la tombe enchaîné.  
Les filles aux yeux noirs, éprises de ses charmes,  
L'admiroient en silence, et soupiroient tout bas :  
Leur joie est dissipée , et maintenant, hélas !  
S'échappent de leurs yeux d'interminables larmes.  
Qu'elles n'espèrent plus que l'Hymen ou l'Amour  
Avec lui jamais les unissent !  
Qu'elles pleurent, qu'elles gémissent !  
La Mort est son épouse, et l'est sans nul retour...  
A qui donc fut-elle plus chère  
La vertu , trésor de ton cœur ?  
Dans ton sourire on la vit se complaire ;  
Il peignoit à la fois ta bonté, ta candeur,  
Le calme de ton âme et de ton caractère.  
O mon frère ! ô mon Absalon !  
Qu'est-il de plus doux que ton nom ?  
Ce nom étoit la joie et l'orgueil de ton père ;  
Ce nom faisoit sur-tout le bonheur de ton frère.  
Sur ton solitaire tombeau  
Quelle clarté soudain m'est dévoilée ?  
Du vers luisant c'est la lampe étoilée :  
Il t'est bien dû ce pur flambeau.

---

( 195 )

---

R E M E R C I E M E N T

A M. ROBINSON, ANGLAIS,  
QUI a traduit une Comédie de moi.

---

J E n'avois qu'un faible arbrisseau ;  
Battu du souffle de l'Envie ,  
Et qui , languissamment couché dans la prairie ;  
Alloit y trouver son tombeau.  
Vous paroissez ; mon arbrisseau débile  
Par degrés se ranime au son de votre voix.  
Honneur à la plume facile ,  
Au Pope en son printems , à l'enchanteur habile  
Qui me fait rentrer dans mes droits.  
Vous entendez l'allégorie :  
L'arbuste , c'est ma comédie ,  
Que vous avez traduite en style noble et doux :  
Elle avoit succombé sous l'effort des jaloux ;  
Elle se relève , embellie ,  
Et va renaître , grace à vous :  
Ainsi je brillerai par les talens d'un autre.  
Que votre bonté me confond !  
Vous allez porter sur mon front  
Tous les lauriers qui couronnent le vôtre.

---



( 196 )

---

A M. DE NIEMCEVITS,

*Qui se proposoit de traduire en polonais une comédie  
de l'Auteur, déjà traduite en anglais.*

---

O vous dont l'aimable génie  
Complaisamment est mon vengeur !  
Vous que tout bon Français à la Pologne envie ,  
Que votre nation a de droits sur mon cœur !  
Un esprit malfaisant , un démon plein de rage  
A fait sur le théâtre échouer mon ouvrage ;  
Et vous avez plaint mon malheur.  
Que dis-je ? soigneux de ma gloire ,  
Vous faites plus en sa faveur :  
Par vous , marchant à la victoire ,  
Je vois l'entrée au temple de Mémoire ,  
S'ouvrir pour moi devant mon traducteur,  
Lui taire ma reconnaissance  
Est bientôt dit : une femme à Paris  
Ne garde guère le silence ;  
Elle aime à babiller en France :  
C'est mon défaut sur-tout avec les beaux esprits.  
Ainsi donc avec vous je cause en assurance.  
Par laire à vos concitoyens,  
Je vous connois mille moyens.  
D'abord vous aimez la patrie  
Comme on l'aimoit dans l'ancienne Italie ;

( 197 )

Et pour cela le Turc vous aime aussi.  
A ce sujet je veux lui dire grand merci  
D'un sentiment qui fait sa gloire,  
Et qui sans doute, un jour, lui vaudra la victoire.  
Le divan n'est pas de mon goût ;  
Mais je respecte, malgré tout,  
Ses procédés en fait de guerre.  
Meilleurs voisins que bons époux,  
Les Turcs, des Polonais, en grands hommes jaloux ;  
Aux nations plus qu'à eux-mêmes fidèles,  
Traitent votre patrie autrement que les belles...  
Qu'ils apprennent chez vous comme on sert sa houri (1) ;  
Ami de la Pologne, on doit être accompli.  
Mais si de composer un peu la maladie  
Prenoit à leur cœur musulman,  
Grace à mon traducteur savant  
Ils goûteroient ma comédie.

---

(1) J'ai vu plus d'une dame Polonaise justifier ce nom par sa beauté.

---

( 198 )

---

A M. M A L E Z E U S K I,

P O L O N A I S.

---

**J**e vous le dis avec candeur :  
( Car l'Amitié nest point flatteuse ),  
De votre nation fameuse  
La noble devise est l'honneur.  
Elle est polie et valeureuse ,  
Et pour noble guide a son cœur.  
Son mérite est connu ; venons à son bonheur.  
Ils renaîtrons ces jours dignes d'envie ,  
Où tour-à-tour des lauriers triomphans  
Couronnoient ses exploits brillans ,  
Ses loyales vertus et son adroit génie,  
D'un tems si beau , que déjà je publie ,  
Goûtez alors la paix , non l'indolent repos ;  
Ne prenez tout à la Turquie ,  
Hors les insipides pavots  
Et son atroce jalousie.  
Toujours aimer sans nulle tyrannie ;  
Au lieu d'un noir sérail , avoir mille rivaux ,  
Et tous les surpasser par sa galanterie ,  
Est le code charmant de l'enfant de Paphos.  
Plus heureux qui le défiât...



( 199 )

Tenez , posséda-t-on le compas d'Uranie,  
L'or de Plutus et ses talens ,  
Des vôtres la rare énergie ,  
Et le don de penser à la fleur de ses ans ?  
Comptez , pour bien goûter la vie ,  
Que les premiers trésors sont les vrais sentimens.

---

A M. LE PRINCE ADAM CZATORINSKI.

Auquel on supposoit des dispositions à l'Inconstance?

---

Non, Prince, l'on n'est point volage ;  
Bien moins encor perfide au printemps de ses jours ;  
A l'Amitié fidelle, on l'est même aux amours :  
Et vous le serez d'âge en âge.  
Votre modèle fut Nemours (1) :  
Aimable comme lui, comme lui tendre et sage ;  
Vous nous rappelez tous ses traits ;  
Et si la main de la Fayette  
N'en avoit point tracé le plus beau des portraits ,  
Votre nom en rendroit la peinture complète.

---

(1) Personnage du roman de la *Princesse de Clèves*, dont  
madame la Fayette est l'auteur.

---

R É P O N S E

A de jolis vers sur l'Inconstance.

---

*Air : Il faut des époux assortis.*

**F**AIT pour être aimé tendrement  
Pourquoi vanter l'amour volage :  
Et des plaisirs du changement  
Pourquoi nous embellir l'image ?  
Anacréon , toujours flottant ,  
Traita l'amour de badinage :  
Comme lui pour être inconstant  
Il faut au moins avoir son âge.

On dit souvent que le Plaisir  
Ainsi que le Temps a des ailes ,  
Mais , papillon pour le saisir ,  
On vole à des peines cruelles.  
Veut-on obtenir du retour ?  
Qu'on aime avec persévérance.  
Le Plaisir est fils de l'Amour ,  
Le Bonheur l'est de la Constance.

---



---

A M<sup>me</sup> DE BEAUHARNAIS,  
Sur sa réception à l'Académie de Lyon.

1781.

---

A TOUTES les Académies  
Même honneur soit rendu : ces corps sont tous parens ;  
Et des sciences , des talens ,  
Ce sont pour moi les colonies.  
Oui, telle est mon opinion.  
Je ne distingue point Paris d'avec Lyon :  
Il n'est que des esprits fort minces,  
Qui dans leur dédain peu sensé ,  
Pensent qu'un laurier de Provinces  
Est toujours d'un verd trop foncé.  
Recevez donc, ô vous , mon Confrère femelle ,  
Académique autant que belle ,  
Et ma voix et mon compliment ;  
J'en dois un autre , assurément ,  
A la Société galamment littéraire ,  
Et masculine sans orgueil ,  
Qui déroge à l'usage austère ,  
A la beauté sait faire accueil ,  
Lorsque son nom est en mémoire ,  
Et ne vient point , à boule noire ,  
L'écarter du docte fauteuil.  
Oh ! si vous alliez en personne  
Recevoir , sur le bords du Rhône ,

( 202 )

Cette palme qui vous attend ;  
Par votre panache flottant ,  
Distinguée à travers la presse ,  
Avec quelle vive allégresse  
Je vous verrois , dans cet instant ;  
Au bruit des mains s'entrebattant ,  
Prendre place à l'Académie ,  
Dans tout le flatteur appareil ,  
Que mériteroient Stéphanie ,  
Et vos autres biens au soleil !  
Par M. LE MIERRE, de l'Académie française  
et de celle de Lyon.

---

## R É P O N S E

*Aux Vers précédens.*

---

Q U'EST-CE que mes biens au soleil ?  
Hélas ! je n'en possède guères.  
Des muses , le grave conseil ,  
Trouve mes richesses légères ;  
Mais vous par ce conseil placé  
Dans ses poétiques finances ,  
Vous , comblé de ses récompenses ,  
Que d'or vous avez amassé  
Sans avoir jamais traversé  
Les mers périlleuses de l'Inde !  
Par votre génie élané ,  
D'abord vous vous êtes pressé  
D'envahir les trésors du Pinde.

( 203 )

A vous parler sans complimens ;  
Car il faut bien être sincère ,  
Barème n'est pas nécessaire  
Pour compter mes foibles talens ;  
Vous êtes le millionnaire.

---

AU CITOYEN CHARLES POUGENS,  
De l'Institut National ,  
SUR SA MALADIE.

---

En quoi ! la maladie affreuse  
Ose interrompre vos travaux !  
Et contre vous former de noir complots !  
Vous couliez une vie heureuse  
Loin de l'intrigue et loin des sots ,  
Et le sommeil , qui suspend tous les maux ,  
Ne verse plus sur vous d'une main généreuse ,  
Le doux baume de ses pavots.  
Que je vous plains et que je vous admire !  
Autour de vous lorsque chacun soupire  
Et partage votre malheur ,  
Calme au milieu de la douleur ,  
En paix vous supportez le plus cruel martyre ,  
Et rien n'altère votre humeur !  
Les voilà les sages que j'aime !  
De la philosophie on vante les appas ,  
De Zénon la vertu suprême ,  
Mais peut-être qu'il n'avoit pas



( 204 )

Ni votre patience extrême ,  
Ni votre indifférence à l'aspect du trépas :  
Esculape sur vous n'a jamais eu d'empire ,  
Et pour vous bien porter , quoiqu'il en puisse dire ,  
Vous n'espérez qu'aux vœux que je forme pour vous.  
Du moins vous l'assurez. Ah ! qu'il me seroit doux  
De vous rendre , à vos maux toujours compâtissante ,  
Un ardent appétit , un sommeil sans efforts ,  
Et tous les précieux trésors  
De la santé la plus brillante.  
Je n'ai jamais lu Galien  
Et son talent n'est pas le mien ,  
Mais aux Muses toujours fidelle ,  
Oui , si j'en crois le dieu qui m'inspire aujourd'hui ;  
Vous nous rendrez en tout l'aimable Fontenelle ,  
Et vous vivrez autant et plus que lui ,  
Ce n'est pas vainement qu'il fut votre modèle.

---

---

**A L'ACADÉMIE DES ARCADES DE ROME,**

**Pour la réception de Madame DE BEAUHARNAIS.**

---

**E**n quoi ! j'arrive à peine au séjour des talens,  
Et des poètes , des savans  
Ornent mon front d'une couronne.  
Pour prix de mes foibles accens ,  
Leur gloire soudain m'environne !  
Daigne m'inspirer , Apollon ,  
Des airs reconnoissans , dont l'heureuse harmonie  
De tous mes bienfaiteurs célèbre le génie ,  
Et charme les échos du céleste Vallon.  
Viens , soutiens ma voix timide :  
Je suis femme , bergère , et j'ai besoin d'un guide,  
Ils furent tous formés par toi ,  
Ces poètes , qu'ici je voi ,  
Et dont le souris m'encourage :  
Daigne aussi me sourire , et descends près de moi ,  
Pour m'apprendre toi-même à chanter ton ouvrage.  
Qu'ai-je dit ? Est-ce à moi de former ce dessein ?  
Cette ville fameuse , en merveilles féconde ,  
Qui fut jadis reine du monde ,  
Rome a vu triompher des héros dans son sein :  
Dans des jours plus doux et plus calmes ,  
Elle a vu des Beaux-Arts naître et fleurir les palmes.  
A des héros , dans de rians vergers  
Elle voit maintenant succéder des bergers ;

( 206 )

Et sans quitter les champs de l'Ausonie ,  
Tout-à-coup je me trouve aux bois de l'Arcadie.  
Daphnis ( 1 ), à mes regards , vient s'offrir le premier  
Qu'il est , par ses vertus , digne de nos hommages !  
Arcades généreux , courez dans les bocages ,  
Et cueillez pour son front le plus noble laurier.  
N'oubliez pas Philis ( 2 ) sa compagne adorée :  
Tous deux ramènent parmi nous  
Le tems de Saturne et de Rhée ,  
Et le bonheur s'étend sur toute la contrée.  
Mais pourquoi , par de foibles sons ,  
Voudrois-je essayer de vous plaire ?  
Ne sachant pas imiter vos chansons ,  
Je dois , hélas ! admirer et me taire.  
J'ose à peine bien bas en trahir le mystère :  
Vous êtes tous des Apollons ,  
Sous des noms de bergers cachés dans ces vallons.

---

( 1 ) L'Infant de Parme , reçut le même jour que l'Auteur.

( 2 ) L'Infante de Parme.

---



---

A M. LE CARDINAL DE BERNIS,

Qui, dans le tems du séjour à Rome de Madame de  
Beauharnais, avoit dormi après dîner, chez lui,  
où elle étoit.

---

**E**NTRE le bon Homère et vous ;  
S'il est certaine différence,  
Pour l'acquit de ma conscience  
Je dois braver votre courroux,  
Et la dire à votre éminence.  
Tous deux, par des vers immortels ;  
Avez charmé votre patrie ;  
Et par la même bonhomie  
Tous deux méritez des autels.  
On aime sur-tout dans Homère  
L'abandon, la simplicité,  
La grandeur et la majesté,  
Qui n'ont point un charme éphémère ;  
Et vos écrits, souvent cités  
Par nos Tibulles, nos Horaces,  
Attestent que vous l'imites,  
Et que de lui vous héritez  
La belle ceinture des Graces.  
L'Amour a taillé son pinceau ;  
Et ce dieu, qu'on prend pour arbitre  
A la ville ainsi qu'au hameau,  
Assis près de votre pupitre,

( 208 )

Vous éclaira de son flambeau ,  
Et vous dicta plus d'une épître.  
On nous raconte cependant  
Qu'Homère , privé de la vue  
Par un déplorable accident ,  
Languissait à jeun dans la rue.  
De tels malheurs sont désolans ;  
Mais ils ne peuvent vous atteindre :  
Pour vos yeux , il n'est rien à craindre ,  
Et vos dîners sont excellents ;  
Il n'est personne qui le nie.  
Homère dormoit , si j'en crois  
Un célèbre auteur d'Ausonie ;  
Vos yeux sommeillent quelquefois ,  
Mais non votre rare génie.

---



---

A MADAME BONAPARTE,

ROMANCE.

Sur l'air *Des femmes et le secret*, opéra-comique;  
représenté à la comédie italienne.

---

QUAND Zéphir poussa le vaisseau  
Qui vous conduisit sur ces rives,  
Vous rappelez-vous le tableau  
Qu'offrirent vos graces naïves ?  
Avec les Amours ingénus,  
Escortés du tendre Mystère,  
On crut voir l'aimable Vénus  
Descendre à l'île de Cythère.

A votre sourire charmant  
On étoit forcé de se rendre :  
Aussi fîtes-vous promptement  
La conquête d'un Alexandre.  
Il ne fut pas long-tems heureux.  
Hélas ! on sait trop son histoire :  
Mais , républicain vertueux,  
Il vit au temple de Mémoire.

Le vainqueur du monde aujourd'hui  
Se plaît à vous rendre les armes ;  
De la paix généreux appui ,  
C'est lui seul qui sèche nos larmes ,

( 210 )

Héros chéri ! Bonaparté ,  
Malgré les nations rebelles ,  
Et la Victoire et la Beauté  
Te sont également fidelles.

---

A U L Y C É E D E T O U L O U S E ,  
Lorsqu'il a bien voulu m'admettre au nombre de ses  
Associées. A N 6.

---

S T A N C E S .

Si le doux langage des fleurs  
Par fois étoit à mon usage ,  
De leurs immortelles couleurs  
Je vous consacrerai l'hommage :  
Mais jusqu'où m'emportent mes vœux  
Et votre honorable indulgence ?  
Doivent-ils me fermer les yeux  
A mon extrême insuffisance ?

Eh bien ! que mon nouvel orgueil  
A vos yeux du moins trouve grace !  
De vos bontés le noble accueil  
M'autorise dans mon audace.  
On sait qu'à l'immortalité  
Vous êtes conduits par les Graces ;  
Et j'aimerois , en vérité ,  
A pouvoir marcher sur vos traces ,

( 211 )

A pouvoir sur-tout voltiger  
Sous votre ciel toujours tranquille,  
Et, semblable à l'oiseau léger,  
Parcourir votre heureux asyle.  
C'est-là qu'un éternel printemps  
Entretient les jeux dans les plaines ;  
C'est-là que jamais des hautans  
On ne sent les froides haleines.

Ah ! puissé-je le voir un jour  
Votre Lycée incomparable !  
Où viennent briller tour-à-tour  
L'esprit et la science aimable !  
Où de la vertu sans bandeau,  
A la raison toujours fidèles,  
Ainsi qu'en un monde nouveau,  
Vous nous offrez tant de modèles !

---



---

R É P O N S E

A une Lettre du citoyen Villars, mêlée de prose et de vers également aimables, où il me rappelle mon ÉPÎTRE AUX HOMMES.

---

OUI, je les crains ces grands docteurs  
Qui savent tout, hors l'art de plaire,  
Ces éternels dissertateurs  
Qu'on n'écoute point sans colère.  
Je les crains ; et mes petits vers,  
Dont vous gardez la souvenance,  
Ont sifflé leurs pompeux travers  
Et ri de leur vaine science.

Mais vous n'êtes point de ces gens  
Trop communs au siècle où nous sommes,  
Et ce n'est point ~~à vos talents~~  
Qu'en vouloit mon Épître aux Hommes.  
Vous savez orner la raison  
Par votre esprit toujours aimable,  
Et les prodiges d'Amphion  
Cessent pour vous d'être une fable.

Législateur, vous propagez  
Les principes de la sagesse,  
Et sur-tout vous encouragez (1)  
Les nobles enfans du Permesse.

---

(1) Allusion au rapport sur les encouragemens, fait par le citoyen Villars.

( 213 )

Traducteur ( 1 ), vous embellissez  
Le vieillard qui mérite un temple ;  
Et les vers que vous cadencez  
Donnent le précepte et l'exemple.

---

VERS DU CITOYEN VILLARS,

Membre de l'Institut national,

A MADAME DE BEAUHARNAIS,

En réponse à ceux qu'on vient de lire.

---

Vous le savez, aimable auteur ;  
L'esprit et même le génie  
Ne tiennent pas contre le cœur  
Qui les mène à sa fantaisie ;  
Et pardonnez à ma candeur  
Si je remarque cette erreur  
Dans la mère de Stéphanie.  
Votre muse est toujours sans fard ;  
Elle est toujours noble et touchante :  
Mais dites-nous si, par hasard,  
Elle n'est pas trop indulgente.  
Quant à moi, je n'en doute plus ;  
C'est à ses sœurs que j'en appelle :  
Ses vers charmans sont dignes d'elle ;  
Et vingt fois je les ai relus :  
Mais est-ce à moi qu'ils sont bien dûs  
Ces fruits d'une muse immortelle ?

---

( 1 ) M. de Villars a traduit plusieurs morceaux d'Homère.

( 214 )

Je vois ici trop de bonté :  
Le style est pur, et c'est dommage  
Qu'il manque un peu de vérité.  
Je suis plus sûr de mon hommage :  
Vos écrits l'ont bien mérité :  
Car Apollon est enchanté  
Qu'on admire en vous son ouvrage.

---

### S T A N C E S

A celui qui veut faire le bien incognito.

---

**A**POLLON gardant les troupeaux  
Chez un roi de la Thessalie,  
Faisoit retentir les côteaux  
De sa touchante mélodie.  
Les rossignols dans les vergers  
Répétoient ses airs pleins de grâce,  
Les bergères et les bergers  
Par-tout le suivoient à la trace.

De l'intéressant Apollon  
Vous me rappelez la mémoire ;  
Comme lui du sacré Vallon  
Vous êtes l'amour et la gloire.  
Doux et modeste comme lui ,  
Vous cachez un talent aimable ;  
Et vous prêtez un noble appui  
A ceux que l'infortune accable.

---



SUR L'AMITIÉ.

---

SANS l'Amitié , sans sa douceur ,  
La vie , hélas ! est importune.  
Que fait le rang et la fortune ?  
Ah ! l'on n'a rien que par son cœur !

Que je plains l'Être qui s'isole !  
Il perd le fruit de ses malheurs.  
Lorsque mon ami me console ,  
Je jouis même de mes pleurs.

Si le ciel prolonge sa vie ,  
Si je n'en vois jamais la fin ,  
Je rendrai grâce à mon destin :  
Je n'aime en moi que son amie.

---

V E R S

Au sujet d'un Remerciement.

---

O U I, je mérite un sentiment ;  
Qu'il soit ma seule récompense !  
Jamais un cœur bon et constant  
Parle-t-il de reconnoissance ?  
Ah ! si du mien le vrai présent  
Eut à vos yeux quelque importance ,  
Je n'en veux d'autre paiement  
Qu'une douce et tendre indulgence.  
L'orgueilleux fait un compliment ,  
Les ingrats font la révérence  
On ne s'acquitte qu'en aimant.

---

S T A N C E S

A U C I T O Y E N C A I L H A V A ,  
M E M B R E D E L ' I N S T I T U T N A T I O N A L ,  
Après avoir lu son Dépit Amoureux.

---

A I M A B L E élève de Thalie ,  
Et de Momus enfant gâté ,  
Vous en qui la candeur s'allie  
A la douce malignité ;



( 217 )

De l'inimitable Molière  
Ainsi retouchant les tableaux ;  
Vous le suivez dans la carrière  
Où toujours il fut sans rivaux.

Entre nous, j'en suis peu surprise ;  
Du célèbre contemplateur ( 1 )  
Votre muse toujours éprise  
Atteint par fois à sa hauteur.  
Déjà dans un sublime ouvrage  
Vous avez retracé les lois  
D'un art qui gagne le suffrage  
Des bergers, du peuple et des rois.

Que ne puis-je aux rivages sombres  
Descendre par enchantement !  
Que ne puis-je entendre les ombres  
Vous soumettre à leur jugement !  
Plaute en vous reconnoît son maître ;  
Térence un rival généreux,  
Molière est dépité peut-être ;  
Mais son dépit est amoureux.

---

(1) On sait que Molière fut surnommé le contemplateur.

---

---

A M. L E M I È R E ,  
Sur son élection à l'Académie Française.  
1780.

**P**AR le Sénat le plus auguste  
Enfin donc vous voilà nommé ,  
**A**h ! combien mon cœur est charmé ;  
D'un choix aussi flatteur que juste !  
Les doctes juges d'Apollon  
Vous donnent la place d'un sage ,  
**M**ais le fauteuil de Crébillon  
Vous eût convenu davantage.

---

R E P O N S E

*Aux Vers précédens.*

**M**'HONORER de vos complimens  
Sur le fauteuil que l'on me donne ,  
Parmi les quarante éloquentes ,  
Belle Comtesse , à ma couronne ,  
C'est placer de nouveaux brillans.  
**A** Sapho , l'austère Nature ,  
Fit payer , à ce qu'on nous dit ,  
Par la laideur de sa figure  
Les intérêts de son esprit.  
L'illustre auteur de Stéphanie  
A reçu tous les dons des cieux ,  
Et soumettroit par son génie  
Les cœurs échappés à ses yeux.

---

---

A M. MATHON DE LA COUR,

*De l'Académie de Lyon.*

---

L'AUTEUR ayant fait hommage à la savante Académie de Lyon de sa gravure anglaise, ces messieurs eurent l'honnêteté de la faire copier par leur graveur, et M. MATHON eut celle de joindre les quatre vers dont je parle à l'inscription anglaise qui étoit au bas de cette gravure, de 1785.

Qu'z de votre quatrain sublime  
J'aime le tour ingénieux !  
C'est Licurgue (1) sous l'anonyme;  
Et vous chantez comme ses dieux.  
Mais lorsqu'on parle leur langage,  
Il faut, n'en déplaie à l'hommage,  
Pour moi sans doute glorieux,  
Ne point trop embellir l'image;  
En louant moins, on me peint mieux.

---

(1) M. Mathon de la Cour a fait une Dissertation sur les Loix de Lycurgue, qui a remporté le prix de l'Académie des inscriptions.

---



---

R E P O N S E

A M. BAROU DU SOLEIL (1),

De l'Académie de Lyon,

Qui, devançant les années, m'adressoit des vers où  
il parloit de lui comme s'il eût été vieux.

---

**E**N quoi ! l'hiver trouve-t-il place  
Où brillent les feux de l'été,  
Où l'esprit s'unit à la grace,  
Et la sagesse à la gaieté ?  
Fort bien, qu'un berger trop vanté,  
Qu'un beau Titon, fameux par son audace,  
Estimant la faveur plus que sa déité,  
Se soit fait vieux jadis par vanité. . . .  
Mais des favoris du Parnasse,  
Vous le prouvez, en vérité ;  
L'aimable jeunesse est tenace,  
J'en cite un seul dont vous suivez la trace :  
Grace à son immortalité,  
Vit-on jamais vieillir Horace ?

---

(1) Cet estimable et aimable Académicien de Lyon, ainsi que le vertueux citoyen Mathon de la Cour ne sont plus, ils ont été victimes des excès révolutionnaires.

V E R S

A MADAME DE BEAUHARNAIS,

En lui donnant un passe-port.

1790.

---

**L**A posséder est une fête;  
Mais je crains bien qu'avec transport,  
En dépit de mon passe-port,  
En tout pays on ne l'arrête.

Par M. PALERME DE SAVY, *Maire de Lyon*

---

QUATRAIN IMPROMPTU,

En réponse à celui de M. SAVY (1).

---

**A** quoi bon me dire : Partez ?  
Est-on libre dans vos douanes ?  
Ah ! vous avez l'art des Sirènes :  
L'ame demeure où vous chantez.

---

(1) Ce digne citoyen étoit aussi de l'Académie de Lyon, et sa mort, causée par le chagrin, l'a soustrait au sort de nombre de ses collègues, comme lui trop regrettables.

---

B O U T A D E.

---

Lors d'une bonté puérile,  
Que n'habitai-je en des climats  
Où le pardon soit moins facile,  
Où l'on ait horreur des ingrats,  
Où sans appel on se défie  
De l'être qu'on peut dominer,  
Même après une perfidie ?  
Ah ! si mon ame étoit trahie ;  
Rien ne pourroit la ramener :  
Par orgueil on peut pardonner !  
C'est par foiblesse qu'on oublie !

---



---

R O M A N C E.

Sur l'air : *Félicité passée.*

---

**B**E A U songe de l'enfance !  
Quelle étoit ta douceur !  
L'Âge de l'innocence  
Est celui du bonheur.  
Félicité passée !  
Qui ne peut revenir ,  
Tourment de ma pensée !  
Que n'ai-je , en te perdant , perdu le souvenir !

C'est alors qu'on ignore  
Jusqu'au nom des méchans ,  
Et que l'on croit encore  
La terre à son printemps.  
Félicité passée ! etc.

Vous, dont la main cruelle  
Osa nous éclairer ,  
De l'erreur la plus belle ,  
Ah ! pourquoi nous tirer !  
Félicité passée , etc.

Dès qu'on voit sans nuage  
Votre fausse grandeur ,  
A cette affreuse image  
On sent mourir son cœur.  
Félicité passée , etc.

( 224 )

On pleure en vain tes charmes,  
Ô céleste bandeau !  
Puissent du moins mes larmes  
Eteindre le flambeau !  
Félicité passée !  
Qui ne peut revenir,  
Tourment de ma pensée !  
Que n'ai-je, en te perdant, perdu le souvenir !

---



---

É P I T R E  
A L'OMBRE D'UN AMI.  
1780.

---

Q u e d'autres, hélas! sur ta tombe  
S'empressent à jeter des fleurs :  
A ma tristesse je succombe,  
Et ne sais t'offrir que mes pleurs.  
O toi que rien ne peut nous rendre !  
Je veux en vain, par ma douleur,  
Redonner une ame à ta cendre  
Et des sentimens à ton cœur !  
On ne revient point à la vie;  
Tous nos regrets sont superflus :  
Mais les vœux, les vœux d'une amie  
Devroient du moins être entendus.  
Ah! que ma voix ne parvient-elle  
Jusques dans ton affreux séjour,  
Au sein de la nuit éternelle  
Où l'homme est plongé sans retour,  
Où ne descendent point les larmes,  
Où ne pénètrent point les cris,  
Où les talens sont engloutis,  
Où le rang, les vertus, les charmes  
Tombent ensemble anéantis !  
Quoi ! ce triste jour qui m'éclaire,  
Tu ne le reverras jamais !  
Il luit, malgré ma peine amère,

( 226 )

Et ne m'offrira plus ces traits  
Où se peignoit la plus belle ame !  
C'est en vain que je les réclame :  
La Parque est sourde à mes souhaits.  
Pour les mères, pour les amantes,  
Elle fut toujours sans pitié,  
Je le sais, mais de l'Amitié  
Les prières attendrissantes  
Devroient, de ses mains dévorantes,  
Faire tomber le noir ciseau.  
S'il est un mortel sur la terre  
Digne d'échapper au tombeau ;  
Ce n'est point l'amant de la Guerre ;  
Qui des humains est le fléau ;  
C'est l'ami vertueux, sensible,  
Unissant, au charme invincible  
Des talens les plus précieux,  
Mille autre dons que sous les cieuz  
En vain on chercheroit peut-être.  
Oui, les vrais amis devoient être  
Immortels ainsi que les dieux.

Mais Dorat a suivi Voltaire  
Dans les abîmes du trépas.  
Il n'habite plus sur la terre :  
Je lui parle ; il ne m'entend pas.  
Hélas ! sa lyre enchanteresse,  
Brillante même en ses écarts,  
Sa lyre, chère au dieu des Arts ;

( 227 )

Ne chantera plus la tendresse ;  
Et sur les rives du Permesse  
On ne le verra plus choisir ,  
Entraîné par sa fantaisie ,  
Tantôt le myrthe du plaisir ,  
Tantôt la palme du génie.  
On ne verra plus les neuf Sœurs ,  
De ses talens ébrouaillées ,  
Venir le couronner de fleurs  
Au sommet du Pinde cueillies ;  
Ses rivaux se croiront vainqueurs...  
Que dis-je ? ils ne peuvent t'atteindre ;  
De tes nombreux imitateurs  
Les efforts ne sont point à craindre ;  
S'ils te reprochent des erreurs ,  
Va , ce sont eux qu'il faudra plaindre.  
O trop foible soulagement  
Qu'offre à ma tristesse profonde  
Le triomphe de son talent ,  
Quant il est disparu d'un monde  
Où nous le cherchons vainement !

Si du fond des royaumes sombres  
Il est vrai que les pâles ombres  
Remontent pour quelques instans ,  
Et , de tristes crêpes voilées ,  
Autour de leurs noirs mausolées  
Viennent errer de tems en tems ,  
Ah ! daigne , ombre illustre et chérie ,  
Présente à mon ame attendrie ,



( 228 )

Daigne recevoir ce serment :  
Et puisse-t-il , hélas ! te plaire ;  
Mon cœur , jusqu'au dernier moment ,  
D'une amitié pure et sincère  
Te gardera le sentiment ;  
Et dans ce cœur , dans ma mémoire,  
Immortelle comme ta gloire,  
Tu vivras éternellement.

---

---

LETTRE DE M. VIGÉE  
A MADAME DE BEAUHARNAIS.

---

Paris, 7 thermidor an 8.

J'AI reçu, Madame, les Vers de DORAT et de PEZAY que vous avez bien voulu m'adresser pour l'Almanach des Muses ; vous y avez joint quelques-uns des vôtres ; et cet envoi, déjà très-précieux, acquéroit un nouveau prix par la lettre charmante dont il étoit accompagné. Agréez l'hommage de ma vive reconnoissance.

Je suis de votre avis, Madame, dans tout ce que vous dites sur le talent des amis que vous avez perdus.

OUI, c'est en vain qu'on les décrie  
Ces deux poètes gracieux  
Qui de Lafarre, des Chaulieux  
Nous retraçoient l'heureux génie,  
Et seront immortels comme eux.

Dans ce siècle philosophique  
Où l'on prend tout au sérieux,  
Où le Pinde a quelques faux dieux  
Dont la muse scientifique

( 130 )

Alligne , en style léthargique ,  
De grands vers bien sententieux ,  
Bien moraux et bien ennuyeux ,  
On ne croit plus devoir sourire  
A ces traits fins , ingénieux ,  
Qui n'en valent souvent que mieux  
Quand c'est Momus qui les inspire.

On traite cela de bel esprit et de jargon :  
c'est avoir , ce me semble , le goût bien sévère  
et bien difficile , et je crois que DORAT et PEZAY ,  
s'ils vivoient encore , riroient un peu de s'en-  
tendre appeler *poètes de salon , de boudoir* ,  
par des hommes qu'ils pourroient , avec quelque  
raison , appeler *poètes de grenier et d'anti-  
chambre*.

Mais laissons nos graves penseurs ,  
Et nos pédans , et nos rhéteurs  
Ranger leurs bancs , faire leur classe ,  
Parler de l'esprit , de la grace ,  
Comme un aveugle des couleurs ;  
Laissons aux fanges du Permesse  
Tous ces reptiles vénimeux ,  
Petits serpens sifflant sans cesse ,  
Pour qu'on daigne s'occuper d'eux ;  
Laissons du moderne Parnasse  
Les sansonnets s'égosiller ,  
Et tendre le bec au laurier  
Qui fuit leur impuissante audace ;



( 231 )

Laissons enfin les sots méchants ,  
Les sots juges , les sots tranchans  
Médire en cercle , écrire en masse ,  
Fixer les rangs , marquer la place  
De nos auteurs petits et grands  
Dont le plus petit les efface.

Tout ce qu'on dira maintenant pour ou contre vos amis , madame , c'est à peu près inutile. Le goût du siècle a pu changer , leurs jolis vers ne changeront pas ; et tout ce qu'ils ont fait de louable restera en dépit de leurs détracteurs. Vous les regrettez , madame , et je le crois ; mais vous les regretteriez un peu moins si vous pensiez à l'état où ils trouveroient notre littérature actuelle.

Il vous suffiroit de songer  
A ces Gacons du dernier ordre ,  
Qui , se plaisant dans le désordre ,  
Très-clairement nous font juger ,  
Et que pour vivre il faut manger ,  
Et que pour manger il faut mordre.

Ces messieurs ne vous font pas l'honneur de vous consacrer quelques lignes dans leurs libelles , et j'en suis bien surpris.

Femme aimable et spirituelle ,  
Dans la carrière des talens ,  
Aux roses de votre printemps ,  
Vous avez uni l'immortelle.

( 232 )

Votre sexe en parut jaloux :

Pouviez-vous craindre sa colère ?

Vous étiez sûre de lui plaire

En lui disant du mal de nous.

Vous l'avez fait, c'étoit justice.

Les hommes ! je les connois bien ;

Et j'en conviendrai sans malice,

Le meilleur , vraiment , n'en vaut rien.

Vous m'apprenez pourtant , madame , que  
vous en réunissez quelques-uns chez vous qui  
ne sont point méchants. J'en pénétre aisément  
la raison.

Ainsi Ninon , aimable et belle ,

Dans sa maison faisoit la loi.

Il falloit , en dépit de soi ,

Qu'on fut aimable à côté d'elle.

Je profiterai de l'offre obligeante que vous me  
faites. Oui , madame , j'irai goûter les charmes  
de votre société. J'étois depuis long-tems l'un  
de vos admirateurs , je serois trop heureux si je  
pouvois me flatter d'être un jour au rang de vos  
amis.

Salut et respect ,      VIGÉE.

---



R É P O N S E  
DE MADAME FANNY BEAUHARNAIS  
A une Épître en vers et en prose  
DU CITOYEN VIGÉE.

---

QUAND vous chantez mes immortels amis ,  
Je crois les lire et même les entendre ;  
Vous avez leur accent , leur voix légère et tendre ;  
Au Parnasse , comme eux , en conquérant admis ,  
Vous les ressuscitez , et ranimez leur cendre.  
Comme eux , pour mon foible talent ,  
Avec quel art votre génie  
Sait cacher qu'il est indulgent !  
Encourager ma muse , hélas ! non aguerrie  
Et lui prêter du charme en la chantant !  
Par vous les beaux jours de ma vie  
Me sont ainsi rendus ; par vous je vois le tems  
Rétrograder quelques instans ,  
Et rendre l'espérance à mon ame ravie.  
Mais qu'il est dangereux le poétique encens !  
Son parfum trop souvent a réveillé l'Envie.  
Pezai ! Dorat ! ô vous , de mon printemps  
Le bonheur autant que la gloire !  
Qu'ils sont doux pour mon cœur les célestes accens  
Consacrés à votre mémoire !

( 234 )

Ah ! que ne peut-ils sur l'heure être entendus  
De l'inflexible dieu qui gouverne les ombres !

Tous deux vous me seriez rendus ,  
Vainqueurs du noir Cocyte et des royaumes sombres.

Oui , ce qu'obtint du maître des Enfers

La lyre divine d'Orphée ,

Vous deviez l'obtenir au prix de vos beaux vers ;  
Et notre plainte, alors pour jamais étouffée ,  
N'iroit point, malgré nous, se perdre dans les airs ;  
Mais Pluton fut toujours insensible aux mérites  
Des Ovides par nous si justement pleurés.

Ah ! ne lui lisez vos visites

Que le plus tard que vous pourrez ;  
N'en faites point sur-tout à ce dieu redoutable :  
Vivez long-tems , aimé , jeune et toujours aimable.

Si la messagère des dieux

A Pluton cependant remettoit votre épître ,

Et qu'il daignât rendre à nos vœux

Ceux que vous égalez et même à plus d'un titre :

Comme je m'écrierois , avec tout l'univers ,

Moins que vous triomphante et non moins fortunée :

Voilà vos plus aimables vers ,

Et votre seconde journée !

---

---

LES ADIEUX DE LA VALIÈRE

A LOUIS XIV,

Au moment où elle va quitter la Cour pour  
s'enfermer aux Carmélites.

---

PREMIÈRE LETTRE.

---

C'EN est donc fait ! le ciel, dans ces affreux momens,  
M'ordonne de quitter le plus cher des amans !

Sous le cilice et la haire et la cendre ,

S'il faut , hélas ! m'humilier ,

Victime résignée , on m'y verra descendre.

On me verra souffrir , et non pas oublier

Celui pour qui . mourante , il m'est doux de prier.

Que dis-je ? ah ! pardonnez , dieu puissant que j'offense !

Pardonnez ! je veux être à vous ;

Mais suis-je à moi ? malheureuse ! je pense

Au seul objet d'un feu le plus ardent de tous.

Suis-je digne du ciel , n'ayant plus l'innocence !

J'implore en vain votre clémence :

J'ai mérité votre courroux.

J'osai haïr , grand dieu ! votre équité suprême ,

Et peut-être qu'encor mon amour vous blasphème ;

Peut-être que mon Dieu rejette mes sermens ,

Mes vœux , mes pleurs , mon coupable délire :

Peut-être qu'irrité de mon fatal martyre ,

Sur-tout de mon profane encens ,

Il s'apprête à punir tous mes égaremens ,



( 236 )

Dieu vengeur ! arrêtez ! voulez-vous mon supplice ,  
Laissez-moi , laissez-moi l'éternel souvenir

Du bonheur dont me fit jouir

Le feu , plus doux alors et plus propice ,  
Qui , mutuel , sembloit brûler sous votre auspice.

Laissez-moi me représenter

La splendeur d'une cour où Louis , plein de gloire ,  
Créoit soudain pour m'enchanter

Des monumens toujours présens à ma mémoire ,  
Des palais immortels , dont l'unique ornement  
Etoit celui qui fut. . . qui n'est plus mon amant.

Laissez-moi me le peindre encore

Fier , magnanime , bienfaisant ,

Et voir ce que je perds , voyant ce que j'adore. . .

Amante criminelle ! ai-je , hélas ! oublié

Qu'en m'enivrant d'une idée aussi chère ,

J'outrage l'Eternel dont mon humble prière

Peut-être obtiendrait la pitié ?

Eh quoi ! se retraçant votre adorable image

Vous offense-t-on , ô mon dieu !

Celui dont en secret mon cœur prévint l'hommage

Et dont le souvenir me poursuit en tout lieu ,

Mon amant est la vôtre : en éclat , en puissance

Il vous égala presque , et tout mon crime , hélas !

Est de brûler pour des appas

Formés sur votre ressemblance.

Louis égal à dieu ! vous m'entendez , ô ciel !

Vous m'entendez , et je respire !

Et vous souffrez que mon délire

Par cette impiété renverse votre autel ,

( 237 )

Et vous dépouille de l'empire  
Pour en revêtir un mortel !  
Tonnez ! tonnez ! et que j'expire !  
Qu'importent ces élans d'un cœur passionné ?  
Il ne m'aima jamais : à ma froide rivale  
Son perfide cœur s'est donné...  
Il ne m'aima jamais : fuyez, crainte fatale.  
Non, non, il n'a pu me trahir :  
Des amans vertueux il étoit le modèle ;  
Il l'est, il l'est encore ; il m'aime, il m'est fidèle :  
Il m'aimera jusqu'au dernier soupir :  
La Valière l'adore, il doit n'adorer qu'elle...  
Ah ! tant d'amour rassure enfin mon cœur.  
Vous tous, dieux de la terre, au mien portez envie ;  
Lui seul règne à jamais sur une ame asservie,  
Et sous le diadème a goûté le bonheur.  
Tes pareils, sans amante, et même sans amie,  
Ont-ils l'empire ? ils n'ont que la grandeur...  
Pour moi, du ciel j'eusse été reine,  
Que, fière encor de mon vainqueur,  
Le titre de sa souveraine  
M'eût semblé le suprême honneur...  
Mais de l'illusion le bandeau se déchire :  
Mon désespoir mortel suffit pour m'en instruire.  
Louis, Louis n'est qu'un trompeur.  
Eh bien ! dépeignez-moi votre nouvelle flâme,  
Peux-tu craindre de m'accabler ?  
Porte au moins la mort dans mon ame :  
Est-ce à ta place, ingrat, qu'il faut trembler ?  
Tu n'es plus que mon roi : sans remords prends ma vie.

( 238 )

Et délivre-moi du tourment

De tes barbares soins !... (1) Dieu ! c'est ta perfidie ;

C'est mon malheur que par-tout on publie :

L'univers sait ma honte, et ma douleur l'apprend.

Dans des jours plus heureux ta gloire m'a trahie ;

Ta gloire m'enivroit, et me cachoit ton rang :

Par elle justement charmée,

Mon bonheur annonçoit de qui j'étois aimée....

Coupable que je suis ! voilà mes souvenirs :

Ces souvenirs brûlans d'une flamme parfaite,

Dans les austérités, au sein de la retraite ,

Me tiendront lieu de repentirs ;

A les éteindre en moi qui pourroit me résoudre ?

Dieu lui-même, armé de la foudre ,

Me défendrait, hélas ! de m'occuper de lui ,

Je l'aimerai toujours , toujours comme aujourd'hui.

De recouvrer la paix, je n'ai point l'espérance :

Son image, malgré l'absence ,

Jusqu'aux pieds des autels vient assiéger mes pas.

En vain je veux ne l'aimer pas ;

Entière au feu qui me dévore ,

Sous les traits de mon dieu , c'est Louis que j'adore.

Toi, qui me fais chercher le séjour où je fuis ,

Triomphe , rivale orgueilleuse !

Triomphe à ce tableau de l'angoisse où je suis !

Et de ma victoire douteuse

Triomphe ! mais crains à ton tour ,

---

(1) Louis XIV fut long-tems partagé entre l'ambour que lui inspiroit l'ambitieuse et belle Montespan, et celui qu'il avoit ressenti pour la tendre, pour l'adorable et pieuse la Valière. L'inconstance a depuis marché plus vite.



( 239 )

Crains de perdre un amant volage,  
Ta faveur, frivole avantage,  
Qui maintenant, d'une pompeuse cour  
T'attire le brillant hommage,  
S'envolera soudain comme un léger nuage  
S'éclipse et disparaît devant l'aube du jour :  
L'amer regret te ravira tes charmes :  
Ton cœur ambitieux connoîtra les ennuis,  
Non pas les miens, digne objet de mépris.  
Tu pleureras alors : tes yeux, peu faits aux larmes,  
En seront bientôt obscurcis :  
Ces yeux, que tu crois beaux, feront peur à Louis !  
En dépit de la foi qu'il t'avoit engagée,  
Il deviendra sourd à tes cris :  
Tu pleureras alors, et je serai vengée.  
La sensibilité, que je croyois un bien ;  
Fit mon malheur ; l'orgueil fera le tien.  
Superbe et barbare ennemie !  
De toi je hais tout, tout, hors les attraits ;  
Par leur perte sur-tout, oui, tu seras punie.  
Mais, si prête à quitter la vie,  
D'une rivale, hélas ! que me font les regrets ?  
Que me redonnent-ils ? L'univers désormais  
N'existe plus pour moi : Louis m'a délaissée,  
Dans sa pitié je lis mon sort affreux.  
A quoi sert, amante insensée,  
De nourrir un espoir dont s'offensent les cieux ?  
Sortez, sortez enfin de ma pensée,  
Souvenirs criminels et trop délicieux !  
Je vais me consacrer à mon dieu qui m'appelle,  
Et quoiqu'amante encor, je ne suis point rebelle.

---

SECONDE LETTRE DE LA VALIÈRE  
A LOUIS XIV.

---

Je voulois ne plus vous écrire ,  
Je voulois renoncer à vous :  
Inutile projet ! vous reprenez l'empire.  
Pour vous aimer encor je sens que je respire ;  
Mais , quelque soit mon coupable délire ,  
Vous triomphez en vain d'un dieu jaloux :  
Il est sûr maintenant, trop sûr que sa présence  
Ne charmera plus mes regards ,  
Et que d'une éternelle absence  
Le ciel vient entre nous d'élever les remparts.  
Il n'est plus de Louis pour moi , tout me l'annonce.  
Il faut , lorsqu'à lui je renonce ,  
Que je renonce à tout. Frivoles ornemens ,  
Qui m'avez embellie aux yeux de ce perfide ;  
Voiles faits pour parer une profane Armide ,  
Et pour charmer de vulgaires amans ,  
Détachez-vous , tombez : votre pompe fatale  
Peut-elle convenir à la simple vestale ?  
Il lui faut un cilice , et non des diamans.  
Aux yeux de l'Eternel la plus belle parure  
Est un cœur droit, une ame pure....  
Eh ! de quoi m'ont servi mes vains ajustemens ?  
Fuyez aussi , fuyez , sortez de ma mémoire ,



( 241 )

Cour éclatante , auguste cour ,  
Des flatteurs , des ingrats ordinaire séjour ,  
Où , sans l'aimer , on parle de la gloire ;  
Où le desir de la faveur  
Et le vil intérêt n'ont point souillé mon cœur ;  
Où , vivant pour l'aimer , vivant de sa tendresse ,  
Louis seul me tint lieu de l'univers entier ;  
Où je vis , sans jamais descendre à l'envier ,  
Au faite des honneurs se traîner la bassesse ;  
Où dans Louis enfin , dans le plus grand des rois ;  
Mon œil ne distingua que le dieu de mon ame ;  
Où , ne prétendant point à lui donner des loix ,  
Je n'ambitionnois que le prix de ma flâme ,  
Et , sans l'avoir brigué , déterminai son choix.

Et vous , troupe servile , et toujours importune  
D'esclaves qu'à mon char attachoit la fortune ,  
Troupe obscure qu'enfin je vais cesser de voir ,  
Qui , fiers et bas , consommez votre vie  
A mendier un coup-d'œil du pouvoir ;  
Oubliez-moi sur-tout comme je vous oublie.  
Vous passez pour ingrats , vous l'êtes presque tous.  
Mais Louis , ah ! Louis l'est cent fois plus que vous ,  
Vous n'avez eu de moi que des honneurs stériles ;  
Amusemens des cours , présens vains et futiles ,  
Et par moi dégagés , vous ne me devez rien.  
Il n'en est pas ainsi du perfide que j'aime :  
Sans réserve à Louis je me donnai moi-même.  
Et quel trésor qu'un cœur comme le mien !  
Je n'attends point de récompense

Des bienfaits que sur vous a répandus ma main ;  
Mais j'espérois de lui quelque reconnoissance. . . .

Quel désordre nouveau s'élève dans mon sein ,  
Sans que mon feu ne se rallume ?  
Ne puis-je donc tracer , avec ma foible plume ,  
Le nom , trop cher encor , le doux nom de Louis ?  
Pourquoi donc cette lettre où je peins mes allarmes ,  
A chaque ligne que j'écris ,  
Se trémpé-t-elle de mes larmes ?  
Ne me souvient-il plus de mes sacrés sermens ? . . .  
O douce passion que rien ne peut décrire !  
Retours impérieux et toujours triomphans !  
Faut-il que vous veniez troubler encor mes sens !  
C'est pour Louis que mon ame soupire ;  
C'est pour Louis. . . Regrets , souvenirs impuissans !  
Vous-même accroissez mon délire ! . . . .  
Dieu que nos cœurs sont différens !  
Il peut se parjurer , trahir ses sentimens !  
Et quand l'ingrat m'ôte plus que la vie ,  
Je l'adore à jamais , malgré sa perfidie !  
Oui , cruel , je t'adore , et c'est peu dire , hélas !  
Lorsque du ciel la justice m'accuse ,  
Lorsque l'enfer s'ouvre entier sous mes pas ,  
Et que sans nul espoir mon cœur est sans excuse !  
  
O que ne fûtes-vous celui de mon trépas ,  
Jour qu'une affreuse nuit remplace ,  
Qui deviez ne pas être ou bien ne finir pas !

( 243 )

Jour trop ineffaçable et trop rempli d'appas ,  
Jour que si vivement mon malheur me retrace ,  
Où , dans mon asyle sacré ,  
Louis vint m'arracher à l'autel révéral (1)  
Qui me protège enfin , et qu'à jamais j'embrasse ,  
Du dieu que je servois dans ce moment fatal  
Je crus voir le digne rival :  
Ton port en avoit la noblesse ,  
Et tes yeux lançoient des éclairs  
Comme on les voit au haut des aîres  
Briller avant la foudre en sa main vengeresse  
Les miens se noyèrent de pleurs.  
Toi-même, ému , partageas mes allarmes :  
Mon déplorable sort te coûta quelques larmes ;  
Tu plains ton amante , et sentis ses douleurs.  
Par ton repentir désarmée,  
Redemandant l'erreur si douce d'être aimée ,  
Ou voulant s'y soustraire en vain ,  
Elle osa de nouveau se jeter dans ton sein :  
Pour être encore une fois immolée.  
Je te suivis tremblante à ta superbe cour ;  
J'y reparus telle qu'une victime  
Qu'à son char entraîne l'Amour ,  
Et qui chérit ensemble et déplor son crime.  
Il s'éternisera dans la postérité  
Ce malheureux amour par ton cœur rejeté ;

---

(1) Louis XIV ramena lui-même à sa cour madame la duchesse de la Vallée, lors de sa première retraite aux Carmélites.



Mais, en se rappelant ton glorieux empire ;

Quelle tache pour toi qu'une infidélité

Par qui bientôt il faudra que j'expire !

On dira : ce Louis qui fut surnommé Grand

Par la voix de l'Europe entière ,

A-t-il donc mérité les honneurs qu'on lui rend ?

Il cessa d'aimer la Valière.

De ta conduite injuste , ah ! puisse-t-on sur moi ;

Puisse-t-on rejeter le blâme !

Puisse-t-on m'accuser de ton manque de foi ,

Pour n'avoir point le droit de mépriser ton ame !

Et doublement ainsi je souffrirai pour toi . . .

Souffrir pour toi ! voilà mon unique espérance.

Souffrir jusqu'au trépas , mourir pour mon amant ,

Voilà , voilà donc maintenant

Ce qu'implorent mes cris ! . . . vous dont le ciel s'offense ,

Et qu'abjure à ses pieds mon humble repentance ,

Téméraire desir , laissez en paix mon cœur . . .

Eh ! peut-il dompter son vainqueur ,

Si dieu ne vient point à son aide ?

Grand dieu , qui voyez que je cède

Au funeste penchant contraire à mon devoir ,

En guérissant mes maux , montrez votre pouvoir !

Vous seul en savez le remède !

O mon dieu ! c'est vous seul qui faites mon espoir :

Loin d'exaucer le vœu le plus impie ,

Laissez-moi vivre encor pour que j'expie

Mon criminel égarement ,

Et ma faute par vous si long-tems impunie !

Laissez-moi vivre encor ; mais pour vous seulement

( 245 )

Que ~~seur~~ Louise enfin remplace la Valière ;  
Et que je sois à vous , mais à vous toute entière !

Vous m'exaucez, mon dieu ! Louis n'est plus le mien ;  
Vous m'exaucez ; de votre grace  
Un rayon lumineux , devenu mon soutien ,  
M'éclaire, et tout-à-coup la nuit au jour fait place.  
Je vois le néant des grandeurs  
Où je fondoïis mon espérance.

Le colosse imposant de l'humaine puissance  
Tombe à l'aspect d'un dieu qui détruit les erreurs ,  
Et mon ame vers lui s'élance...

Il faut donc pour jamais , pour jamais le bannir  
De mon cœur et de ma pensée ,

Celui qui fut l'objet de ma flamme insensée !  
Il n'y faut plus songer ! ah ! c'est trop me punir.

Vous ne voulez point qu'il périsse ,  
O mon dieu ! la clémence , ainsi que la justice ,  
Vous font adorer des mortels :

Souffrez donc qu'en tombant aux pieds de vos autels ,  
Ma voix craintive et suppliante

Vous fasse pour Louis une prière ardente.  
Sa grande ame en tout tems eut droit à vos bontés :

Ecarter loin de lui la fraude et l'injustice ;  
Qu'il coule sous un ciel propice ,

Des jours exempts de trouble et de calamités !

Que l'olive par lui fleurisse !

Que l'envie à ses pieds frémissse

En voyant ses prospérités !

Que pour l'aimer enfin , tout son peuple s'unisse ;

( 246 )

Et qu'il soit, comme vous, en tous lieux adoré !  
De la gloire il fait son idole ;  
Que pour votre culte sacré  
Il abjure ce goût dangereux et frivole !  
De son génie actif et créateur  
On voit par-tout briller les monumens augustes :  
Qu'imitant l'exemple des justes ,  
Il vous élève un temple dans son cœur !  
Je sens que le mien se déchire...  
Des larmes inondent mes yeux.  
Fuis, Amour, fuis tyran impérieux !  
Je vois déjà le char tout prêt à me conduire  
Dans un séjour aimé des cieux :  
Il faut dire à Louis le dernier des adieux.  
Adieu, Louis... adieu... mais je succombe...  
Je me meurs... c'en est fait, et je vais dans la tombe,  
Avec mes souvenirs ensevelir mes feux...

Quelle main r'ouvre ma paupière,  
Et me rend, malgré moi, la vie et la lumière ?  
Puis-je la méconnoître ? ah ! c'est celle d'un dieu.  
Vous, à qui je suis chère ! arrachez-moi d'un lieu  
Où tout me peint encor la plus funeste image !  
Et vous, sans qui je ne puis rien ,  
Pour aller jusqu'à vous, devenez mon soutien !  
D'un dieu, dans ce moment, il me faut le courage ;  
Je sens que c'est trop peu du mien.

---



---

P I È C E S

ADRESSÉES A M<sup>me</sup> DE BEAUHARNAIS (1),  
AUTEUR DE CET OUVRAGE.

---

A M<sup>me</sup> DE BEAUHARNAIS,

*En lui renvoyant un Éloge de Fontenelle, en forme  
de dialogue, intitulé : Fontenelle jugé par ses Pairs.*

---

**D**E combien de talens ne fut-il pas doué  
Cet écrivain fameux que j'ai si mal loué !  
Clarté, précision, finesse,  
Profondeur et légèreté,  
Il eut tout ce qui plaît, ce qui plaira sans cesse ;  
On diroit qu'aux bords du Permesse  
Il fut nourri de miel, de nectar allaité,  
Et que Vénus l'avoit doté  
De la ceinture enchanteresse.

---

(1) Toutes ces pièces ont été adressées à l'Auteur de ce Recueil à différentes époques, par un homme de lettres depuis long-tems célèbre, et que sa modestie m'empêche de nommer ; mais tout le monde le reconnoitra sans peine. Il joint à la facilité de Chaulieu la grace philosophique de Voltaire ; il a chanté les exploits de nos guerriers, nos victoires et celui qui en est l'ame, mais nommément dans un poëme sur la paix, où respirent son amour pour elle et pour le héros à qui nous la devons.

( 248 )

Une tache , dit-on , a souillé ses longs jours ,  
On l'accusa d'être insensible ,  
Et d'être même inaccessible  
Aux traits pénétrants des Amours.  
Il parut en effet plutôt galant que tendre ;  
Mais s'il eût pu vous voir et vous entendre ,  
S'il eût vu ces yeux séducteurs ,  
Ces yeux où du génie étincelle la flamme ,  
Et qui , peignant la plus belle ame ,  
A leur pouvoir soumettent tous les cœurs.  
Vous voir n'est point assez ; s'il vous eût entendue ,  
De votre voix si les accens flatteurs  
Eussent uni pour vaincre ses froideurs  
Le plaisir de l'oreille aux charmes de la vue ,  
Comme son cœur eût palpité ,  
De mouvemens divers tour-à-tour agité !  
Comme l'Amour eût fait le tourment de sa vie !  
Ah ! ne croyez pas que l'envie  
L'eût accusé jamais d'insensibilité.

---



A L A M Ê M E ,

*En lui envoyant deux volumes de SHAKESPEAR.*

---

**R**ECEVEZ ces nouveaux écrits  
Du Corneille de l'Angleterre.  
Vous savez que le vieux Voltaire  
N'en fut que foiblement épris ;  
Tel qu'on admire à Londres est sifflé dans Paris.  
Mais s'il obtient votre suffrage ,  
Du peintre d'Othello l'informe et brut ouvrage  
Sera vengé de ces mépris.  
Oui , d'Apollon charmant apôtre ,  
Le génie est peu sans le goût ;  
Vous réunissez l'un et l'autre ;  
Et dès qu'on peut vous plaire , on doit plaire par-tout.

---

A L'AUTEUR  
D'UN DISTIQUE CALOMNIEUX  
DIRIGÉ CONTRE LA MÊME.

---

AUTEUR qui fîtes ces deux vers,  
Où d'avoir deux petits travers  
Vous osez lâchement accuser une belle ;  
Si tout haut le fat applaudit  
A votre injurieux libelle ,  
Tout bas le sage vous maudit.  
Quel fruit vous revient-il d'une action si noire ?  
Vous croyez avoir mérité  
Une place peut-être au temple de mémoire ,  
Et le vrai juge de la gloire  
Punit par ses mépris votre témérité.  
En deux mots voici votre histoire :  
Jadis les Titans odieux ,  
Joignant la fureur aux blasphêmes ,  
Voulurent détrôner les dieux :  
La pierre qu'ils lançoient retomboit sur eux-mêmes.

---

---

LA CONSPIRATION  
DES GRACES CONTRE VÉNUS.

A LA MÊME.

---

*Air : Un soldat par un coup funeste.*

LA discorde impie et cruelle  
A Gnide étant venue un jour ,  
Cypris bientôt chercha querelle  
Aux trois compagnes de l'Amour.  
Les graces courroucées  
Contre cette divinité ,  
De se venger toutes trois empressées ,  
Tinrent un petit comité.

Oui mes sœurs , s'écria Thalie ,  
Punissons l'altière Vénus ,  
Comme elle , reines d'Idalie ,  
Nos droits sont par vous reconnus.  
Créons une mortelle  
Qui l'éclipse par ses appas ;  
Grace à nos soins , il faut la rendre telle  
Que Vénus ne l'égale pas.

Donnons-lui , poursuit Euphrosine ,  
Avec le souris de l'amour ,  
De Junon la taille divine ,  
Et tout l'esprit du dieu du jour.



( 252 )

Vénus sous son empire  
Tient souvent des coeurs pervertis ;  
Que sa rivale au sage même inspire  
Des feux qu'il n'a jamais sentis.

Aglæ , non moins irritée ,  
Dit : qu'aux doux accens de sa voix  
L'ame soit émue , agitée ,  
Et forcée à subir ses loix.

Debout à sa toilette ,  
Servons-lui de dames d'atours ,  
Pour rendre enfin sa victoire complète ;  
En tous lieux suivons-la toujours.

Après ce discours noble et sage ,  
Pour ôter le trône à Cypris ,  
Il falloit créer un ouvrage  
Dont tous les coeurs fussent épris ;  
Il falloit un modèle

De vertu , d'esprit et d'attraits ,  
La tâche étoit difficile et nouvelle...  
Les Graces firent BEAUHARNAIS.

---

A L A M Ê M E.

---

Air : *La lumière la plus pure.*

**T**out votre plaisir, Hortense ;  
Est de lire nuit et jour ;  
Et l'amour de la science  
Vous tient lieu du tendre amour :  
Mais apprenez que les Graces  
Qui se mêlent aux neuf Sœurs ,  
Ne doivent suivre leurs traces  
Que pour y cueillir des fleurs.

Si c'est en astronomie  
Que vous briguez des succès ;  
De la céleste Uranie  
Ne cherchez point les secrets ;  
Laissez errer les comètes  
Dans des cercles peu connus ;  
Et ne fixez vos lunettes  
Que sur l'orbe de Vénus.

La science de la sphère  
Souvent occupe vos yeux :  
C'est elle qui les éclaire  
Sur la distance des lieux ;

( 254 )

Que cet infallible guide  
Conduise vos jolis doigts  
A trouver la place où Gnide  
Fut située autrefois.

De la nature des plantes  
Par la botanique instruit ,  
A ses recherches savantes  
Quand l'univers applaudit ,  
N'en retenez autre chose  
Qu'une grande vérité :  
C'est que la plus belle rose  
Moins que vous a de beauté.

Pour la ténébreuse algèbre  
Ne montrez aucun desir :  
Qui veut s'y rendre célèbre  
Doit renoncer au plaisir.  
Cette science traîtresse  
Peut apprendre à supputer  
Les baisers qu'une maîtresse  
Donne toujours sans compter.

---



A L A M È M E.

---

*Air : De tous les capucins du monde.*

**P**HILIS , Eglé , Laure , Zelmire ,  
Et sur-tout la belle Thémire ,  
Ont vu leurs fronts ceints de mes fleurs ;  
Mais , pour une jeune merveille  
Plus digne de charmer nos cœurs ,  
Je prétends vider ma corbeille.

Dire que toujours sur ses traces  
On voit les Amours et les Graces ,  
Ces discours la peindront-ils bien ?  
Non , le portrait des Graces même  
A moins de charmes que le sien ;  
Il n'en peut offrir que l'emblème.

Ma muse , à la brillante aurore ,  
Et sur-tout à l'aimable Flore ,  
Pourroit encore l'assimiler ;  
Que serviroit le parallèle ?  
Il ne faut que lui ressembler ,  
Si l'on prétend passer pour belle.

Sapho , Deshoulières , Corinne ,  
N'ont point sur la double colline

( 256 )

Cueilli plus qu'elle de lauriers ;  
Du fameux temple de mémoire  
Elle a franchi tous les sentiers,  
Et s'y repose dans sa gloire.

Son cœur, son esprit, sa figure ;  
Tout charme en elle, je vous jure ,  
Tout ravit les sens étonnés.  
Vous croyez que je viens de feindre :  
Devinez , amis , devinez ;  
C'est la nommer que de la peindre.

---



A L'AMÈME,

Sur l'habitude qu'elle a de passer les nuits à écrire,

*Air : Avec les jeux dans le village.*

Pour faire éclore des merveilles  
Qui doivent charmer tout Paris,  
Dans le sein des plus longues veilles  
Vous passez les plus belles nuits.  
Ah ! redoutez une habitude  
Qui vous sera funeste un jour :  
Faut-il consacrer à l'étude  
Les heures faites par l'Amour ?

Quand la rose est épanouie  
Et brille d'un vif incarnat,  
Soudain la vie est réjouie  
Par sa fraîcheur et son éclat.  
D'une belle il en est de même ;  
Pour le jour sont faits ses appas.  
C'est par les yeux que le cœur aime ;  
Sans les yeux le cœur ne voit pas.

L'Aurore a moins que vous de charmes ;  
Quoiqu'elle ait subjugué les dieux ;  
C'est ce qui fait couler ses larmes  
Dès qu'elle paroit dans les cieux.

( 258 )

J'approuve sa douleur profonde :  
Elle est fort jalouse, dit-on ,  
Et craint, en éclairant le monde ,  
De vous faire voir à Titon.

S'il est beau de triompher d'elle ,  
Et d'obtenir par vos écrits  
Un rang dans la troupe immortelle  
Qu'invoquent les savans esprits ;  
Il est encore une victoire  
Qui doit flatter votre desir ;  
Travaillez le jour pour la gloire ,  
Régnez la nuit par le plaisir.

Il fut jadis certaine brune  
Amoureuse d'Endimion ;  
Vous devinez que c'est la lune  
Célèbre sous un autre nom.  
Avec le talent de séduire ,  
Cœur tendre et visage vermeil ,  
Ce n'étoit jamais pour écrire  
Qu'elle se privoit du sommeil.

---

A L A M Ê M E.

---

*Air de Joconde.*

P O U R Q U O I souffrir à vos genoux  
Ce barbon qui soupire ?  
Par hazard écouteriez-vous  
Son langoureux martyre ?  
Vous n'avez pas encor trente ans,  
Et certes je m'étonne  
Que la déesse du printemps  
Se plaise avec l'automne.  
La vieillesse a d'heureux secrets  
Nés de l'expérience ;  
Mais la jeunesse a des attraits  
Meilleurs que la science.  
Pareils aux héros, les amans  
Pour faire des conquêtes,  
N'attendent jamais que le tems  
Viennne blanchir leurs têtes.  
Aux vieillards on doit du respect  
Et des égards sincères ;  
Que l'on s'incline à leur aspect ,  
La plupart sont nos pères.  
Ils sont faits pour être des lois  
Les organes fidèles ,  
Qu'ils servent de mentors aux rois ,  
Et nous laissent les belles.

---



A L A M Ê M E.

*Air : Du serin qui te fait envie.*

FANNY, si vous n'étiez que belle,  
Il suffiroit de vous aimer ;  
Mais vous êtes spirituelle,  
Combien de titres pour charmer !  
Moquez-vous du prétendu sage  
Qui vous refuse le talent ;  
Lorsqu'il traverse le nuage,  
Le rayon devient plus brillant.

De quel droit notre sexe injuste  
Veut-il être instruit plus que vous ?  
La science est un fruit auguste  
Que vous cueillîtes avant nous.  
Qu'ai-je dit ? . . . sans Eve peut-être  
Condamnés à l'obscurité,  
Jamais nous n'aurions pu connoître  
L'intéressante Vérité.

Si, pour n'avoir pris qu'une pomme,  
Dans un délicieux jardin,  
La compagne du premier homme  
Reçut un châtiment soudain,  
Quelle punition cruelle  
Ne devez-vous pas essuyer,  
Vous qui plus qu'Eve criminelle  
Avez dérobé l'arbre entier ?

A L A M È M E.

Sur le projet qu'elle a eu de monter dans un ballon.

---

Eh quoi ! vous irez en ballon ,  
Fille de Cithérée !  
Braver le fougueux aquillon  
Dans la plaine éthérée.

A votre char, pour mieux voler  
Dans les plaines célestes ,  
Il vous faudra donc atteler  
Deux pigeons doux et lestes !

Mais pourquoi voyager aux cieux ?  
Le maître du tonnerre ,  
Pour voir de plus près vos beaux yeux ,  
Descendrait sur la terre.

---

( 164 )

---

A L A M È M E.  
S U R S A M A L A D I E.

---

Air : *O toi qui n'eus jamais dû naître.*

D u sombre hiver le règne expire ,  
Il fuit avec les aquillons ;  
Le souffle amoureux du Zéphire  
A fait fondre tous les glaçons.

Dieu d'Epidaure ,  
Toi qu'on implore  
Contre les mortelles douleurs ,  
Que Formosante ,  
Rose expirante ,  
Renaîsse avec les autres fleurs !

Formosante , à mes vœux rebelle ,  
Par ses rigueurs me fait souffrir ;  
Et je voudrois mourir pour elle  
Plutôt que de la voir mourir.  
Dieu , etc.

Des jours du plus puissant monarque  
Par le ciel le nombre est compté ;  
Mais des tristes loix de la parque  
Il doit excepter la beauté.

Dieu d'Epidaure ,  
Toi qu'on implore  
Contre les mortelles douleurs ,  
Que Formosante ,  
Rose expirante ,  
Renaîsse avec les autres fleurs.



( 263 )

---

A L A M Ê M E ,  
S U R S O N T R I P L E E M P I R E .

---

*Air : Je suis Lindor.*

**P** A R ses attraits FANNY subjugué l'ame  
De Corydon le plus beau des pasteurs ,  
Et pour le chant ses talens séducteurs  
De Licidas ont allumé la flâme.

Ces deux bergers en lui rendant les armes ;  
En l'adorant, ne suivent qu'une loi :  
Que je les plains ! Elle règne sur moi  
Par ses vertus , ses talens et ses charmes.

---

A L A M Ê M E.

---

*Vers pour être mis sous son Portrait.*

COMME la Fayette elle écrit ,  
Et comme Ninon elle est belle ;  
Elle a leurs graces , leur esprit ,  
Toutes deux revivent en elle.  
Ah ! ses talens ingénieux  
Méritent bien tous nos suffrages ,  
Car , ce n'est qu'en voyant ses yeux  
Qu'on peut oublier ses ouvrages.

---



---

A MM. DE L'ACADÉMIE DE LYON,

*Pour les féliciter d'avoir reçu parmi eux Madame la  
Comtesse DE BEAUHARNAIS (1).*

---

**D**ISCIPLES renommés des Filles d'Aonie ;  
Vous l'abolissez donc cet usage cruel  
Qui ferme à la beauté le temple du génie !

Vous y méritez un autel.

Vous êtes à la fois justes , galans et sages ;  
Oui , vous l'êtes ; pourquoi le sexe aimable et doux ;  
Hors de votre Lycée , objet de vos hommages ,  
N'auroit-il pas le droit d'y siéger avec vous ?

Aristippe apprend de sa mère :

L'art de penser , d'écrire , et sur-tout l'art de plaire :

Et dans les bosquets d'Apollon

Quel poète jamais , de roses printannières ,

Fit une plus riche moisson

Que la sensible Deshoulières ?

Quelle autre qu'Aspasie , au maître de Platon ,

Donna des leçons de sagesse ?

Et l'antique Sapho , prodige du Permesse ,

Par des vers qu'on admire et qu'on relit sans cesse ,

---

(1) Madame la Comtesse de Beauharnais a été reçue à l'Académie de Lyon le 12 janvier 1781.

( 266 )

N'a-t-elle pas conquis un immortel renom ?

Sapho , Deshoulière , Aspasia ,  
Amantes de la poésie ,

Vous toutes dont les noms sont au Pinde tracés

Dans les archives du génie ,

Disparaissez , disparaissez

Devant l'auteur de Stéphanie (1)

Vos talens divisés et vos charmes épars

Se trouvent rassemblés en elle ;

Vertueuse , sensible et belle ,

Elle enchante le cœur ainsi que les regards.

La muse du roman , qui fut celle d'Homère ,

Qui des Grecs , nos premiers aïeux ,

Créa la pieuse chimère ,

La muse enfin du merveilleux

De tous ses présens l'a dotée.

Plus sûrement que Prométhée

Elle a ravi le feu des cieux.

Dans ses écrits ingénieux

Brille cette flamme céleste ;

Et, dussé-je allarmer son cœur simple et modeste ,

Elle brille plus dans ses yeux.

Ce n'est pas toutefois qu'un sévère Aristarque ,

Gravement armé du compas ,

Dans ses ouvrages ne remarque

Quelques légers défauts : hélas !

Qui n'a pas les siens ici bas ?

---

(1) Roman de madame de Beauharnais , en trois volumes , et  
qui a eu plusieurs éditions.

( 267 )

Mais vous êtes du goût les arbitres fidèles ;  
Et nul ne l'atteindra jamais ,  
Si , dans ses écrits , désormais ;  
Elle choisit toujours les vôtres pour modèles.

---

V E R S

A M<sup>me</sup> LA COMTESSE DE BEAUHARNAIS,

*Sur l'accident qui lui est arrivé il y a quelques jours,*

---

Au milieu d'une nuit tranquille  
FANNY peignoit les mœurs des amans d'autrefois :  
Seule dans son paisible asyle ,  
L'amour sur le papier guidait ses jolis doigts.  
Le dieu de la lumière et de la poésie ,  
Apollon l'aperçoit ; et l'on sait que ce dieu .  
N'est pas exempt de jalousie :  
Peut-on faire des vers sans en avoir un peu ?  
Il craint que de FANNY l'intéressant ouvrage  
Ne surpasse les siens ; et de son char de feu  
Il détache un rayon , descend sur un nuage ;  
Et dans les airs se frayant un passage ,  
Il vient incendier les cheveux de FANNY.  
La muse s'épouvante et l'Amour pousse un cri.  
Depuis long-tems de cette belle  
L'Amour est l'esclave fidèle ;



( 268 )

Il la préfère même aux Graces , à Vénus ,  
FANNY plus que sa mère a des droits sur son ame.  
Promptement il éteint la flamme  
Pour rendre d'Apoïlon les projets superflus ;  
Mais on dit qu'il brûla ses aïles ;  
Et le dieu le plus inconstant  
Ne quitte plus un seul instant  
La plus aimable des mortelles.

---

*N. B.* Ces aimables et trop obligeans vers, tous l'ouvrage de l'amitié, et tous adressés à la même, sont, comme on l'a vu, d'ancienne date. Le sort des Poètes a de commun avec celui des peintres que leurs portraits ne sont pas toujours ressemblans, et ce n'est pas à eux qu'il faut s'en prendre, mais bien à leurs pauvres originaux.

*Note de Madame DE BEAUHARNAIS.*

---

---

**TABLE DES MATIÈRES.**


---

|                                                                                            |              |
|--------------------------------------------------------------------------------------------|--------------|
| Au citoyen de Verninac, préfet de Lyon,                                                    | 4            |
| Préface, ou Épître aux Dames,                                                              | 5            |
| L'ILE DE LA FÉLICITÉ, ou Anaxis et Théone, par<br>Madame Fanny Beauharnais, chant premier, | 6            |
| Chant second,                                                                              | 21           |
| Chant troisième,                                                                           | 30           |
| <i>Poésies fugitives de la même.</i>                                                       |              |
| Aux Hommes,                                                                                | 41           |
| A Monsieur le Comte de Duras,                                                              | 45           |
| Vers à Orosmane,                                                                           | 46           |
| Vers du Marquis de Pezai à Madame de Beauharnais,                                          | 47           |
| Réponse de l'Auteur,                                                                       | 48           |
| A la Providence,                                                                           | 49           |
| A Mademoiselle de Scépeaux,                                                                | 51           |
| A la raison d'un homme qui n'en avoit point,                                               | 52           |
| A la raison d'un homme qui en a.                                                           | 54           |
| Aux philosophes insoucians,                                                                | 56           |
| M. le Marquis de Pezai à Madame de Beauharnais,                                            | 58           |
| Aux Dames qui devroient m'aimer,                                                           | 61           |
| A l'Amour,                                                                                 | 62           |
| Stances,                                                                                   | 63           |
| Réponse à un jeune sage,                                                                   | <i>ibid.</i> |
| A la Folie,                                                                                | 65           |
| Au Marquis de....                                                                          | <i>ibid.</i> |
| Portrait des Français,                                                                     | 67           |
| Aux Turcs,                                                                                 | 68           |
| Aux Sauvages,                                                                              | 69           |
| A M. le Maréchal de Richelieu,                                                             | 71           |
| Au Chevalier de Cossé,                                                                     | 72           |
| A Monsieur le Maréchal de Brissac,                                                         | <i>ibid.</i> |
| Sur les douceurs du cloître,                                                               | 73           |
| Vers à l'Auteur,                                                                           | 74           |

|                                                              |     |
|--------------------------------------------------------------|-----|
| Réponse de l'Auteur,                                         | 75  |
| Au Chevalier de Cossé,                                       | 76  |
| Réponse à une Épître de Monsieur Barthe,                     | 77  |
| Vers fait en sortant de voir l' <i>Egoïsme</i> ,             | 78  |
| Hymne à l'Amour,                                             | 79  |
| Romance,                                                     | 81  |
| Délie à Tibule,                                              | 82  |
| Romance,                                                     | 83  |
| Réponse,                                                     | 84  |
| Regrets de l'âge d'or,                                       | 85  |
| A Monsieur le comte d'Hartig,                                | 86  |
| A Monieur le comte de Bulkeley,                              | 88  |
| Vers de Monsieur Dorat à Madame de Beauharnais,              | 89  |
| Stances à Madame de Beauharnais,                             | 90  |
| Réponse aux Stances de Monsieur le chevalier de<br>Cubières, | 92  |
| Monsieur Dorat à la même,                                    | 93  |
| Réponse,                                                     | 97  |
| Aux Femmes,                                                  | 98  |
| A un Irrésolu,                                               | 100 |
| Romance faite à Ermenonville,                                | 101 |
| Complainte de Psyché aux enfers,                             | 103 |
| Aux Incrédules,                                              | 114 |
| Vers à Monsieur Bailly,                                      | 117 |
| Épître à Madame de la Fayette,                               | 120 |
| Réponse de Madame de la Fayette,                             | 123 |
| Datté des Champs à Monsieur le prince de<br>Gonzague,        | 127 |
| Hymne d'une Nymphé consacrée à Diane,                        | 129 |
| Allégorie à Monsieur le baron d'Alberg,                      | 131 |
| Épître au roi de Prusse,                                     | 134 |
| Vers à Monsieur le comte d'Oels,                             | 138 |
| A Monsieur le prince de Gonzague,                            | 140 |
| Remerciement à Messieurs de l'Académie de Lyon,              | 141 |
| Épître à Messieurs de la Société Patriotique<br>Bretonne,    | 144 |
| A Madame la comtesse de Nantais,                             | 148 |
| A Madame du Boccage,                                         | 150 |
| Vers de Mme du Boccage à Mme de Beauharnais,                 | 151 |



|                                                                        |     |
|------------------------------------------------------------------------|-----|
| A Madame du Boccage ,                                                  | 152 |
| A Monsieur l'abbé de Mably ,                                           | 153 |
| A Madame du Boccage ,                                                  | 155 |
| A Monsieur Collé ,                                                     | 156 |
| Réponse à l'Épître de Monsieur d'Arnaud ,                              | 157 |
| A Messieurs les Inquisiteurs ,                                         | 159 |
| Vers à Madame la Princesse de Lubomirca ,                              | 163 |
| Épître à Monsieur le Comte Stanislas de Potoschi ,                     | 164 |
| Vers à l'Amitié ,                                                      | 165 |
| Vers à Madame la Comtesse d'Hautefort ,                                | 168 |
| A Monsieur le Duc de Nivernais ,                                       | 169 |
| A Monsieur le Prince Joseph Jablonoski ,                               | 171 |
| A Monsieur le Comte de Tressan ,                                       | 172 |
| Lettre à Madame la Comtesse de Beauharnais ,                           | 174 |
| Vers de Monsieur le Chevalier de Cubières à<br>l'Auteur de STÉPHANIE , | 177 |
| Réponse ,                                                              | 178 |
| A Monsieur le Duc de Crillon ,                                         | 180 |
| Couplets adressés à Monsieur Rétif ,                                   | 188 |
| Épître à Monsieur Mercier ,                                            | 182 |
| A Monsieur le Comte de.....                                            | 184 |
| Allégorie à Monsieur Cazotte ,                                         | 185 |
| Vers en demandant une audience à Versailles ,                          | 186 |
| Portrait de Monsieur William Thomson ,                                 | 188 |
| Traduction d'une Élégie de Monsieur William<br>Thomson ,               | 190 |
| Imitation de la même Élégie ,                                          | 192 |
| Remerciement à Monsieur Robinson ,                                     | 195 |
| A Monsieur de Niemcevits ,                                             | 196 |
| A Monsieur Malezenski ,                                                | 198 |
| A Monsieur le prince Adam Czatorinski ,                                | 199 |
| Réponse à de jolis vers sur l'inconstance ,                            | 200 |
| A Madame de Beauharnais ,                                              | 201 |
| Réponse aux vers précédens ,                                           | 202 |
| Au citoyen Charles Pougens ,                                           | 203 |
| A l'Académie des Arcades de Rome ,                                     | 205 |
| A Monsieur le cardinal de Bernis ,                                     | 207 |
| A Madame Bonaparte , romance ,                                         | 209 |
| Au Lycée de Toulouse ,                                                 | 210 |

|                                                                |              |
|----------------------------------------------------------------|--------------|
| Réponse à une lettre du citoyen Villars ;                      | 212          |
| Vers du citoyen Villars à Madame de Beauharnais ,              | 213          |
| Stances à celui qui veut faire le bien <i>incognito</i> ,      | 214          |
| Sur l'Amitié ,                                                 | 215          |
| Vers au sujet d'un remerciement ,                              | 216          |
| Stances au citoyen Cailhava ,                                  | <i>ibid.</i> |
| A Monsieur Lemièrre ,                                          | 218          |
| Réponse ,                                                      | <i>ibid.</i> |
| A Monsieur Mathon de la Cour ,                                 | 219          |
| Réponse à Monsieur Barou du Soleil ,                           | 220          |
| Vers à Madame de Beauharnais ,                                 | 221          |
| Quatrain impromptu en réponse à celui de Monsieur de Savy ,    | <i>ibid.</i> |
| Boutade ,                                                      | 222          |
| Romance ,                                                      | 223          |
| Epître à l'ombre d'un ami ,                                    | 225          |
| Lettre de Monsieur Vigée à Madame de Beauharnais ,             | 229          |
| Réponse de Madame de Beauharnais ,                             | 233          |
| Les adieux de la Valière à Louis XIV, 1 <sup>re</sup> lettre , | 235          |
| Seconde lettre de la Valière à Louis XIV ,                     | 240          |

*Pièces adressées à Madame de BEAUHARNAIS.*

|                                                             |     |
|-------------------------------------------------------------|-----|
| A Madame de Beauharnais ,                                   | 247 |
| A la même ,                                                 | 249 |
| A l'auteur d'un distique calomnieux dirigé contre la même , | 250 |
| La Conjuratlon des Graces contre Vénus ,                    | 251 |
| A la même ,                                                 | 253 |
| A la même ,                                                 | 255 |
| A la même ,                                                 | 257 |
| A la même ,                                                 | 259 |
| A la même ,                                                 | 260 |
| A la même ,                                                 | 261 |
| A la même , sur sa maladie ,                                | 262 |
| A la même , sur son triple empire ,                         | 263 |
| A la même ,                                                 | 264 |
| A Messieurs de l'Académie de Lyon ,                         | 265 |
| Vers à Madame la comtesse de Beauharnais ,                  | 267 |



